PROVERBES

ET

COMÉDIES POSTHUMES

DE CARMONTEL.

TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

PROVERBES

ET

COMÉDIES POSTHUMES

DE CARMONTEL,

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE,

PAR

MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXV.





NOTICE

SUR CARMONTEL[1].

CETTE notice n'est point faite d'après des dictionnaires ou des *biographies*, presque toujours plus ou moins inexactes, et souvent même entièrement fausses : une personne qui, pendant quinze ans de sa vie, a vu sans interruption M. Carmontel, soit à l'ancienne cour de Villers-Cotterets, soit à Paris, se plaît à rendre à sa mémoire un juste tribut d'éloges ; car peindre son caractère, parler de sa conduite, de son esprit, de ses talens, ce sera le louer.

M. Carmontel fut attaché à M. le duc

[1] Carmontel étoit né à Paris, le 25 août 1717.

d'Orléans en qualité de lecteur; cette place, quoique honorable, étoit en quelque sorte subalterne, puisqu'elle ne donnoit pas le droit de manger avec les princes, même à la campagne; mais bientôt M. Carmontel fut particulièrement distingué, non-seulement du prince, mais de toutes les personnes aimables et spirituelles qui alloient à Villers-Cotterets; il avoit beaucoup d'instruction, de la réserve sans embarras, une gaieté douce et piquante; il joignoit beaucoup de bonhomie à l'esprit le plus observateur, deux choses bien rarement réunies; c'est qu'il observoit, non par malignité, mais par curiosité, pour connoître le monde et le cœur humain, et cette étude est surtout fructueuse, lorsqu'elle est faite sans aucune morosité; il peignoit parfaitement à la gouache le paysage et la figure; ses tableaux étoient plus grands que la miniature, mais beaucoup moins que ce qu'on appelle *demi-nature*; il lisoit tout haut les comédies véritablement plaisantes d'une

manière si remarquable que M. le duc d'Orléans voulut le faire entendre dans la société; il lut dans le salon avec le plus grand succès le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, ce qui fit penser qu'il joueroit parfaitement la comédie; mais il assura qu'il joueroit sans aucun naturel un rôle appris par cœur, et il proposa de jouer de petites comédies impromptu dont il donneroit les canevas, ce qui se pratiquoit dès lors à la Comédie-italienne; l'offre fut acceptée. Carmontel prit toujours pour base de ses petites pièces un proverbe qu'il mettoit en action avec un art infini et un naturel charmant [1].

Il ne manquoit jamais de placer dans ces pièces un rôle qu'il se réservoit, celui d'un mari à la fois avare, amoureux,

[1] Cette idée n'étoit point de son invention; très-longtemps avant Carmontel, une personne nommée Mme. Durand avoit fait imprimer un petit recueil de *Proverbes dramatiques*, mais qui tomba promptement dans l'oubli, parce que toutes ces petites pièces étoient de la plus grande insipidité.

jaloux, et bourru; ce caractère original rempli de nuances et de traits piquans, formoit un rôle d'autant plus difficile, que le Théâtre François n'offrait à cet égard aucun modèle. M. Carmontel représentoit ce personnage avec une vérité, une perfection, qui lui en assuroit le privilége exclusif, car personne alors dans la société n'auroit consenti à se charger de ce singulier rôle; ce fut ainsi qu'il mit les proverbes à la mode et qu'il finit par faire imprimer les siens.

Il ne faut point chercher le style et le mérite d'écrivain dans ces petites compositions; cependant elles sont en général correctement écrites, il semble même qu'un style plus élégant et plus recherché nuiroit à leur effet principal, en leur ôtant l'illusion qu'elles produisent, et le charme de naturel qu'on y trouve toujours; l'auteur ne les a point faites pour être apprises par cœur, il vouloit au contraire qu'on les jouât de tête, en prenant seulement les

plans et les caractères qui sont toujours frappans et supérieurement dessinés. Je ne connois point d'auteur qui ait mieux peint le monde et le ton des gens qui le composent; sous ce rapport, ce recueil sera toujours précieux aux yeux de tous ceux qui veulent avoir une idée juste d'une partie de la société du dix-huitième siècle.

Ainsi que le docteur Tronchin, M. Carmontel jouissoit à Villers-Cotterets de la distinction de venir tous les soirs prendre des glaces avec le prince et toutes les personnes de sa cour, mais Tronchin ne passoit jamais que deux ou trois jours de suite à Villers-Cotterets, et M. Carmontel y étoit établi à demeure pour toute la belle saison; non-seulement il écoutoit la conversation, mais il y prenoit part, et toujours d'une manière intéressante : on aimoit à causer avec lui, on désiroit son suffrage; c'est dans le monde l'espèce de louange la plus flatteuse, on ne l'obtient constamment que par le mérite personnel,

les agrémens de l'esprit, l'indulgence et la bonté. En outre, M. Carmontel avoit des rapports directs avec tous ceux qui arrivoient à Villers-Cotterets; il faisoit leur portrait, il en donnoit quelquefois des copies, mais il gardoit les originaux, dont il formoit la plus curieuse collection; il a eu depuis l'idée de faire sur du papier transparent une espèce de lanterne magique toute composée de jolies scènes d'invention, représentées dans de charmans paysages [1]. Enfin ces proverbes, que l'on jouoit presque tous les soirs après souper, lui procuroient des liaisons intimes avec plusieurs personnes de la société auxquelles il apprenoit à les jouer [2].

[1] A mon retour en France, Carmontel, qui vivoit encore, vint me voir souvent à l'Arsenal, et me montra cette sorte de lanterne magique si originale et de l'effet le plus agréable; il étoit alors en marché pour la vendre très-avantageusement en Russie; j'ignore ce qu'elle est devenue.

[2] Comme je l'ai dit, il se chargeoit toujours du rôle des maris bourrus; un soir le duc d'Yorck, frère du feu roi d'Angleterre, s'écria, en le voyant jouer : *Cela est si par-*

M. Carmontel fut aussi heureux qu'il méritoit de l'être : il eut des amis, un grand nombre d'admirateurs ; son caractère étoit si doux, ses mœurs si pures, ses talens si aimables, qu'il n'excita jamais la haine et l'envie. Il jouissoit d'une honnête aisance, il fut toujours loué, aimé, considéré ; et, dans un âge très-avancé, il termina paisiblement ses jours au sein de sa patrie [1].

C. DE GENLIS.

fait, que si cet homme-là veut se marier, il ne trouvera jamais une femme.

[1] Il est mort le 26 décembre 1806.

LA MAISON

DES BOULEVARTS,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE COMTE.
LA VICOMTESSE DE BLÉROSE.
Mme. DE VERMILLI.
LE CHEVALIER DE RÉSAN.
LE MARQUIS DE SAINT-ALEU.
LE COMMANDEUR DE CLÉRAC.
L'ABBÉ FLORAISON.
ARMAND, valet de chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse.

LA MAISON

DES BOULEVARTS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, ARMAND.

ARMAND.

QUELLE table veut madame ?

LA COMTESSE.

Celle sur laquelle je peins ordinairement ; et voyez si mes couleurs, ma palette, et mes pinceaux y sont.

ARMAND.

Ils y sont. Où faut-il mettre la table ?

LA COMTESSE.

Ici ; fort bien ! tournez-la ; eh ! de l'autre côté.

ARMAND.

Est-ce là tout ce que veut madame la Comtesse ?

LA COMTESSE, peignant.

Tout ? attendez. Qu'est-ce que je voulais dire ?

ARMAND.

Madame avait dit qu'elle m'enverrait quelque part. N'est-ce pas chez M. Quinquenet, le bijoutier ?

LA COMTESSE.

Ah ! oui, pour mon souvenir.

ARMAND.

Madame, j'y ai été hier trois fois.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il vous a dit?

ARMAND.

Que vous ne l'auriez que dimanche.

LA COMTESSE.

Dimanche?

ARMAND.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Mais, j'en ai besoin aujourd'hui.

ARMAND.

C'est ce que je lui ai dit.

LA COMTESSE.

Voilà ma miniature presque finie, le Comte me tourmente pour l'avoir, et il croit que je ne m'en occupe pas. Ces gens-là sont bien impatientans! Il faudra y retourner.

ARMAND.

C'est qu'on ne le trouve jamais, encore.

LA COMTESSE.

Eh bien, allez-y ce soir.

ARMAND.

Fort tard donc; car il va tous les jours à la comédie, à l'Opéra.

LA COMTESSE.

Vous le croyez?

ARMAND.

Oui, madame; je l'ai encore vu hier aux Variétés-Amusantes.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise; ces gens-là sont plus occupés à présent de leurs plaisirs que de leurs affaires: la tête tourne à tout le monde aujourd'hui. Allons; laissez-moi.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ARMAND.

ARMAND.

Monsieur le chevalier de Résan.

LA COMTESSE, *peignant en miniature.*

Comment, chevalier, vous êtes à Paris?

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas long-temps, comme vous voyez; je suis encore botté.

LA COMTESSE.

Et d'où arrivez-vous donc, comme cela?

LE CHEVALIER.

Du bois de Boulogne, où j'ai été monter mes chevaux. Je reviens dîner chez le Baron, et me voilà.

LA COMTESSE.

Quoi! vous êtes toujours resté à Paris?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

LA COMTESSE

Et je ne vous ai pas vu!

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui me confond!

LA COMTESSE.

Je le crois.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, en honneur. Je le projetais tous les jours; mais il n'y a personne à Paris actuellement; et quand les femmes vous tiennent une fois, c'est pour toute la journée : on ne saurait s'en dégager.

LA COMTESSE.

Et vous avez craint que je ne voulusse vous retenir aussi long-temps; moi?

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ! je voudrais bien que vous voulussiez me retenir pour toute ma vie.

LA COMTESSE.

Oui, cela serait bien imaginé !

LE CHEVALIER.

Je connais votre façon de penser sur mon compte.

LA COMTESSE.

Eh bien ! dites-la-moi ; cela doit être curieux.

LE CHEVALIER.

Non ! Mais je dis, sans plaisanterie, vous me croyez incapable d'un véritable, d'un sincère et tendre attachement ; voilà ce qui m'a toujours désespéré de votre part. Et puis, après cela, demandez-moi pourquoi je ne vous vois pas.

LA COMTESSE.

Vous en périssez de douleur et de regrets ?

LE CHEVALIER.

Sûrement ; et vous ne le croyez pas. Qu'est-ce que vous peignez donc là ?

LA COMTESSE.

Regardez.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je n'y connais rien.

LA COMTESSE.

Vous ne voyez pas que c'est l'Amour et la Sincé rité, qui sont enchaînés par des fleurs.

LE CHEVALIER.

Allons donc ! La Sincérité enchaînée avec l'Amour !

LA COMTESSE

Mais, regardez!

LE CHEVALIER.

Je vois bien que c'est là ce que vous faites, cela est

peint à merveille; mais, je dis, la Sincérité n'a jamais retenu l'Amour; elle l'effarouche toujours.

LA COMTESSE.

Oui, avec les mauvaises têtes.

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous aimeriez un amant sincère?

LA COMTESSE.

A la folie!

LE CHEVALIER.

Vous m'auriez donc bien aimé; moi qui ai été renvoyé, chassé comme un coquin, par une femme que j'adorais, pour être convenu qu'elle avait trois taches de rousseur, encore m'y força-t-elle, et elle en avait plus de cent.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas possible!

LE CHEVALIER.

Mais, c'est que vous y auriez été prise comme moi.

LA COMTESSE.

Bon! c'est qu'elle en aimait un autre.

LE CHEVALIER.

Je le croirais assez; car elle en a eu dix depuis.

LA COMTESSE.

Vous aviez là une conquête bien digne d'être regrettée!

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous; dans ce temps-là, je ne savais pas que j'aurais autant de successeurs.

LA COMTESSE.

Je l'aurais deviné, moi.

LE CHEVALIER.

Que fait donc le Comte, à présent?

LA COMTESSE.

Mon mari? Il gémit sur les fourrages.

LE CHEVALIER.

Tout de bon?

LA COMTESSE.

Oui; il dit qu'il n'y en aura pas cette année, et que la paille sera courte.

LE CHEVALIER.

Moi, cela m'est égal; j'ai un marché fait pour que mes chevaux soient nourris à Paris, à Versailles, partout où je le voudrai.

LA COMTESSE.

Vous faites bien vos affaires.

LE CHEVALIER.

Je vous en réponds. Laissez-moi donc voir encore la Sincérité.

LA COMTESSE.

Vous dites que vous ne voulez plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Je ne devrais pas trop aimer la vôtre, elle ne m'est pas assez favorable pour cela; mais j'aime celle que vous peignez. Voilà, par exemple, une épaule qui me tournerait la tête : c'est ma folie, à moi, que les épaules!

LA COMTESSE.

Allons, vous êtes fou.

LE CHEVALIER.

Non; je vous dis vrai. Aussi, quand je suis à Versailles, je ne manque jamais une présentation.

LA COMTESSE.

A cause des épaules.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment! Vous savez bien que le grand habit les découvre entièrement. Et tenez, je me souviens toujours de la vôtre; je l'ai là.

LA COMTESSE.

Vous avez mon épaule dans le cœur?

LE CHEVALIER.

Dans le cœur, dans la tête, partout; cela est égal. Ah ça, vous ne m'avez pas encore parlé de votre maison; comment la trouvez-vous?

LA COMTESSE.

Vous la voyez. J'en suis très-contente.

LE CHEVALIER.

Je dis, la poussière.

LA COMTESSE.

On arrose tous les jours.

LE CHEVALIER.

Je trouve le rempart charmant! On n'a pas besoin de sortir pour voir tout Paris; il vient passer tous les jours sous vos fenêtres.

LA COMTESSE.

Il est vrai que cela est le plus agréable du monde! D'abord, on ne voyait pas trop, à cause des arbres.

LE CHEVALIER.

Il fallait les faire élaguer.

LA COMTESSE.

Je l'ai demandé, et cela a été fait tout de suite. Mes gens m'ont bien dit que, si je le voulais, ils les feraient mourir; qu'ils avaient un secret pour cela.

LE CHEVALIER.

Ils l'emploîront.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LE CHEVALIER.

Cependant, si tout le monde en faisait autant, le rempart ne serait bientôt plus qu'une rue.

LA COMTESSE.

C'est ce que dit le Comte.

LE CHEVALIER.

Ah ça! il faut que j'aille m'habiller.

LA COMTESSE.

Ce n'est plus la mode.

LE CHEVALIER.

Mais, je dis, ôter mes bottes, mettre de la poudre.

LA COMTESSE.

Et que devenez-vous aujourd'hui?

LE CHEVALIER, s'écriant.

Ah! je l'avais oublié!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Je dois mener des femmes voir le jardin du Maréchal.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas de protection pour cela.

LE CHEVALIER.

Non; tout le monde y entre.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elles vous attendent?

LE CHEVALIER

Oui, vraiment. Ma foi, j'ai envie d'y aller comme je suis.

LA COMTESSE.

Que n'y vont-elles seules, ou avec d'autres?

LE CHEVALIER.

Non; elles ne veulent pas y aller sans moi.

LA COMTESSE

C'est une fantaisie, cela.

LE CHEVALIER.

Oui, oui. Vous avez raison; quand elles ne me verront pas, elles iront peut-être toutes seules.

ARMAND, annonçant.

Madame de Vermilly.

LE CHEVALIER.

Ah! diable! Il faut que je m'en aille.

LA COMTESSE.

Quand vous verrai-je, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Incessamment.

SCÈNE III.

Mme. DE VERMILLI, LA COMTESSE, L'ABBÉ, ARMAND.

ARMAND.

Monsieur l'abbé Floraison.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela?

Mme. DE VERMILLI.

Madame la Comtesse, vous serez peut-être étonnée que, sans vous en avoir prévenue, je vous amène comme cela M. l'abbé Floraison.

LA COMTESSE.

Madame....

Mme. DE VERMILLI.

C'est que j'étais toute seule, il est venu demander à dîner : nous avons fait de la musique; ensuite, comme je voulais avoir l'honneur de vous voir, le beau temps m'a engagée à venir à pied par le rempart; je compte m'en aller de même, et monsieur l'Abbé a bien voulu m'accompagner.

LA COMTESSE.

Il aime donc la musique, monsieur l'Abbé?

Mme. DE VERMILLI.

Beaucoup.

L'ABBÉ.

Oui; mais je n'en fais jamais qu'avec les dames.

LA COMTESSE.

Et sans se faire prier?

Mme. DE VERMILLI.

On lui dit seulement : Eh bien! l'abbé; il prend tout de suite la harpe.

LA COMTESSE.

Et il vous accompagne?

L'ABBÉ.

Oui, madame la Comtesse, j'accompagne.

LA COMTESSE.

Cela est charmant!

Mme. DE VERMILLI.

Madame, je viens d'éprouver, en entrant chez vous, la plus grande surprise.

LA COMTESSE.

A propos de quoi donc?

Mme. DE VERMILLI.

C'est d'en avoir vu sortir le chevalier de Résan.

LA COMTESSE.

Que cela a-t-il de surprenant?

Mme. DE VERMILLI.

C'est de ce que vous le voyez.

LA COMTESSE.

C'est un ancien ami de mon mari.

Mme. DE VERMILLI.

J'espère qu'il n'est pas des vôtres.

LA COMTESSE.

Je n'imagine pas ce qui peut vous faire dire cela.

Mme. DE VERMILLI.

C'est qu'il est l'homme du monde le plus dangereux! Je l'ai connu autrefois, et je sais qu'il a fait des propos sur moi....

LA COMTESSE.

J'ai de la peine à croire cela, madame.

Mme. DE VERMILLI.

Il y a même des choses qu'il m'a dites à moi-même ; ainsi, j'en suis certaine.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est donc, madame ?

Mme. DE VERMILLI

Il m'a dit que j'avais des taches de rousseur.

LA COMTESSE.

Quoi ! c'est à vous-même ?...

Mme. DE VERMILLI.

Oui, madame. Cela n'est pas vrai.

L'ABBÉ.

J'en puis bien assurer madame la Comtesse ; j'ai examiné madame avec une loupe excellente, et je ne lui en ai pas trouvé du tout, du tout.

LA COMTESSE.

Il y a long-temps de cela ?

Mme. DE VERMILLI.

Mais, madame, pas trop.

LA COMTESSE.

En employant des moyens, et beaucoup, quelquefois cela s'efface à la longue ; je dis quand on en a.

L'ABBÉ.

Moi, j'ai un secret pour cela.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus heureux.

L'ABBÉ.

Si l'on voulait avoir de la confiance, avec moi une femme ne vieillirait jamais.

LA COMTESSE.

C'est un bien beau secret, monsieur l'Abbé ! Ne

faudrait-il pas se mettre bien jeune entre vos mains, pour cela?

L'ABBÉ.

Plus on est jeune, mieux cela vaut.

LA COMTESSE.

Je le crois.

L'ABBÉ.

Cependant, en commençant entre trente et quarante ans, cela réussit de même.

LA COMTESSE.

Je vous assure que cela est fort tentant; qu'en dites-vous, madame?

Mme. DE VERMILLI.

Je veux attendre que j'aie trente ans.

LA COMTESSE.

Vous attendrez bien long-temps, madame.

Mme. DE VERMILLI.

Vous êtes bien honnête.

LA COMTESSE.

Pourquoi monsieur l'Abbé ne démontrerait-il pas au Chevalier que vous n'avez point de taches de rousseur?

Mme. DE VERMILLI.

On ne lui démontre rien à cet homme-là; il ne sait qu'offenser et jamais réparer.

LA COMTESSE.

Monsieur l'Abbé n'est pas comme cela?

L'ABBÉ.

Moi, je répare tant qu'on veut.

LA COMTESSE.

Cela est bien fait à vous, monsieur l'Abbé; vous ne pouvez manquer de réussir.

Mme. DE VERMILLI.

Je vous dis, madame, il est charmant! Il faut le connaître.

L'ABBÉ.

Je voudrais bien que madame la Comtesse me permît de lui faire ma cour.

LA COMTESSE.

Je n'ai point de taches de rousseur à effacer; et je ne veux avoir les secrets de personne.

L'ABBÉ.

Madame, quand on est belle comme vous...

LA COMTESSE.

Ni je ne veux pas qu'on sache les miens.

L'ABBÉ.

Je suis pourtant un confident bien discret.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à confier.

Mme. DE VERMILLI.

Il est vrai qu'on peut tout lui dire.

LA COMTESSE.

Madame, je trouve qu'il est bien dangereux d'avoir des confidens; on ne peut s'empêcher de les renouveler, et à la fin on en a tant, que le public devient un des vôtres.

Mme. DE VERMILLI.

Ou croit le devenir; on ne peut pas empêcher qu'il ne fasse des histoires.

LA COMTESSE.

Il n'en fait pas toujours; souvent il ne fait que les raconter; demandez au Comte, que voilà, si cela n'est pas vrai.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, Mme. DE VERMILLI, LE COMTE, L'ABBÉ.

Mme. DE VERMILLI.

Ah! monsieur le Comte, je suis charmée de vous voir!

LE COMTE.

C'est un songe que cela! Quoi! madame de Vermilli et M. l'abbé Floraison ici!

L'ABBÉ.

Monsieur le Comte, c'est madame qui a bien voulu me faire l'honneur de me présenter...

LE COMTE.

Je ne vois pas pourquoi elle vous mène comme cela, monsieur l'Abbé; elle risque de vous perdre.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas, monsieur, en venant dans une maison comme la vôtre.

LE COMTE.

Chez moi, ailleurs, partout on voudra vous avoir; oui, madame, on vous l'enlèvera.

Mme. DE VERMILLI.

Il n'est pas plus à moi qu'à d'autres, monsieur.

LE COMTE.

C'est ce qu'on ne dit pas. Monsieur l'Abbé, vous commencez bien.

Mme. DE VERMILLI.

En vérité, monsieur le comte, vous avez des plaisanteries....

LE COMTE.

Je ne plaisante pas; c'est le bruit public: moi, je n'en dis rien. Ici, c'est entre nous.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien, madame; voilà de ces histoires dont je vous parlais tout à l'heure.

Mme. DE VERMILLI.

Oui, madame; mais je ne crois pas que je doive les entendre plus long-temps.

LE COMTE.

Elle se fâche, je crois, madame de Vermilli!

Mme. DE VERMILLI, se levant.

Non, monsieur; mais il y a des plaisanteries qui ne sauraient me convenir.

LE COMTE.

Vous êtes bien pressée.

Mme. DE VERMILLI.

J'ai mille visites à faire, il faut que j'aille m'habiller. Madame, je vous souhaite le bonjour.

LE COMTE.

Monsieur l'Abbé, vous allez accompagner madame?

L'ABBÉ.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Je vous souhaite bien du plaisir

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Vous êtes venu bien à propos.

LE COMTE.

Pour la congédier, n'est-ce pas? J'espère qu'elle ne s'avisera plus de venir ici.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas à propos de quoi elle y est

venue aujourd'hui. Je me doutais un peu de sa conduite; et j'avais déjà commencé à le lui faire entendre.

LE COMTE.

Oh! moi, j'en étais sûr; voilà ce qui fait que je ne l'ai point ménagée. On peut faire ce qu'on veut; mais il ne faut avoir envie de vivre qu'avec ceux à qui on ressemble. Nous en voilà défaits pour toujours.

LA COMTESSE.

Il ne faut jamais parler de ceci.

LE COMTE.

Fi donc! Cela prouverait que nous avons eu tort de la voir.

LA COMTESSE.

Elle n'est pas contente du chevalier.

LE COMTE.

Je ne sais pas pourquoi il a eu la sottise de la regretter assez long-temps.

LA COMTESSE.

Il me l'a dit.

LE COMTE.

Elle le trompait horriblement.

LA COMTESSE.

Elle s'est lassée de feindre, sans doute.

LE COMTE.

Point du tout; c'est lui qui s'abusait au point de la croire fidèle.

LA COMTESSE.

Il en est bien revenu.

LE COMTE.

Il serait difficile qu'il en eût conservé une bonne opinion.

LA COMTESSE.

Elle était donc fort jolie?

LE COMTE.

Mais oui; cela faisait une brune assez piquante; et

puis, elle a toujours été maigre, cela prolonge la fraîcheur.

LA COMTESSE.

Brune?

LE COMTE.

Oui; cela vous étonne, parce qu'elle est blonde à présent.

LA COMTESSE.

Ah! Je n'y avais pas pensé.

LE COMTE

On en voit pourtant facilement la raison.

LA COMTESSE.

Oui, oui; un peu.

LE COMTE.

A propos de peinture, madame, et mon souvenir?

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que j'y travaille.

LE COMTE.

Comment, encore?

LA COMTESSE.

Je veux qu'il soit bien.

LE COMTE.

Je vous réponds que vous le gâterez, à force d'y retoucher.

LA COMTESSE.

Oh! que non.

LE COMTE.

Pour moi, je le crains.

LA COMTESSE.

C'est que j'attends toujours M. Quinquenet, qui me donne des paroles et ne finit jamais rien.

LE COMTE.

Ah! laissez-moi faire, j'irai lui laver la tête.

LA COMTESSE.

Vous verrez que cela ne lui fera rien du tout.

LE COMTE.

Ne croyez pas cela.

LA COMTESSE.

Quand on vous demande du temps, vous en donnez tant qu'on veut.

LE COMTE.

Oui, quand je vais à la campagne.

LA COMTESSE.

N'y allez-vous pas demain?

LE COMTE.

Non, je n'irai que samedi. Vous n'êtes pas curieuse de voir le jardin que je vous ai fait sur la terrasse de votre appartement?

LA COMTESSE.

Je le verrai assez cet automne.

LE COMTE.

Il n'y aura plus de roses, ni toutes les fleurs du printemps que vous m'aviez demandées.

LA COMTESSE.

Il y aura les reines marguerites.

LE COMTE.

C'était bien la peine de tant se presser.

LA COMTESSE.

Cela vous amuse.

LE COMTE.

Je l'aurais aussi bien fait cette année.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous ferez autre chose.

ARMAND, annonçant.

Madame la vicomtesse de Blérose.

LE COMTE.

Ah! j'ai oublié d'aller souper avant-hier chez elle; je m'enfuis par ici.

(Il sort par le cabinet)

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quoi! madame, vous êtes de retour de la campagne ?

LA VICOMTESSE.

Il y a trois jours.

LA COMTESSE.

Si j'avais su cela, j'aurais eu l'honneur de vous aller chercher.

LA VICOMTESSE.

Je vous croyais à Senangle.

LA COMTESSE.

Je n'y vas pas de si bonne heure, j'aime trop Paris pour cela: il faut qu'il n'y ait plus absolument personne pour que je le quitte.

LA VICOMTESSE.

Je pense à présent comme vous, madame; autrefois j'aimais passionnément le printemps à la campagne, mais je trouve qu'on y est trop isolé, dans cette saison.

LA COMTESSE.

Cela est vrai, madame. Il me paraît que le mariage de monsieur votre frère a réussi comme vous le désiriez.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire comme il le désirait; car, moi, je n'avais aucuns désirs là-dessus; parce que je ne sais pas comment on peut épouser une veuve, ni comment une veuve peut seulement penser à se remarier.

LA COMTESSE.

C'est donc à dire que vous, vous ne vous remarierez jamais?

LA VICOMTESSE.

Ou je changerais bien de façon de penser.

LA COMTESSE.

On ne peut répondre de rien : j'ai vu des veuves dire la même chose que vous assez long-temps, et puis tout d'un coup être d'un autre sentiment, et finir...

LA VICOMTESSE.

Par se marier ?

LA COMTESSE.

Oui.

LA VICOMTESSE.

On ne peut pas répondre que la tête ne vous tourne.

LA COMTESSE.

Ou qu'une grande passion ne vous décide.

LA VICOMTESSE.

C'est la même chose absolument.

LA COMTESSE.

On s'ennuie à la fin de sa liberté.

LA VICOMTESSE.

Mais on est libre étant marié, comme je l'étais au moins. J'avais épousé un homme honnête, qui ne me contrariait sur rien jamais ; je ne le voyais presque pas : ainsi, vous voyez bien que je jouissais de ma liberté comme à présent.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, vous n'avez rien gagné à devenir veuve.

LA VICOMTESSE.

Eh ! mon Dieu, non.

LA COMTESSE.

Vous n'avez rien perdu non plus.

LA VICOMTESSE.

Je vous dis, je suis toujours au même point.

LA COMTESSE.

Mais ce n'est pas être malheureuse.

LA VICOMTESSE.

Je n'en sais rien.

LA COMTESSE.

Vous n'en savez rien?

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LA COMTESSE.

La vérité.

LA VICOMTESSE.

La vérité est que ma situation...

LA COMTESSE.

Eh bien, achevez donc. Quoi! vous pleurez?

LA VICOMTESSE.

Il est vrai, mais je ne sais pourquoi; je suis oppressée, mon cœur se gonfle...

LA COMTESSE.

Vous n'êtes point malade?

LA VICOMTESSE.

Non.

LA COMTESSE.

Vous n'avez jamais eu d'attaques de nerfs?

LA VICOMTESSE.

Je ne le crois pas. Je ne sais ce que j'ai; il me semble qu'il me manque quelque chose, et que cependant je serais fâchée d'avoir ce qui me manque.

LA COMTESSE

C'est une maladie de veuve.

LA VICOMTESSE.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

Oui, c'est tout simplement de l'ennui.

LA VICOMTESSE.

Non, je ne m'ennuie pas; je rêve continuellement, je suis sans cesse occupée.

LA COMTESSE.

De quoi ?

LA VICOMTESSE.

Je ne sais ; c'est toujours malgré moi.

LA COMTESSE.

Votre situation n'est pas tout-à-fait une énigme, cependant elle m'alarme pour vous.

LA VICOMTESSE.

Vous ne plaisantez pas ?

LA COMTESSE.

Non, je connais votre vertu, et je vois qu'enfin on chercherait à l'attaquer vainement.

LA VICOMTESSE.

Hélas ! personne n'y pense.

LA COMTESSE.

Avec tant de beauté, vous êtes aussi trop modeste.

LA VICOMTESSE.

On me croit peut-être comme beaucoup de femmes, et l'on ne m'estime pas assez sans doute.

LA COMTESSE.

Au contraire : croyez plutôt qu'on vous respecte trop, et vous ne devez pas vous en plaindre.

LA VICOMTESSE

Je ne m'en plains pas non plus.

LA COMTESSE.

On vous distingue, et c'est beaucoup. Quand on se respecte soi-même, on est toujours sûre d'être respectée.

LA VICOMTESSE, se levant.

Allons.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous faire ?

LA VICOMTESSE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

Tenez, vous avez besoin d'ouvrir votre cœur.

LA VICOMTESSE, s'asseyant.

Eh bien, oui, madame.

LA COMTESSE.

Ne comptez-vous pas sur mon amitié ?

LA VICOMTESSE.

Eh ! pouvez-vous m'approuver, quand je me condamne moi-même ?

LA COMTESSE.

Et que pouvez-vous condamner en vous ?

LA VICOMTESSE.

La passion qui me tourmente, et que je travaille en vain à bannir de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ?

LA VICOMTESSE.

Parce que je le dois ; parce que la raison me l'ordonne.

LA COMTESSE.

Et sans cesse vous lui désobéissez ?

LA VICOMTESSE.

Bien malgré moi !

LA COMTESSE.

Et si cette raison était une folie ?

LA VICOMTESSE.

Je serais trop heureuse ; mais elle ne saurait me tromper.

LA COMTESSE.

Examinons de sang-froid. Que peut-il y avoir à condamner dans votre passion ?

LA VICOMTESSE.

Les défauts de celui qui me l'inspire.

LA COMTESSE.

Cela est-il bien sûr ?

LA VICOMTESSE.

Que trop ! il est vain, léger, perfide, et il s'en fait gloire.

LA COMTESSE.

Il vous a trahi ?

LA VICOMTESSE.

Non, il ignore que je l'aime, et je suis résolue de ne jamais le lui apprendre.

LA COMTESSE.

Il ne vous voit donc jamais ?

LA VICOMTESSE.

Presque tous les jours.

LA COMTESSE.

Il joue peut-être la légèreté et la perfidie dont vous croyez qu'il tire vanité.

LA VICOMTESSE.

Vous pourriez le penser ?

LA COMTESSE.

Je ne puis vous en assurer, je ne le connais pas.

LA VICOMTESSE.

Vous le connaissez.

LA COMTESSE.

Attendez, j'ai vu des hommes se livrer à la légèreté, à l'inconstance, et quelquefois au libertinage, parce qu'ils ne croyaient pas qu'il y eût des femmes dignes de leur inspirer une véritable passion.

LA VICOMTESSE.

Que dites-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Ils errent dans la société, sans un véritable attachement ; et ce manque d'estime pour nous, a causé la ruine et la perte de plusieurs.

LA VICOMTESSE.

Ah ! vous m'alarmez pour...

LA COMTESSE.

Pour ?

LA VICOMTESSE.

Vous le dirai-je ?

LA COMTESSE.

Pourquoi pas ?

LA VICOMTESSE.

C'est que je crains que ma passion n'augmente, quand je pourrai vous en parler, et qu'alors il ne me soit plus possible de la détruire.

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; cela pourrait arriver.

LA VICOMTESSE.

Vous voyez bien qu'il faut que je garde mon secret.

LA COMTESSE.

Après cette réflexion, je vous aime trop pour vous engager à me le confier.

ARMAND, annonçant.

Monsieur le marquis de Saint-Aleu.

LA VICOMTESSE.

O ciel !

LA COMTESSE.

Vous vous troublez ?

LA VICOMTESSE.

De grâce ; laissez-moi fuir dans ce cabinet.

LA COMTESSE.

Voilà, je crois, la confidence achevée.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Quoi, monsieur le marquis, je vous vois deux jours de suite ?

LE MARQUIS.

Il ne tiendrait qu'à vous, madame, de me voir plus souvent, si vous le vouliez.

LA COMTESSE.

Cela serait difficile.

LE MARQUIS.

Mais pas tant que vous le pourriez croire.

LA COMTESSE.

Voilà une jolie plaisanterie !

LE MARQUIS.

Laissez-moi m'expliquer.

LA COMTESSE.

Ah! voyons ?

LE MARQUIS.

Mon sort dépend entièrement de vous.

LA COMTESSE.

De moi ?

LE MARQUIS.

Oui, madame, vous me verrez bientôt abîmé, ruiné, absolument perdu, ou bien, en honneur, jouissant d'une fortune honnête, et vivant dans la meilleure compagnie.

LA COMTESSE.

Et comment puis-je faire cela, moi ?

LE MARQUIS.

Madame, j'ai trente ans, il faut que je me décide, que je prenne un parti.

LA COMTESSE.

Parce que vous avez trente ans ?

LE MARQUIS.

Oui, madame, j'ai eu un régiment de bonne heure, et je vais y aller, je le pense, pour la dernière fois : on ne peut pas faire de maréchaux de camp que je n'aie ce grade; alors je n'aurai plus rien du tout à faire, et il me faut une occupation.

LA COMTESSE.

Il faut vous marier.

LE MARQUIS.

Je suis trop honnête homme pour cela.

LA COMTESSE.

Pour vous marier ?

LE MARQUIS.

Sûrement; avec le bien que j'ai, je ne peux pas trouver une fortune considérable; ma femme dépenserait comme font toutes les femmes; moi, je voudrais vivre comme étant garçon, et nous ne ferions que des créanciers.

LA COMTESSE.

Mais, il faut épouser une femme raisonnable.

LE MARQUIS.

Je n'en connais qu'une, et elle est mariée; et c'est la seule femme qui pourrait m'attacher véritablement.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez capable d'attachement ?

LE MARQUIS.

Pour vous; oh! rien n'est plus vrai.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas besoin de votre attachement.

LE MARQUIS.

Voilà ce que je voulais savoir, avant d'aller à mon régiment. Allons, c'est un parti pris, je me ruinerai.

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y a d'autres femmes à qui vous pourriez convenir.

LE MARQUIS.

Oui, mais qui ne me conviendraient nullement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc cela?

LE MARQUIS.

C'est qu'il règne, à présent, un désordre dans la tête des femmes...

LA COMTESSE.

Pas dans toutes.

LE MARQUIS.

Mais...

LA COMTESSE.

La vicomtesse de Blérose, par exemple...

LE MARQUIS.

Eh bien, l'on ne sait pas ce que c'est.

LA COMTESSE.

Elle a très-bien vécu avec son mari.

LE MARQUIS.

Oui, qui n'aimait que les filles.

LA COMTESSE.

Elle s'est très-bien conduite depuis qu'elle est veuve.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire qu'on ne sait pas encore ce qu'elle sera.

LA COMTESSE.

Elle est riche.

LE MARQUIS.

L'on n'a que faire du bien d'une femme.

LA COMTESSE.

Pour l'épouser ?

LE MARQUIS.

Pour l'épouser, cela est bien différent; mais elle a eu un mari libertin, elle ne doit pas estimer les hommes.

LA COMTESSE.

Ah! ces messieurs veulent qu'on ait de l'estime pour eux, quand ils nous en refusent.

LE MARQUIS.

On ne vous en refuse pas, à vous, madame.

LA COMTESSE.

Revenons à la vicomtesse.

LE MARQUIS.

Mais a-t-elle un cœur, avez-vous fait quelque découverte là-dessus ?

LA COMTESSE.

Et quelle découverte voulez-vous qu'on fasse?

LE MARQUIS.

Par exemple, quelle sera sa façon de sentir.

LA COMTESSE.

Je suis sûre qu'elle sera fort honnête.

LE MARQUIS.

J'entends bien; selon les connaissances qu'elle fera.

LA COMTESSE.

Elle est fort belle.

LE MARQUIS.

Oui, elle a des yeux,... une bouche,... un teint;... oui, oui, tout cela est fort bien, fort bien.

LA COMTESSE.

Vous aimeriez peut-être mieux une fille d'opéra.

LE MARQUIS.

Mais non, on n'a point de passion pour ces personnes-là, à moins qu'on ne soit vieux, ou maltraité par elles.

LA COMTESSE.

Ah! vous voulez donc avoir une passion?

LE MARQUIS.

Et je vous ai dit que j'en avais une.

LA COMTESSE.

Pour qui?

LE MARQUIS.

Pour vous.

LA COMTESSE.

La vicomtesse est modeste, douce, honnête, point dédaigneuse; quoiqu'elle soit belle, elle a un ton excellent.

LE MARQUIS.

Oui, oui, je conviens de tout cela.

LA COMTESSE.

Si vous étiez capable d'aimer...

LE MARQUIS.

Ah! capable! il n'est pas difficile d'aimer une belle femme.

LA COMTESSE.

D'aimer, ce qu'on appelle véritablement?

LE MARQUIS.

Mais savez-vous que cela a toujours été le vœu de mon cœur.

LA COMTESSE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Cependant je me suis toujours tenu en garde...

LA COMTESSE.

Et pourquoi cela, quand l'estime peut-être jointe à l'amour?

LE MARQUIS.

L'estime, oui, j'en conviens; vous avez raison.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quoi, madame la vicomtesse, vous étiez là-dedans?

LA VICOMTESSE.

Madame, vous trouverez dans ce papier...

LA COMTESSE.

Ah! cela est bon; vous pouvez être sûre que votre affaire sera faite.

LA VICOMTESSE.

Vous le lirez quand vous le voudrez.

LA COMTESSE.

Vous vous en allez?

LA VICOMTESSE.

Oui, madame.

LE MARQUIS, présentant la main.

Voulez-vous bien permettre...

LA VICOMTESSE.

Non, monsieur ; laissez-moi.

LA COMTESSE.

Je vous laisse aller.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Elle s'en va furieuse ; je suis trop heureux.

LA COMTESSE.

Comment ! que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Lisez, lisez le papier qu'elle vous a laissé.

LA COMTESSE, lisant.

« Vous devez être contente, madame, jouissez de
» votre triomphe, il est complet ; je ne vous reverrai
» de ma vie. »

LE MARQUIS.

Sentez-vous l'excès de sa jalousie? Cela est-il délicieux !

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à votre joie.

LE MARQUIS.

C'est que vous n'êtes pas instruite de ce qui peut la causer.

LA COMTESSE.

Parlez donc.

LE MARQUIS.

Vous ignorez qu'il y a plus de six mois que j'adore la vicomtesse, sans qu'elle puisse s'en douter.

LA COMTESSE.

Il serait vrai?

LE MARQUIS.

J'ai cru m'apercevoir qu'elle n'avait pas d'éloignement pour moi, malgré ma réputation d'homme léger; c'est ce qui m'a donné la plus grande espérance. Une femme aussi sensée aime bien fortement quand la raison ne peut rien sur son âme, et j'ai prolongé le plaisir d'en triompher malgré elle, en ne paraissant pas changer de ton, ni de conduite.

LA COMTESSE.

Il me semble pourtant que c'était le moyen de vous assurer de son cœur.

LE MARQUIS.

On aime à se flatter de pouvoir corriger les défauts de ce qu'on a subjugué, et surtout de rendre constant un homme léger et volage. Pour la nourrir de cet espoir, il ne fallait pas trop me presser; cependant, je rêvais aux moyens que je devais employer, lorsqu'en passant sur le rempart j'ai vu ses gens à votre porte.

LA COMTESSE.

Vous saviez qu'elle était ici?

LE MARQUIS.

Sûrement, et je suis entré; mais, vous entendant parler toutes les deux, sans être aperçu, j'ai prié Armand de ne pas encore m'annoncer, et je n'ai rien perdu de votre conversation en restant dans cette pièce.

LA COMTESSE.

Le traître!

LE MARQUIS.

Je vous devais des remercîmens. Alors Armand m'a annoncé; mais quand j'ai vu que la vicomtesse s'était cachée, ne doutant pas qu'elle ne pût nous entendre, j'ai voulu la rendre jalouse. Rien ne fortifie plus l'amour que la jalousie.

LA COMTESSE.

Et vous m'avez choisie pour servir votre amour.

LE MARQUIS.

Et qui pouvais-je mieux choisir pour inspirer la plus forte jalousie ?

LA COMTESSE.

Je ne suis point tentée de vous remercier.

LE MARQUIS.

Alors j'ai suivi le ton que vous m'avez dicté dans votre conversation avec elle ; vous voyez comme cela m'a réussi : oui, je suis dans cet instant au comble de mes vœux. Je suis sûr qu'elle jure de ne jamais m'aimer, qu'elle me déteste, qu'elle m'abhorre, enfin qu'elle finira...

LA COMTESSE.

Par vous adorer.

LE MARQUIS.

Ne pensez pas rire, je ne sais qui aimera le plus d'elle ou de moi. Non...

LA COMTESSE.

Mais si elle ne veut plus vous voir ainsi que moi, comment détruirez-vous sa jalousie ? qui lui donnera des conseils en votre faveur ?

LE MARQUIS.

Son cœur.

LA COMTESSE.

Vous croyez qu'elle ne cessera point de vous aimer ?

LE MARQUIS.

J'en suis très-sûr.

LA COMTESSE.

Vous avez une admirable opinion de vous-même.

LE MARQUIS.

Non, c'est de la connaissance que j'ai de son amour que je peux tout attendre. Dans le silence et dans la

douleur, le véritable amour s'accroît encore ; il court sans cesse après l'espérance, et il excuse le coupable pour s'assurer du plus doux retour. Je veux seulement qu'elle puisse m'entendre...

LA COMTESSE.

Si elle refuse de vous voir ?

LE MARQUIS.

J'en serai désespéré, parce qu'elle en souffrira plus long-temps ; mais je la suivrai partout, et à la fin je la forcerai de m'écouter.

LA COMTESSE.

Que lui direz-vous pour vous justifier ?

LE MARQUIS.

Je lui avouerai tout ce que j'ai fait, et je lui dirai que c'était l'opinion que je savais qu'elle avait de moi, et celle que j'avais d'elle, qui m'ont fait employer de pareils moyens de m'assurer de son cœur.

LA COMTESSE.

Vous ne lui écrirez pas ?

LE MARQUIS.

Dans le premier moment, elle déchirerait ma lettre sans la lire, et elle la jetterait au feu.

LA COMTESSE.

Dans ce temps-ci, il n'y a pas de feu.

LE MARQUIS.

Je vous entends ; elle pourrait en ramasser les morceaux, les rejoindre, les lire, et...

LA COMTESSE.

Vous pardonner.

LE MARQUIS.

Je vais écrire, et je donnerai ma lettre, si je ne peux pas la voir.

ARMAND, annonçant.

Monsieur le commandeur de Clérac.

LE MARQUIS.

Mon oncle ! Je m'enfuis ; je ne veux pas perdre un instant.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous voyez, madame, combien mon neveu est aise de me voir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'il a une affaire très-essentielle, et où il n'y a pas un moment à perdre.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'excusez, je n'ai plus rien à dire ; mais puisqu'il a le bonheur d'être de vos amis, madame, vous ne pourrez nous refuser de nous rendre un service à tous deux.

LA COMTESSE.

Je serais fort aise de le pouvoir.

LE COMMANDEUR.

Le Marquis est le seul de mes neveux à qui je me suis attaché ; et j'ai bien fait, puisque les autres sont morts.

LA COMTESSE.

Il ne vous reste donc plus que lui ?

LE COMMANDEUR.

Non, il est toute mon espérance ; mais je trouve que nous avons déjà perdu bien du temps : il a trente ans.

LA COMTESSE.

Il me l'a dit.

LE COMMANDEUR.

Il vous l'a dit ?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, nous parlons quelquefois raison ensemble.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire vous, madame. Quoi qu'il en soit, je suis très-occupé de lui, et plus qu'il ne pense. Je voudrais le marier.

LA COMTESSE.

Cela ne sera pas bien difficile.

LE COMMANDEUR.

Je l'espère, et mon espérance est fondée sur une chose qu'il ignore; ce sont des fonds considérables que j'ai placés en son nom pour l'établir avantageusement.

LA COMTESSE.

Vous êtes ce qu'on peut appeler un bien excellent oncle.

LE COMMANDEUR.

Il n'y a pas un grand mérite à cela : ce n'est que de l'argent; j'aurais pu le dépenser sans plaisir, et j'en ai trouvé un très-grand à le conserver pour mon neveu. Voici donc ce que j'attends de vous, madame; ce sont des conseils, et un choix parmi les femmes que vous connaissez.

LA COMTESSE.

Et vous vous en rapporterez à moi?

LE COMMANDEUR.

A qui donc pourrai-je mieux m'adresser?

LA COMTESSE.

Eh bien, apprenez que dans ce moment-ci vous pourriez terminer bien des maux, et rendre deux personnes heureuses.

LE COMMANDEUR.

Ah! ah! ceci est intéressant. Quoi! le marquis serait amoureux? Réellement?

LA COMTESSE.

Et de plus, il est aimé.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je ne vois pas de malheur dans tout cela, puisque vous êtes au fait, madame; c'est sûrement une personne de mérite qui est parvenue à le fixer?

LA COMTESSE.

Certainement.

LE COMMANDEUR.

Ah! madame, nommez-la-moi, je vous en supplie.

LA COMTESSE.

C'est la vicomtesse de Blérose.

LE COMMANDEUR.

La vicomtesse de Blérose! C'est elle que j'aurais choisie: je ne perds pas un instant.

LA COMTESSE.

Attendez donc.

LE COMMANDEUR, s'enfuyant.

Non, non; je reviens tout de suite.

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'il est nécessaire que vous sachiez...

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, en entrant, parlant au Commandeur qui est dans la coulisse.

Oui, oui, Commandeur, quand vous voudrez, toujours avec plaisir.

LA COMTESSE.

Vous ne savez pas ce qu'il va faire?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

C'est qu'il s'est passé ici bien des choses depuis que je ne vous ai vu.

LE COMTE.

J'en suis plus instruit que vous ne pensez.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu le Marquis? vous a-t-il conté...

LE COMTE.

Non, mais j'ai vu et entendu.

LA COMTESSE.

Comment?

LE COMTE.

Vous savez que je suis entré dans ce cabinet quand la vicomtesse de Blérose est arrivée, et cela pour éviter des reproches.

LA COMTESSE.

Oui, et c'est à quoi elle n'a seulement pas pensé.

LE COMTE.

J'ai voulu savoir si elle vous en parlerait, et sans y songer je me suis trouvé engagé à entendre votre conversation avec elle.

LA COMTESSE.

Ah! ah! cela a dû vous amuser.

LE COMTE.

Beaucoup; mais ce qui m'a paru le plus curieux, c'est de voir l'adresse qu'une femme sait employer pour tirer un secret: c'est un talent que je ne vous connaissais pas encore.

LA COMTESSE.

Allons, est-ce là tout?

LE COMTE.

Attendez, attendez. Lorsqu'on a annoncé le Marquis, je devins curieux de savoir ce que cela deviendrait. En voyant entrer la Vicomtesse dans le cabinet, je pris une plume, et je lui demandai la permission

d'achever une lettre : elle était toute troublée ; elle s'assit.

LA COMTESSE.

Vous avez dû voir ce qu'elle pensait de tout ce qu'elle entendait.

LE COMTE.

D'abord je me suis amusé de votre coquetterie vis-à-vis du Marquis ; c'est que, réellement, il y avait une grâce...

LA COMTESSE.

Voilà une jolie plaisanterie !

LE COMTE.

La Vicomtesse ne s'en amusait pas, elle. Je vis bientôt qu'elle souffrait beaucoup ; je crus qu'elle allait se trouver mal, et j'allai chercher une de vos femmes pour la secourir, mais quand nous revînmes, nous ne la trouvâmes plus. On m'avait dit que quelqu'un me demandait, et je suis rentré chez moi : voilà tout ce que j'ai su.

LA COMTESSE.

Eh bien, elle est sortie du cabinet avec un air très-piqué ; elle m'a donné ce billet, et s'en est allée à l'instant, en refusant le marquis, qui voulait lui donner la main.

LE COMTE.

Voyons le billet. (*Il le lit.*) Ah ! ah ! elle est jalouse ; mais je dois l'être aussi, moi, je n'y avais pas pensé.

LA COMTESSE.

Le Marquis savait qu'elle était dans le cabinet, il avait pénétré qu'elle avait de l'amour pour lui ; et, pour l'augmenter, il a voulu la rendre jalouse.

LE COMTE.

Oui, cela est fort bien imaginé ; mais elle ne voudra peut-être plus le revoir : il faut laisser ces rôles-là

aux femmes; il ne faut pas se jouer à plus fin que soi.

LA COMTESSE.

Il est allé chez elle. Le voici; nous allons savoir s'il a pu lui parler.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Eh bien, Marquis, où en êtes-vous?

LE MARQUIS.

La vicomtesse n'a pas voulu me recevoir.

LA COMTESSE.

Elle n'était peut-être pas chez elle.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, madame; car lorsque je m'en allais, j'y ai vu entrer mon oncle.

LE COMTE.

Oh! rien n'arrête le Commandeur.

LA COMTESSE.

Et avez-vous laissé votre lettre?

LE MARQUIS.

Oui, en recommandant de la donner avec les autres, en disant que c'est une lettre d'affaires: c'est Landri qui a arrangé tout cela.

LA COMTESSE.

Connaît-elle votre écriture?

LE MARQUIS.

Non.

LE COMTE.

Eh bien, elle la lira.

LA COMTESSE.

Vous ne savez ni l'un ni l'autre ce que fait le commandeur actuellement chez la Vicomtesse?

LE MARQUIS.

Non, vraiment.

LE COMTE.

Dites donc.

LA COMTESSE.

Il est allé lui demander son consentement.

LE MARQUIS.

Pourquoi faire?

LA COMTESSE.

Pour que vous l'épousiez.

LE MARQUIS.

Il savait que je l'aimais?

LA COMTESSE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment donc a-t-il eu cette pensée?

LA COMTESSE.

Il est venu me consulter pour vous marier; il vous dira ce qu'il a fait pour vous rendre un excellent parti. Il m'a prié de lui nommer la femme qui pourrait le plus vous convenir, ainsi qu'à lui.

LE MARQUIS.

Comment, le Commandeur pense à me marier?

LA COMTESSE.

Oui, et quand je lui ai nommé la vicomtesse, il a été enchanté de ce choix; il m'a dit que c'était le sien; et, sans m'écouter davantage, il est parti.

LE MARQUIS.

Pour aller me proposer à elle?

LA COMTESSE.

Oui, et il m'a promis de revenir ici tout de suite.

LE COMTE.

Il faut l'attendre.

LA COMTESSE.

Elle n'aura pas pu lire votre lettre avant de voir le Commandeur.

LE MARQUIS.

Sûrement.

LA COMTESSE.

Il ne réussira pas.

LE COMTE.

Le voici.

LE MARQUIS.

Il n'a pas l'air de bonne humeur.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur le Commandeur, qu'avez-vous fait?

LE COMMANDEUR.

Ah ! j'ai été joliment reçu !

LE COMTE.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

La Vicomtesse était dans le plus grand abattement; je crois même pouvoir assurer qu'elle avait pleuré.

LE COMTE.

Cela vous a-t-il arrêté?

LE COMMANDEUR.

J'ai été au moins fort embarrassé; je ne savais comment faire ma proposition. J'ai paru inquiet de sa santé; elle m'a assuré qu'elle était bonne, et tout ce qu'on dit d'inutile en pareil cas; pendant ce temps, je songeais au parti que je pouvais prendre.

LE COMTE.

Fort bien.

LE COMMANDEUR.

J'ai exalté le bonheur de celui qui pourrait la déterminer à l'épouser.

LA COMTESSE.

A merveille !

LE COMMANDEUR.

Elle est encore devenue plus triste, et elle m'a assuré qu'elle ne se remarierait jamais ; que les hommes ne pouvaient contribuer en rien à son bonheur.

LE COMTE.

Ceçi est d'un mauvais augure.

LA COMTESSE.

Laissez-le donc dire ?

LE COMMANDEUR.

Je lui ai dit que j'attendais tout d'elle ; elle a fait un mouvement de surprise. J'ai continué, en l'assurant que je désirerais de lui appartenir, en lui offrant mon neveu. Elle s'est récriée : Quoi ! monsieur !... Madame, ai-je dit, je conviens qu'il a une réputation de légèreté ; mais je ne vois que vous seule qui soyez capable de la lui faire perdre.

LE COMTE.

Je n'aurais pas parlé de sa légèreté.

LE COMMANDEUR.

C'est en l'épousant que vous sauriez le tenir ; et je vous aurais la plus grande obligation si vous l'acceptiez. Je vois bien, monsieur, m'a-t-elle répondu, que vous ne l'avez pas consulté ? — Non, madame ; je l'avouerai ; mais s'il ne pensait pas comme moi, je l'abandonnerais, rien ne m'intéresserait plus à lui, et il perdrait et mon amitié et la fortune que je lui destine.

LE COMTE.

Et elle ne s'est pas rendue ?

LE COMMANDEUR.

Elle a paru alarmée. Monsieur, m'a-t-elle dit, serait-ce de ma faute s'il ne pouvait pas m'aimer ? —

Comment, s'il ne le pouvait pas? — Non, monsieur. Ah! si vous l'en punissiez, j'en mourrais de douleur! — Eh bien, madame, épousez-le, il ne pourra pas manquer d'être généreux. — Ah! monsieur, son bonheur ne dépend pas de moi! — Que dites-vous? — Je sais qu'il aime ailleurs; sans cet obstacle, peut-être que, touchée des sentimens d'amitié que vous m'offrez.... — Vous l'eussiez accepté? — Oui; mais il ne m'est plus possible.

LE MARQUIS.

Allons, je ne redoute plus rien.

LE COMMANDEUR.

Vous ne redoutez pas ma colère?

LE MARQUIS.

Non, mon oncle, car vous allez me rendre heureux.

LE COMMANDEUR.

Vous croyez sans doute que je favoriserai une folle passion. Est-ce là ce que vous espérez?

LE MARQUIS.

Au contraire; c'est de l'union que vous désirez que peut dépendre mon bonheur.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire? Croyez-vous, quand vous seriez capable de me sacrifier votre amour, que cela suffirait pour déterminer la Vicomtesse? Croyez-vous que j'irais insister pour l'engager à vous donner la main?

LA COMTESSE.

Oui, vous insisterez.

LE COMTE.

J'en suis sûr.

LE COMMANDEUR.

Ne l'imaginez pas.

LE MARQUIS.

Vous a-t-elle dit qui elle pensait que je pouvais aimer ?

LE COMMANDEUR.

Je ne lui en ai pas fait la question.

LE COMTE.

Eh bien, monsieur, c'est ma femme.

LE COMMANDEUR.

Madame la comtesse ?

LE COMTE.

Oui, la Vicomtesse était dans ce cabinet, à portée d'entendre le Marquis, sans en être vue. Il savait qu'elle y était; il savait aussi qu'elle avait du penchant pour lui; pour l'augmenter et s'assurer de son cœur, il a voulu la rendre jalouse en faisant des protestations d'amour à madame.

LE COMMANDEUR.

Cela est-il vrai, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Quand je vous dis que je l'ai entendu, vous pouvez m'en croire.

LE COMMANDEUR.

Quelle diable de plaisanterie ! je n'y comprends rien.

LA COMTESSE.

Elle est sortie furieuse du cabinet, et elle m'a assurée qu'elle ne me reverrait de sa vie. Voilà la cause de la douleur où vous l'avez trouvée plongée.

LE COMMANDEUR.

Elle ne vous reverra de la vie ? Quoi ! vous qui l'estimiez, qui l'aimiez assez pour m'avoir conseillé de la faire épouser à mon neveu, et qui m'avez prouvé que c'était le meilleur choix que je pusse

faire !... Mais je me rappelle... Non, je ne lui ai pas dit que c'était à vous que j'avais cette obligation ; sûrement, si elle avait su combien vous désiriez ce mariage, sa jalousie aurait été détruite à l'instant. Allons, je retourne promptement chez elle.

LE MARQUIS.

Vous n'irez pas seul.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! viens, suis-moi. S'il est vrai qu'elle t'aime, nous vaincrons facilement sa résistance.

LE COMTE.

Nous vous suivrons.

LA COMTESSE.

Et nous vous seconderons tous.

LE COMTE.

Et nous aurons le plaisir de vous voir tous trois heureux. Allons.

LA COMTESSE.

J'entends une voiture qui entre.

LE MARQUIS.

On va nous retarder.

LA COMTESSE.

Ne vous montrez pas, et laissez-moi voir. (*Elle regarde à la fenêtre.*) C'est la Vicomtesse, elle-même.

LE MARQUIS.

Elle a sûrement lu ma lettre !

LA COMTESSE.

Entrez tous dans ce cabinet, et vous ne paraîtrez que lorsqu'il en sera temps.

LE COMMANDEUR.

Entrons, entrons.

SCÈNE XIV.

LA VICOMTESSE, LA COMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Ah! ma chère Comtesse, voudrez-vous bien encore me recevoir, après la manière outrageante avec laquelle tantôt je vous ai quittée?

LA COMTESSE.

Vous m'avez crue votre rivale, lorsque j'étais votre plus tendre amie.

LA VICOMTESSE.

Comme la passion nous égare! Ah! prouvez-moi que vous n'avez point changé un sentiment qui m'est si cher! J'ai plus que jamais besoin de vos conseils.

LA COMTESSE.

Après avoir pensé que j'étais flattée de l'hommage du Marquis?

LA VICOMTESSE.

Il n'a que trop bien réussi à me tourmenter, et ma jalousie a dû lui prouver à quel point je l'aimais.

LA COMTESSE.

C'était ce qu'il désirait apprendre de vous-même.

LA VICOMTESSE.

Je ne me suis que trop déclarée, j'en meurs de confusion! Non, je n'oserai plus le revoir.

LA COMTESSE.

Est-ce bien là la dernière réponse que vous ferez à la proposition du Commandeur?

LA VICOMTESSE.

Quoi! vous la savez?

LA COMTESSE.

Il serait difficile que je l'ignorasse.

LA VICOMTESSE.

Comment ! le Marquis s'était-il adressé à lui pour l'engager à venir me trouver, sans lui avoir dit qu'il m'aimait ?

LA COMTESSE.

Le Commandeur le savait ; mais ce n'était pas le Marquis qui l'en avait instruit ; il ignorait même qu'il dût faire cette démarche auprès de vous.

LA VICOMTESSE.

Voilà donc pourquoi j'ai persuadé si facilement au Commandeur que le Marquis aimait ailleurs.

LA COMTESSE.

En vous voyant, il n'était pourtant pas aisé de penser que le Marquis pût être occupé d'une autre. Il a cru sans doute que je m'étais trompée en l'assurant que son neveu n'avait pas d'autre désir que celui de vous épouser.

LA VICOMTESSE.

Vous lui avez assuré... ?

LA COMTESSE.

Sans doute. Il a fort approuvé ce désir, et c'est d'après cette assurance qu'il est allé vous trouver.

LA VICOMTESSE.

Quoi ! lorsque je vous détestais, que je croyais que vous me trahissiez, vous n'étiez occupée que de faire mon bonheur ?

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

C'est la vérité, madame la Vicomtesse.

LE COMTE.

Voyez ce que peut faire une rivale généreuse.

LE MARQUIS.

Et pardonnez à l'amant le plus constant qui soit au monde.

LA VICOMTESSE.

O Dieu! que de reproches j'ai à me faire!

LA COMTESSE.

Recevez les conseils de l'amitié.

LE COMTE.

Et récompensez l'amour.

LE MARQUIS.

Par quels moyens mon sort est changé dans un instant! Je vous dois à tous mon bonheur; non, je ne l'oublierai de ma vie!

FIN DE LA MAISON DES BOULEVARTS.

LA
CONDITION PRÉFÉRÉE,
COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA VICOMTESSE DE GOURVAL.
LE MARQUIS DE FLORINVILLE.
LE CHEVALIER DE VERSIÈRE.
LE COMTE DE GUERSOY.

M. FRICANDEAU, cuisinier DUVAL, valet de chambre POITEVIN, laquais SAINT-OUEN, cocher	du marquis de Florinville.

La scène est chez le Marquis.

LA

CONDITION PRÉFÉRÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, DUVAL.

LE MARQUIS, en robe de chambre, tenant des lettres à la main.

Duval !

DUVAL.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Où êtes-vous donc ? On ne peut jamais vous avoir.

DUVAL.

J'étais là-dedans, monsieur.

LE MARQUIS.

Tenez, envoyez toutes ces lettres à la petite poste, par un homme sûr ; entendez-vous ?

DUVAL.

Je vais les envoyer par Poitevin.

LE MARQUIS.

Non, j'ai besoin de lui pour sortir.

DUVAL.

Eh bien, je les mettrai moi-même à la petite poste dès que monsieur sera sorti.

LE MARQUIS.

Ne les oubliez pas.

DUVAL.

Oh! monsieur le Marquis sait bien...

LE MARQUIS.

Que vous êtes un paresseux et un négligent.

DUVAL.

Moi ?

LE MARQUIS.

Oui, vous.

DUVAL.

En vérité...

LE MARQUIS.

Allons, point de raisonnement. Où est Poitevin ?

DUVAL.

Le voilà.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DUVAL, POITEVIN.

LE MARQUIS.

Mes chevaux sont-ils mis ?

POITEVIN.

Oui, monsieur, il y a long-temps.

LE MARQUIS.

Faites monter le cuisinier.

POITEVIN.

J'y vais.

LE MARQUIS.

Allons, Duval, achevons de m'habiller.

DUVAL.

Tout est prêt.

(Il lui met son col et sa bourse.)

LE MARQUIS.

Mon habit.

DUVAL.

Le voici.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, M. FRICANDEAU, DUVAL, POITEVIN.

POITEVIN.

Voilà M. Fricandeau.

LE MARQUIS.

Ah ça, monsieur Fricandeau, je soupe ici.

M. FRICANDEAU.

Aujourd'hui, monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Sans doute.

M. FRICANDEAU.

C'est qu'il est déjà tard.

LE MARQUIS.

Cela ne fait rien; je souperai dans une heure.

M. FRICANDEAU.

Dans une heure?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, point de raisonnemens.

M. FRICANDEAU.

Ce que je disais n'est pas pour dire le contraire à monsieur le Marquis; mais c'est que, s'il y a bien du monde..

LE MARQUIS.

Nous serons cinq.

M. FRICANDEAU.

Des dames, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, tous hommes.

M. FRICANDEAU.

Oh! cela ne m'embarrasse plus; c'est une bonne chère saine et simple qu'il faut à monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Faites... comme pour vous.

M. FRICANDEAU.

Oh ! comme pour nous !

LE MARQUIS.

Allons, mon épée, mon chapeau.

M. FRICANDEAU.

Dans une heure, monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, et songez que je ne veux pas attendre ; en un mot, je sais comme on doit servir.

M. FRICANDEAU.

Monsieur le Marquis sera content.

SCÈNE IV.

M. FRICANDEAU, DUVAL.

DUVAL.

Vous allez travailler à votre souper ?

M. FRICANDEAU.

Oh ! j'ai du temps ; je servirai tout ensemble.

DUVAL.

Et moi, je vais porter ces lettres à la petite poste.

M. FRICANDEAU.

En voilà beaucoup.

DUVAL.

Oui.

M. FRICANDEAU.

A qui donc peut-il tant écrire ?

DUVAL.

Ma foi ! c'est à tous les ouvriers qui travaillent pour lui.

M. FRICANDEAU.

Tout de bon ? Et madame la Vicomtesse, il n'y en a pas pour elle ?

DUVAL.

Non, sûrement : lisez.

M. FRICANDEAU.

Cela ne me fait rien. Mais, dites-moi donc, est-ce que vous vous accoutumez à cet homme-là? Il a un ton dur, impérieux...

DUVAL.

Bon! je ne l'écoute ni plus ni moins que s'il ne parlait pas.

M. FRICANDEAU.

Il est vrai que nous avons cette ressource-là avec nos maîtres.

DUVAL.

Il est bien différent dans le monde, aussi l'y trouve-t-on fort aimable.

M. FRICANDEAU.

Je n'en suis pas étonné, j'ai vu beaucoup de maîtres comme cela.

DUVAL.

Quand je le quitterais, j'aurais affaire à un homme qui aurait d'autres défauts.

M. FRICANDEAU.

Oui, et avec qui peut-être on ne ferait pas si bien son profit.

DUVAL.

Il est assez aisé à tromper, n'est-il pas vrai?

M. FRICANDEAU.

Mais... il y a à gagner, parce qu'il ne chicane sur rien.

DUVAL.

On ne peut pourtant pas dire qu'il soit généreux.

M. FRICANDEAU.

Pourquoi donc?

DUVAL.

Il donne souvent, mais c'est quand on fait bien.

M. FRICANDEAU.

Mais il a raison.

DUVAL.

C'est quand on donne sans raison qu'on est généreux.

M. FRICANDEAU.

Ah ! oui, cela pourrait bien être.

DUVAL.

N'en doutez pas.

M. FRICANDEAU.

Vous dites bien, vous, monsieur Duval ; je ne m'étonne pas si toutes ces demoiselles de notre connaissance vous trouvent tant d'esprit. Mais dites-moi donc un peu une chose, est-ce que monsieur le Marquis est brouillé avec madame la Vicomtesse ?

DUVAL.

Pourquoi cela ?

M. FRICANDEAU.

C'est qu'il y a long-temps qu'il ne lui a donné à souper.

DUVAL.

Il était encore hier au soir chez elle.

M. FRICANDEAU.

Ah ! bon cela, car elle est fort riche ; et s'il l'épouse, il serait en état de tenir une bonne maison.

DUVAL.

Ah ! excellente.

M. FRICANDEAU.

Et nous n'y perdrions pas, nous. On dit qu'elle l'aime beaucoup.

DUVAL.

Et l'on a raison. Elle ne pense, ne voit, ne juge que d'après lui ; elle est enchantée de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, elle n'a des yeux que pour lui ; enfin, c'est une passion comme il n'y en a pas eu depuis long-temps.

M. FRICANDEAU.

Cela est trop heureux.

DUVAL.

Oui, cela serait trop heureux si...

M. FRICANDEAU.

Eh bien ?

DUVAL.

Si lui pouvait l'aimer.

M. FRICANDEAU.

Comment! vous croyez qu'il ne l'aime pas ?

DUVAL.

J'en suis sûr.

M. FRICANDEAU.

Elle est cependant fort bien.

DUVAL.

Sûrement, elle est bien et très-aimable.

M. FRICANDEAU.

Je ne comprends pas... Mais cela ne doit pas l'empêcher de l'épouser, qu'il l'aime ou non, parce qu'elle est en état de lui faire les plus grands avantages.

DUVAL.

Tout cela ne lui fera rien s'il n'en a pas d'envie.

M. FRICANDEAU.

Comment, diable !... Mais vous devriez lui parler un peu, vous, monsieur Duval, pour voir si...

DUVAL.

Oui, je serais bien reçu.

M. FRICANDEAU.

Vous le croyez ?

DUVAL.

Sans doute, de l'humeur dont il est.

M. FRICANDEAU.

Ah! vous avez raison, et j'en suis bien fâché.

DUVAL.

Que voulez-vous faire ?

M. FRICANDEAU.

Allons, je m'en vais. Tenez, voilà le frère de madame la Vicomtesse.

DUVAL.

Monsieur le chevalier de Versière?

M. FRICANDEAU.

Oui, celui qui loge ici avec nous.

DUVAL.

Elle n'en a point d'autres.

M. FRICANDEAU.

Par conséquent le parti serait encore meilleur; mais, comme vous dites, on ne fait faire à ce diable d'homme-là que ce qu'il veut.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, DUVAL.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Duval, où est le Marquis?

DUVAL.

Il vient de sortir, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas parlé de moi?

DUVAL.

Non; mais apparemment que vous soupez ici, il a demandé à souper pour cinq personnes, tous hommes.

LE CHEVALIER.

Ah! ah! je suis fâché d'être engagé.

DUVAL.

Si vous pouviez vous dégager, je suis sûr que vous feriez grand plaisir à monsieur le Marquis.

LE CHEVALIER.

Ma foi! j'en ai grande envie. Je m'en vais écrire que je ne peux pas aller ce soir où j'avais promis.

DUVAL.

Écrivez ici, monsieur le Chevalier; je vais vous donner de l'encre et du papier.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien.

(Il écrit.)

DUVAL.

J'enverrai votre lettre avec toutes celles-ci.

LE CHEVALIER.

Cela sera bientôt fait, je ne mettrai qu'un mot.

DUVAL.

Attendez, j'enverrai le commissionnaire, car la petite poste arriverait trop tard.

LE CHEVALIER.

Comme vous voudrez.

DUVAL.

Il y a quelqu'un là.

LE CHEVALIER.

Tenez, envoyez mon billet tout de suite.

DUVAL.

A l'instant.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Monsieur le chevalier de Versière?

LE CHEVALIER.

Me voilà. Ah! c'est vous, mon cher Comte? Il y a mille ans qu'on ne vous a vu.

LE COMTE.

J'arrive de la campagne, et j'ai appris des choses qui vous regardent; c'est ce qui fait que je suis venu vous chercher.

LE CHEVALIER.

Voilà un ton bien sérieux !

LE COMTE.

On m'a dit que vous étiez lié avec le marquis de Florinville.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, je l'aime beaucoup, et je lui ai les plus grandes obligations.

LE COMTE.

Mais le connaissez-vous ?

LE CHEVALIER.

Très-fort ; c'est un homme de qualité, fort répandu dans la meilleure compagnie.

LE COMTE.

Lui ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE COMTE.

Et, où s'est fait votre connaissance ?

LE CHEVALIER.

A Lyon, où il était reçu partout et très-bien traité. Je venais à Paris, où je ne connaissais personne, et il s'est chargé de m'y présenter chez tout ce qu'il y a de mieux. J'ai pensé même ne pas me servir de mes lettres de recommandation.

LE COMTE.

Vous le croyez homme de qualité ?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

LE COMTE.

Désabusez-vous.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE COMTE.

Apprenez que cet homme a été laquais, qu'il a

servi mon frère, qui est mort en trois jours de la petite vérole, et qui connaissait tout Paris.

LE CHEVALIER.

C'est absolument là un conte que vous me faites; le Marquis a un ton....

LE COMTE.

Pas si difficile à prendre avec un peu d'esprit et de pratique du monde. Et le drôle, à ce qu'on m'a dit, est le vrai singe de mon frère, qui avait une tournure fort agréable, et qui savait se mettre à son aise avec les femmes qui ont le plus de prétentions.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que le Marquis est comme cela, et je ne saurais croire......

LE COMTE.

Vous sentez bien que tôt ou tard il sera démasqué, et que votre liaison avec lui ne pourra que jeter sur vous le plus grand ridicule.

LE CHEVALIER.

En vérité, Comte, je ne vois pas quel est le but de cette plaisanterie. Le marquis de Florinville.....

LE COMTE.

Dites, dites Lafleur; c'est le nom qu'il avait en servant mon frère.

LE CHEVALIER.

Il paraît riche, et il dépense noblement.

LE COMTE.

Je ne sais d'où peut lui venir sa fortune.

LE CHEVALIER.

Je vous assure que c'est un fort honnête homme.

LE COMTE.

Il peut l'être; je n'attaque point du tout sa probité.

LE CHEVALIER.

Mais l'avez-vous jamais vu ?

LE COMTE.

Tout le temps qu'il a servi mon frère.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! vous ne le connaissez pas. Voulez-vous faire une chose ?

LE COMTE.

Il faut savoir.

LE CHEVALIER.

Il me donne à souper ce soir ; consentez à être des nôtres, et je suis sûr que vous reviendrez de votre erreur.

LE COMTE.

Je suis si convaincu de ce que je viens de vous dire, que je ne souffrirai pas que vous soupiez avec lui davantage.

LE CHEVALIER.

C'est que je ne comprendrai jamais.....

LE COMTE.

Venez avec moi, et vous serez désabusé à l'instant entièrement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

LE COMTE.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER.

Je dois vous croire. Passons un moment chez moi avant de sortir.

LE COMTE.

Est-ce que nous ne sommes pas ici chez vous ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment ; c'est chez le Marquis.

LE COMTE.

Le marquis ! allons-nous-en, je crains qu'il ne vienne et je ne veux pas le voir.

LE CHEVALIER.

Je vous suis, entrez vis-à-vis. Ah! voilà ma sœur, c'est sûrement elle que j'entends.

LE COMTE.

Madame la vicomtesse de Gourval ?

LE CHEVALIER.

Oui, elle-même.

SCÈNE VII.

LA VICOMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon frère, que faites-vous donc chez le Marquis, puisqu'il n'y est pas?

LE CHEVALIER.

J'étais avec monsieur le comte de Guerfoy.

LA VICOMTESSE.

Ah! vous voilà de retour, monsieur? Vous ne me boudez plus apparemment. Mais, dites-moi, est-ce que vous connaissez le Marquis? seriez-vous de ses amis?

LE COMTE

Non, madame, assurément.

LA VICOMTESSE.

Tant pis pour vous, monsieur; car il n'y a personne qui ne le recherche, qui ne le trouve charmant, délicieux, divin!

LE COMTE.

Les femmes peuvent lui avoir fait cette réputation; il faut quelquefois si peu de chose pour leur tourner la tête.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, vous me paraissez sévère depuis votre voyage; mais je vous le pardonne; vous ne diriez pas cela si vous connaissiez bien le Marquis.

LE COMTE.

Demandez au Chevalier comme je le connais.

LE CHEVALIER.

Moi, je crois que le Comte se trompe.

LA VICOMTESSE.

Qu'en dit-il donc ?

LE CHEVALIER.

Des choses incroyables, invraisemblables !

LE COMTE.

Et cependant qui sont très-vraies.

LA VICOMTESSE.

Il est sûr qu'il a prodigieusement d'esprit, et un ton, un ton excellent!

LE COMTE.

Avec tout cela, madame, j'espère que vous ne le verrez plus.

LA VICOMTESSE.

Comment donc! que pourrait-il lui être arrivé? sa fortune serait-elle endommagée au point.... Mais, j'en serais charmée. Il n'y a point de sacrifice que je ne me sente en état de lui faire; la mienne réparera tout. Cherchons-le, mon frère, venez.

LE COMTE.

Quoi, madame, vous seriez capable....?

LA VICOMTESSE.

De l'épouser, et cela sans le moindre retard.

LE COMTE.

Vous, madame? Quel aveuglement!

LA VICOMTESSE.

Qu'osez-vous penser ? Croiriez-vous qu'il pourrait me préférer quelqu'un ? Mais je m'adresse bien, à vous qui êtes son rival!

LE COMTE.

Eh ! non, madame, ce n'est pas cela, votre intérêt seul m'occupe, je vous le jure.

LA VICOMTESSE.

Attendez. Il a refusé de souper aujourd'hui chez moi, et l'on vient de me dire qu'il soupait ici ; serait-ce ?....

LE CHEVALIER.

J'avais envie d'y souper avec lui ; mais le comte ne le veut pas.

LA VIGOMTESSE.

L'ingrat, sûrement aime ailleurs !

LE COMTE.

Eh ! madame, que vous importe ? quand vous saurez. . . .

LA VICOMTESSE.

Sa froideur, ou pour mieux dire son insensibilité, ne me prouvent que trop. . . .

LE COMTE.

Il savait que vous l'aimiez, et il n'y paraissait pas sensible ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! monsieur ; je me le dissimulais, je ne voulais pas le croire : son ton avec moi, son respect extrême ne couvraient donc que son éloignement pour tout ce que je sentais pour lui!

LE CHEVALIER.

Vous voyez bien, Comte, que vous vous trompez, et qu'il n'est sûrement pas ce que vous croyez.

LE COMTE.

Eh bien, par égard pour madame, et pour la passion qu'elle paraît avoir pour lui, je me tairai, mais à condition que vous renoncerez tous deux à le voir.

LA VICOMTESSE.

Moi, j'y renoncerais ! cela m'est impossible ; oui,

monsieur, je l'aimerai toute ma vie et je le verrai toujours.

LE COMTE.

Voilà ce que je ne crois pas, madame.

LA VICOMTESSE.

C'est que vous me croyez sans doute une femme légère ?

LE COMTE.

Non, madame. Je ne vous aurais pas aimée si je l'avais pu croire.

LA VICOMTESSE.

Apprenez que, malgré son ingratitude, il ne m'en sera pas moins cher.

LE COMTE.

Je ne l'accuse point d'être ingrat.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, s'il ne l'est pas, rien ne pourra détruire mon bonheur.

LE COMTE.

Ne parlez point de bonheur avec cet homme-là.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc, monsieur ? que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Une chose que je ne saurais croire.

LA VICOMTESSE.

Et que par conséquent je ne croirai jamais.

LE COMTE.

Vous serez bien la maîtresse, madame.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, parlez, monsieur.

LE COMTE.

Après tout ce que vous venez de me dire....

LA VICOMTESSE.

Vous êtes honteux de l'avoir soupçonné....

LE COMTE.

Non, madame, je ne soupçonne point, je suis certain de ce que j'ai avancé.

LA VICOMTESSE.

Le savez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

Et je suis en état de le prouver.

LA VICOMTESSE.

Chevalier, dites donc? cela doit être excellent!

LE CHEVALIER.

Vous ne le croirez pas.

LA VICOMTESSE.

Je l'espère.

LE CHEVALIER.

Il dit que le marquis de Florinville....

LA VICOMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

A été laquais de son frère.

LA VICOMTESSE, riant.

Et il dit cela sérieusement?

LE COMTE.

Oui, madame, et très-sérieusement.

LA VICOMTESSE, riant.

Oh! mais il n'y a point de conte si bon que celui-là! Ah! ah! ah!

LE CHEVALIER.

Et qu'il s'appelait Lafleur.

LA VICOMTESSE, riant.

Lui, laquais! le Marquis! Ah! ah! ah!

LE COMTE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE, riant.

Ah ! mon Dieu, la bonne histoire ! Ah ! ah ! ah ! Je crois que je mourrai à force d'en rire. Ah ! ah ! ah !

LE COMTE.

Mais quand je vous aurai prouvé.....

LA VICOMTESSE, riant.

Vous ne me prouverez jamais rien. Ah ! ah ! ah ! Le Marquis laquais ! Ah ! ah ! ah ! Je voudrais qu'il arrivât, je crois que cette histoire le ferait bien rire !

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez, madame ; mais évitez plutôt de le voir avant d'avoir toutes les preuves que je suis en état de vous donner.

LA VICOMTESSE.

Songez donc que chaque mot que vous ajouterez me fera éclater de rire.

LE COMTE.

Je ne le crois pas.

LA VICOMTESSE.

Je vous dis que j'en suis sûre. Votre jalousie vous a inspiré là un joli moyen de vous défaire de votre rival ; il faut voir comment vous ferez pour y réussir.

LE COMTE.

Si vous voulez seulement me permettre de vous suivre chez vous.....

LA VICOMTESSE.

Vous ferez tout ce que vous voudrez ; venez, je ne redoute plus rien.

LE COMTE.

En ce cas-là.....

LA VICOMTESSE.

Oh ! mais cela est incroyable ! Je crois que j'en rirai long-temps.

LE CHEVALIER.

Allez toujours ; je vais dire un mot à Duval que je vois venir.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, DUVAL.

LE CHEVALIER.

Duval, je ne souperai pas ici.

DUVAL.

Pourquoi donc, monsieur ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'il m'est survenu une affaire.

DUVAL.

Comme il vous plaira, monsieur.

SCÈNE IX.

DUVAL, seul.

Lisons un peu la lettre qu'on vient de me donner ; je ne connais pas trop cette écriture-là.

(Il lit.)

« Monsieur et cher ami, j'ai l'honneur de vous
» écrire ces lignes pour vous mander que madame la
» Comtesse vient de faire maison nette. Elle nous a
» tous renvoyés, depuis le portier jusqu'à son valet
» de chambre. Si vous savez quelque chose de nou-
» veau qui puisse me convenir, vous obligerez vo-
» tre ami et serviteur. LABRIE. »

A la place de la Comtesse, il y a long-temps que je les aurais renvoyés tous. On n'a jamais vu de gens si bêtes. Il faut qu'elle soit aussi bonne qu'elle est

belle, pour les avoir gardés si long-temps. Eh ! moi qui oublie le couvert ! Et puis cette table qui est dérangée.

(Il la range.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, DUVAL.

LE MARQUIS.

Laissez cette table, j'en ai affaire.

(Il donne son chapeau et son épée et il s'assied.)

DUVAL.

Monsieur, j'avais prié M. le Chevalier à souper avec vous ; il s'est dégagé.....

LE MARQUIS.

Et qui vous avait chargé de cela ?

DUVAL.

J'ai cru vous faire plaisir ; mais il vient de me dire qu'il avait affaire, et qu'il ne serait pas des vôtres.

LE MARQUIS.

Je n'ai que faire de lui.

DUVAL.

C'est ce que j'ai pensé depuis, et j'ai été bien aise...

LE MARQUIS.

Allons, voyez, qu'on me fasse souper.

DUVAL.

Vous n'attendrez pas ; M. Fricandeau a dit qu'il serait prêt.

LE MARQUIS.

Voyez que le couvert soit mis pour cinq personnes.

DUVAL.

J'y vais.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, seul.

Voyons un peu mon compte. Un paquet de six louis, un... de six aussi, et puis... deux de quatre,.. cela est bon : ma foi il ne m'en reste que deux : à la bonne heure, cela me suffira.

(Il met tous ces paquets dans sa poche.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, DUVAL.

DUVAL.

Monsieur, le souper est prêt.

LE MARQUIS.

Cela est bon, il n'y a qu'à servir.

DUVAL.

Mais il n'y a personne d'arrivé.

LE MARQUIS.

Faites ce que je vous dis, et faites monter le cocher.

DUVAL.

Je vais le dire à Poitevin.

(Il va parler à la porte.)

LE MARQUIS.

Vous ferez entrer ici la table.

DUVAL.

Oui, monsieur.

(Il va voir, il revient et il dit :)

On a servi. Poitevin?

LE MARQUIS.

Monsieur Fricandeau où est-il!

DUVAL.

Il est là-dedans.

LE MARQUIS.

Qu'il entre.

DUVAL.

Monsieur Fricandeau, entrez.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, M. FRICANDEAU, DUVAL, POITEVIN, SAINT-OUEN.

DUVAL, à Poitevin qui porte la table avec lui.

Là, arrêtons-nous ici.

M. FRICANDEAU.

Ma foi, monsieur le Marquis, si j'avais su que vous seriez seul, je ne vous aurais pas donné autant à manger.

LE MARQUIS.

Je ne serai pas seul.

M. FRICANDEAU.

Il fallait donc ne pas servir encore. Allons, Poitevin, Saint-Ouen, reportons tout cela à la cuisine.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous donc faire ?

M. FRICANDEAU.

En vérité, monsieur, vous me faites servir, et mon souper sera manqué.

LE MARQUIS.

Non, non, nous allons tout manger.

M. FRICANDEAU.

Et qui donc ?

LE MARQUIS.

Nous tous.

M. FRICANDEAU.

Mais, monsieur, je ne vois personne.

LE MARQUIS.

Ne sommes-nous pas cinq ?

DUVAL.

Comment !

LE MARQUIS.

Allons, asseyez-vous tous quatre.

(Il s'assied.)

SAINT-OUEN.

Ah ! monsieur le Marquis se moque.

LE MARQUIS.

Allons, monsieur Fricandeau, mettez-vous ici, et vous Duval là, Poitevin et Saint-Ouen là aux deux bouts, et mettez le vin et l'eau sur la table.

POITEVIN.

Je crois qu'il est devenu fou.

SAINT-OUEN.

Je le crois aussi.

DUVAL.

Je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Eh bien ! messieurs, me ferez-vous attendre longtemps.

M. FRICANDEAU.

Mais....

DUVAL.

C'est que....

SAINT-OUEN.

Nous....

POITEVIN.

N'osons....

LE MARQUIS.

Allons, allons, finissons. Monsieur Fricandeau, à vous. Duval, tenez. Allons, vous autres, et mangeons et buvons comme il faut.

SAINT-OUEN.

Puisque vous le voulez, monsieur le Marquis, nous ferons de notre mieux.

DUVAL.

Ce que je ne comprends pas, c'est que connaissant

tant de monde à Paris vous préfériez de souper avec nous.

LE MARQUIS.

C'est que je suis dégoûté des grands fripons, qui font les honnêtes gens.

M. FRICANDEAU.

Et monsieur le Marquis croit que nous sommes des honnêtes gens qui font les petits fripons.

LE MARQUIS.

A peu près. Allons, buvons. A votre santé, mes amis.

POITEVIN.

Monsieur le Marquis nous fait bien de l'honneur.

LE MARQUIS.

Ne sommes-nous pas tous des hommes?

SAINT-OUEN.

Cela est bien vrai.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous avons tous besoin les uns des autres.

M. FRICANDEAU.

Nous avons besoin de vous, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et moi n'ai-je pas besoin de vous ?

DUVAL.

Ce n'est pas la même chose.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi; car j'ai besoin que vous me trouviez au plus tôt une condition en en cherchant pour vous.

M. FRICANDEAU.

Je n'entends rien à cela.

DUVAL.

Ni moi.

SAINT-OUEN.

Ni moi non plus.

POITEVIN.

Vous ne voyez pas que monsieur le Marquis nous renvoie tous ?

LE MARQUIS.

Je ne vous renvoie pas, je voudrais même que nous pussions ne nous jamais quitter.

SAINT-OUEN.

Pardi, monsieur le Marquis n'a qu'à nous garder.

LE MARQUIS.

Vous ne me comprendrez jamais si je ne m'explique pas plus clairement. D'abord, je ne suis point marquis ; je m'appelle Lafleur ; il y a six mois que j'étais laquais, et j'espère demain, par votre secours, le redevenir encore.

M. FRICANDEAU.

Ah ! mon Dieu, le bon conte que nous fait là monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Écoutez-moi, et vous allez savoir mon histoire ; mais buvons. (*Ils boivent tous.*) J'étais laquais, comme je vous ai dit... J'ai hérité de quarante mille francs, il y a six mois, et il m'a pris envie de voir avec mon argent si l'on était bien heureux d'être maître. J'ai été à Lyon, où je me suis donné le titre de marquis ; j'y ai fait des connaissances et on m'y a traité à merveilles. Voyant que je réussissais je suis venu à Paris ; j'ai persuadé à beaucoup de gens que je les connaissais ; mon visage ne leur était pas inconnu ; ils l'ont cru, et j'ai été bientôt faufilé dans le monde.

POITEVIN.

Je crois qu'il dit vrai.

SAINT-OUEN.

Moi, je ne m'y fie pas.

M. FRICANDEAU.

Monsieur, tout le monde vous y aime beaucoup, à ce qu'on m'a dit.

LE MARQUIS.

Oui, comme ce monde-là aime.

DUVAL.

Vous y plaisiez fort, j'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Ce que je sais moi, c'est que je m'y suis bien ennuyé, et j'ai bien regretté souvent de ne pouvoir pas aller rire dans l'antichambre avec vous autres; mais je prenais patience, parce que mes quarante mille francs avançaient un peu.

POITEVIN.

Et toutes ces belles dames qui vous traitaient si bien?

LE MARQUIS.

J'aurais mieux aimé leurs femmes de chambre, elles m'auraient moins trompé.

DUVAL.

Mais cette maîtresse que vous aviez prise à l'Opéra?

LE MARQUIS.

Je l'avais connue couturière, et elle était bien plus jolie dans ce temps-là et bien plus fraîche!

M. FRICANDEAU.

Vous faisiez du moins bonne chère.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est qu'une bonne chère qu'on mange tristement, cela ne produit que des indigestions; un morceau de salé ou de fromage, au cabaret, m'ont toujours fait plus de plaisir.

SAINT-OUEN.

Vous étiez bien assis auprès d'un bon feu.

LE MARQUIS.

Pas toujours, les femmes trouvent souvent qu'il y en a trop, et j'ai regretté bien des fois le poêle de l'antichambre.

M. FRICANDEAU.

Comment! vous n'étiez pas heureux?

LE MARQUIS.

Est-on heureux de s'ennuyer toujours.

DUVAL.

Mais vous n'étiez pas l'esclave d'un seul homme?

LE MARQUIS.

Non, mais je l'étais de tout le monde. Avec ces gens-là si l'on n'a pas mille complaisances, ils ne se soucient point de vous. On ne peut pas avoir une volonté à soi. Il faut payer sa part d'une loge, à tous les spectacles avec des femmes qui disposent de votre place, ou vous êtes derrière elles à ne rien voir, à cause de leurs coiffures; il faut jouer au jeu qu'elles aiment, passer les nuits à donner des revanches et être la dupe des sociétés; ce n'est pas là un moyen d'être heureux. Mais, Dieu merci, me voilà libre; il ne me reste plus que deux louis de mes quarante mille francs.

DUVAL.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Tout de bon. Ainsi vous voyez qu'il est nécessaire de me trouver une condition promptement; je n'ai pas de quoi rester long-temps sur le pavé.

POITEVIN.

Vous aviez quarante mille francs?

LE MARQUIS.

Oui.

SAINT-OUEN.

Et vous les avez mangés?

LE MARQUIS.

Oui.

DUVAL.

Mais avec cela vous auriez pu être toujours maître.

LE MARQUIS.

Oui, pour être occupé de faire vivre un laquais; au lieu que l'étant, je ne m'embarrasserai de rien, ce sera l'affaire de mon maître de me faire vivre.

POITEVIN.

Ma foi, je commence à croire qu'il a raison; les gens sont souvent plus heureux que les maîtres.

M. FRICANDEAU.

Mais il vous reste bien des choses?

LE MARQUIS.

Rien du tout.

DUVAL.

Bijoux, meubles, chevaux, équipages, habits, linge.

LE MARQUIS.

J'ai mangé tout cela, et demain ceux à qui j'ai tout vendu viendront le prendre. Je viens de m'arranger avec eux.

POITEVIN.

Mais nous....

LE MARQUIS.

Voici ce que je vous dois à chacun.

(Il leur donne les paquets qu'il a faits.)

SAINT-OUEN.

Et il ne vous reste que deux louis?

LE MARQUIS.

Et puis un habit gris, et une culotte rouge.

SAINT-OUEN.

Je vois bien que vous ne nous trompez pas; mais cependant vous n'étiez pas tout-à-fait malheureux.

LE MARQUIS.

J'espère au moins ne plus l'être du tout.

M. FRICANDEAU.

Mais, monsieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Dites donc Lafleur....

M. FRICANDEAU.

On m'a dit qu'il ne tenait qu'à vous d'épouser madame la vicomtesse de Gourval, qui est belle et riche.

LE MARQUIS.

Et très-aimable ; mais il aurait fallu la tromper, en lui faisant croire que j'aurais été heureux en l'épousant.

M. FRICANDEAU.

Croyez-vous que vous ne l'auriez pas été parce que vous ne l'aimiez pas ? les gens riches ne sont pas obligés d'aimer leurs femmes.

LE MARQUIS.

Et vous auriez voulu que j'eusse été étranger dans ma propre maison ?

POITEVIN.

Vous y auriez toujours été le maître.

LE MARQUIS.

Oui, le maître ! non pas d'y recevoir ceux que j'aurais le mieux aimé. J'aurais été dominé ou ennuyé par les amis de ma femme, et souvent réduit à aller chercher à souper ailleurs, sans trouver à m'amuser davantage.

DUVAL.

Vous auriez eu des enfans qui auraient fait de grands mariages.

LE MARQUIS.

Oui, et qui m'auraient emporté la meilleure partie de mon bien, pour le manger sottement et me donner bien du chagrin.

SAINT-OUEN.

Si vous n'aviez pas eu d'enfans, vous auriez toujours été fort riche.

LE MARQUIS.

Pas davantage. Comme ma femme aurait fait ma fortune, elle aurait pu croire avoir le droit de me ruiner, en faisant des dépenses extravagantes, ce qui est très-aisé actuellement, et j'aurais pu être réduit à passer le reste de ma vie, vis-à-vis d'elle dans une terre éloignée de Paris, s'il nous en était resté une, ou dans une petite maison de campagne, où j'aurais vieilli de bonne heure dans un esclavage que l'honnêteté et la reconnaissance ne m'auraient pas permis de rompre. J'aime mieux la liberté d'un domestique; s'il n'est pas content de son maître, rien ne l'empêche de le quitter pour en prendre un autre.

SAINT-OUEN.

Cela est vrai, au moins, ce qu'il dit là.

POITEVIN.

Oui, tant tenu, tant payé.

M. FRICANDEAU.

Mais il faut obéir.

POITEVIN.

Bon! est-ce qu'on ne se moque pas souvent de l'ordre?

SAINT-OUEN.

Il a raison, lui. Moi, je mets toujours mes chevaux une heure plus tard qu'on me les demande et encore j'attends toujours, surtout avec les femmes.

DUVAL.

Il est vrai qu'on n'obéit guère mieux.

LE MARQUIS.

Mes amis, s'il est dur d'obéir, c'est au malheur, et il n'y en a point dans tout cela.

DUVAL.

Eh bien, écoutez-moi, il y a une certaine comtesse, qui a grande envie depuis long-temps de m'attacher à elle, et qui vient de renvoyer tout son monde, si vous voulez, je puis vous répondre que nous serons tous placés demain matin.

LE MARQUIS.

Je la servirai volontiers. Est-elle riche ?

DUVAL.

Oui, et elle est veuve.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là un service fatigant, on fait faire toutes les commissions par la petite poste et on les compte.

DUVAL.

Sans doute, d'autant qu'ellle paie bien les mémoires, et sans chicaner.

M. FRICANDEAU.

Eh bien ! nous en ferons.

POITEVIN.

En ce cas-là, je m'en vais prendre un maître à écrire.

SAINT-OUEN.

Moi, je sais déjà écrire *vieux-oing*, c'est tout ce qu'il me faut.

LE MARQUIS.

Allons, cela va très-bien ! Buvons un coup, et nous irons nous coucher.

(Ils versent à boire.)

M. FRICANDEAU.

A vous, monsieur de Lafleur.

LE MARQUIS.

Fort bien, monsieur Fricandeau. (*Ils choquent tous leurs verres et ils boivent à la santé les uns des autres.*) Si je vous ai grondés quelquefois, je faisais

mon métier comme vous faisiez le vôtre de jurer après moi, ainsi nous sommes quittes, à présent. Allons, embrassez-moi, nous boirons encore ensemble.

POITEVIN.

Tant que vous le voudrez.

LE MARQUIS.

Je penserai toujours à la bonté que vous avez eue de me servir.

SAINT-OUEN.

Vous nous avez bien payés, vous ne nous devez rien.

LE MARQUIS.

Passons tous sans cérémonie.

DUVAL.

Nous devons faire les honneurs à monsieur Fricandeau, il commandera toujours à la cuisine.

LE MARQUIS.

Cela est vrai, nous aurons besoin de lui. Allons, bonsoir, bonsoir, mes amis; à demain, nous déjeunerons ensemble.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LA VICOMTESSE, LE CHEVALIER, LE COMTE, LE MARQUIS, M. FRICANDEAU, DUVAL, POITEVIN, SAINT-OUEN.

LA VICOMTESSE, au Comte.

Je vous dis, monsieur, que je ne crois pas un mot de tout cela.

LE COMTE.

Vous verrez s'il vous en imposera devant moi.

LA VICOMTESSE.

Ne parlez pas seulement. Marquis....

LE MARQUIS.

Ah! madame, que venez-vous faire ici?

M. FRICANDEAU, à ses camarades.

Voyons un peu comme il se tirera de là.

LA VICOMTESSE.

Ce que j'y viens faire, ingrat? vous reprocher d'être cause que je me suis abusée au point de croire...

LE MARQUIS.

Ce que tout le monde a cru comme vous, madame.

LA VICOMTESSE.

Comment! que vous auriez pu m'aimer?

LE MARQUIS.

Non, madame, je vous respectais trop, et quand vous saurez mes raisons, vous m'applaudirez.

LA VICOMTESSE.

Des raisons! un cœur prévenu croît toujours en avoir; mais renoncez à tout pour moi, et je vous offre ma main.

LE MARQUIS.

Vous me rendez confus, madame; je suis trop loin de vous mériter, et mon cœur est trop pur pour vouloir vous tromper.

LA VICOMTESSE.

Vous me charmez de plus en plus, Marquis! Eh bien! Comte, est-ce là le langage d'un imposteur? Que dites-vous, à présent.

LE COMTE.

Qu'il m'étonne beaucoup; mais...

LA VICOMTESSE.

Vous pensez toujours de même? Ah! Marquis, si vous saviez tout ce qu'il m'a dit de vous.

LE MARQUIS.

Je n'ignore pas tout ce que monsieur le Comte a pu vous en dire.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'en riez pas ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, madame; car il a pu se mé|
dre à ma façon de penser.

LE COMTE.

Comment, qu'osez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Ces honnêtes gens vous en instruiront mieux
moi.

M. FRICANDEAU.

Oui, monsieur, nous vous répondrons qu'il
plus honnête homme du monde et qu'il a toujou
incapable de tromper madame la Vicomtesse; il
de nous en dire les raisons.

LA VICOMTESSE.

A vous ?

DUVAL.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Je ne comprends pas; mais cela ne fait rie
vois que la bonté est son caractère, et cela m'att
encore à lui de plus en plus.

LE COMTE.

Quoi ! vous persistez ?

LA VICOMTESSE.

Oui, monsieur. Marquis, que je vous dise d
Le Comte m'a pensé faire mourir de rire, et quan
pense encore, ah! ah! ah! Il m'a dit que vous
été laquais. Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Il vous a dit vrai, madame.

LA VICOMTESSE.

Comment! et qui vous avait obligé de vous travestir ainsi? Une affaire d'honneur, sans doute?

LE MARQUIS, *gaiement.*

Non, madame; né sans fortune et sans talens, j'ai été obligé de chercher un maître, et quoique je n'aie servi que d'honnêtes gens, j'ai cru cet état fâcheux, et j'ai été tenté d'essayer si l'on est plus heureux de commander; j'ai vu que dans tous les états on est obligé d'obéir, qu'il faut suivre son sort, et je reprends celui que j'ai quitté. Je ne dois rien et je n'ai pas eu le temps de perdre dans le monde ma qualité d'honnête homme.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! je vous admire toujours.

M. FRICANDEAU.

Je suis bien aise que madame la Vicomtesse pense comme nous.

LE MARQUIS.

Voilà, madame, les amis que je me suis faits, et demain nous entrons tous au service de la même personne.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! apprenez que, si vous aviez moins bien pensé, vous auriez pu m'épouser.

LE MARQUIS.

Je le savais, madame, et j'aurais été un insolent de le tenter et même d'oser vous aimer.

LA VICOMTESSE.

Quoi! vous n'avez jamais pu imaginer que l'amour aurait pu vous excuser?

LE MARQUIS.

Si je l'avais cru dans le premier moment, j'aurais su aussi que dès qu'il vous aurait abandonnée ainsi

que moi, il n'aurait laissé dans mon cœur que des remords, que le reste de ma vie aurait été malheureux; et mon avenir, tel qu'il sera, ne saurait m'épouvanter.

LA VICOMTESSE.

Quel homme vous êtes!

LE MARQUIS.

Il n'y a rien de surprenant en moi; dans notre état nous voyons beaucoup, et nous avons de quoi réfléchir gaiement.

LA VICOMTESSE.

Quel dommage!... Je suis désespérée!

LE MARQUIS.

De quoi, madame?

LA VICOMTESSE.

De ce que vous êtes plus heureux par votre façon de penser que je n'aurais pu vous le rendre avec toute ma fortune. Cependant, ne m'oubliez jamais; je serai toujours prête à venir à votre secours et à celui de tous vos amis, s'il vous arrivait quelque malheur.

M. FRICANDEAU.

Madame, nous vous sommes bien obligés pour lui et pour nous; mais il peut être bien sûr que nous ne l'abandonnerons jamais.

DUVAL.

Oui, oui, nous en répondons.

SAINT-OUEN ET POITEVIN.

Venez, venez.

(Ils l'emmènent.)

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, vous voyez que le Comte avait pourtant raison.

LA VICOMTESSE.

Il est vrai, mais il ne saurait m'empêcher de penser que dans tous les états on peut être estimable.

LE COMTE.

L'intérêt que je prends à vous, madame, pouvait seul...

LA VICOMTESSE.

Je le sais, et si le don de ma main peut encore vous tenter, Comte, elle est à vous.

LE COMTE.

Je suis trop heureux, madame, puisque vous comblez tous mes désirs.

FIN DE LA CONDITION PRÉFÉRÉE.

LA
SINGULIÈRE DÉLICATESSE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

Mme. DE BLÉRANGE, veuve.

Mme. DORCEIL, mère de Mme. de Blérange.

M. DE SAINT-ALBE.

M. DE MARCI.

Mme. PRIDEAU, ancienne gouvernante de Mme. de Blérange.

DUPRÉ, valet de chambre de Mme. de Blérange.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

LA

SINGULIÈRE DÉLICATESSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène est dans un salon, chez Mme. de Blérange

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE BLÉRANGE, Mme. D'ORCEIL.

Mme. D'ORCEIL.

En vérité, ma fille, je ne puis m'empêcher de vous dire que je vous trouve la plus étonnante personne du monde.

Mme. DE BLÉRANGE.

En quoi donc?

Mme. D'ORCEIL.

Je vous dis, la plus incompréhensible.

Mme. DE BLÉRANGE.

J'ignore absolument de quoi il est question.

Mme. D'ORCEIL.

Il est singulier, et même plaisant, que vous ne me deviniez pas.

Mme. DE BLÉRANGE.

Expliquez-vous donc, je vous prie.

Mme. D'ORCEIL.

Expliquez-vous est délicieux! Allons, je vais m'expliquer puisqu'il le faut. Je quitte ma campagne avec

le plus grand regret, parce qu'elle est très-agréable dans ce moment-ci, vous ne pouvez pas en disconvenir. Je me hâte d'arriver, parce que je crois que mon retour vous est nécessaire, que vous m'attendez avec la plus vive impatience, et je me trompe, vous n'avez rien à me dire.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je me flatte que vous ne doutez pas du plaisir que j'ai de vous revoir.

Mme. D'ORCEIL.

Ce n'est pas de votre tendresse pour moi non plus que je me plains; mais puisqu'il faut toujours que je m'explique, vous conviendrez bien qu'il y a quinze jours que votre deuil est fini.

Mme. DE BLÉRANGE.

Il y en a douze.

Mme. D'ORCEIL.

Douze ou quinze, cela est égal; il n'en est plus question. Le mari que vous avez perdu méritait peu vos regrets; mais celui que vous devez épouser doit vous faire attendre avec impatience le moment qui doit vous unir : au moins voilà comme je comptais que vous pensiez.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je n'ai point changé de sentiment non plus.

Mme. D'ORCEIL.

Elle n'a point changé de sentiment! celui-là est unique, par exemple. En vérité, M. de Saint-Albe, s'il vous entendait, serait fort touché du ton avec lequel vous l'assurez. Pour moi, je ne vous reconnais plus. Qu'est donc devenue cette vivacité, cette ardeur, cette impatience que vous ne pouviez dissimuler?

Mme. DE BLÉRANGE.

Il me paraît que je suis toujours aussi vive.

Mme. D'ORCEIL.

Aussi gaie, au moins. J'ai cru que la folie que vous avez montrée hier pendant tout le souper venait de la satisfaction de voir approcher le moment qui devait vous rendre heureuse.

Mme. DE BLÉRANGE.

Eh bien, pourquoi ne serait-ce pas cela ?

Mme. D'ORCEIL.

Parce que ni hier, ni aujourd'hui, vous ne m'en avez pas dit le mot. Enfin, j'attends Saint-Albe pour m'expliquer tout cela, et je suis surprise qu'il ne soit pas déjà arrivé.

Mme. DE BLÉRANGE, souriant.

Puisque vous comptez sur lui...

Mme. D'ORCEIL.

De quoi riez-vous donc ?

Mme. DE BLERANGE.

Il vous le dira sans doute.

Mme. D'ORCEIL.

Oh ! vous m'impatientez. Qu'on dissimule avec les hommes, cela est tout simple ; mais avec sa mère.... Eh ! dans quel moment ? dans celui où il est question de s'engager pour toute la vie. Si vous avez besoin de conseils, qui vous en donnera avec un intérêt plus pur ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Aussi vous en demanderais-je, si...

Mme. D'ORCEIL.

Je crains bien que Saint-Albe n'ait lieu de se plaindre de vous.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ce n'est pas mon dessein.

[illegible]

[illegible]

SCÈNE II.

Mmes. DE BLÉRANGE, Mme. D'ORCEIL,
M. DE SAINT-ALBE.

Mme. D'ORCEIL.

Saint-Albe, je querellais ma fille pour vous.

M. DE SAINT-ALBE.

Pour moi, madame?

Mme. D'ORCEIL.

Oui, vraiment, et je crois que vous trouverez que j'ai raison, quand vous saurez à propos de quoi.

M. DE SAINT-ALBE.

C'est ce que j'aurai bien de la peine à comprendre.

Mme. D'ORCEIL.

En vérité, je vous admire. Mais vous êtes tous les deux les plus singuliers amans qu'il y ait au monde!

Mme. DE BLÉRANGE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me plains pas de lui.

M. DE SAINT-ALBE.

Ni moi de vous, madame, assurément.

Mme. D'ORCEIL.

Eh bien, c'est moi qui me plains de vous deux, de votre manière de vous aimer, qui, je l'avoue, me paraît la plus étrange et la plus inconcevable.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais en quoi donc?

Mme. D'ORCEIL.

Vous croyez vous aimer?

M. DE SAINT-ALBE.

Et rien n'est plus certain.

Mme DE BLERANGE.

On n'en saurait douter.

Mme D'ORCEIL.

Oh bien, je n'y comprends plus rien : je ne vois que la même indifférence de part et d'autre.

Mme DE BLERANGE.

Il n'y a point d'indifférence du tout.

Mme D'ORCEIL.

Il n'y a point d'indifférence !... Moi, je me faisais une fête du plaisir que vous auriez tous deux à me revoir.

Mme DE BLERANGE.

Vous vous plaisez à en douter.

Mme D'ORCEIL.

J'ai tort, en effet : la joie qui remplit vos âmes est fort vive. J'ai peur que la tête ne vous tourne de plaisir.

Mme DE BLÉRANGE.

Mais quand on est sûr l'un de l'autre, quand rien ne s'oppose à notre bonheur, l'âme jouit paisiblement et sans éclat d'une volupté douce et pure.

Mme D'ORCEIL.

Puisque Saint-Albe vous approuve, j'ai tort de me tourmenter. Mais que vois-je ? M. de Marci est de retour ?

M. DE SAINT-ALBE.

Oui, madame, d'hier au soir.

SCÈNE III.

Mme. DORCEIL, Mme. DE BLÉRANGE, M. DE MARCI, M. DE SAINT-ALBE.

Mme. DORCEIL.

Monsieur de Marci, vous êtes revenu bien à propos.

M. DE MARCI.

Oui, madame, puisque vous êtes à Paris. (*A madame de Blérange.*) On a dû vous dire, madame, que mon premier soin en arrivant...

Mme. DORCEIL.

Oh ! oui, des complimens !... Il est bien question de cela ; vous allez les trouver bien changés l'un et l'autre.

M. DE MARCI.

Comment donc ! que leur est-il arrivé ?

Mme. D'ORCEIL.

Je vous le dirai, et il faudra que vous m'aidiez ; car je n'ai pas envie de rester long-temps à Paris pour être témoin de leur irrésolution. Je vous reverrai ; j'ai à parler à Saint-Albe, et je vais l'emmener avec moi : je vous le ramène dans l'instant.

SCÈNE IV.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE MARCI.

M. DE MARCI.

Que veut donc dire madame d'Orceil ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ris de la surprise que vous cause ce que vous venez d'entendre.

M. DE MARCI.

En effet, je ne comprends pas le changement dont elle parle.

Mme. DE BLÉRANGE.

Les apparences la trompent : je n'ai jamais tant aimé M. de Saint-Albe, et je n'ai jamais été plus certaine de son amour.

M. DE MARCI.

Je vous avouerai que je vous croyais déjà mariée.

Mme. DE BLÉRANGE.

Nous devrions l'être aussi ; mais nous ne nous en plaignons pas. Vous allez savoir ce qui a retardé notre mariage ; asseyons-nous.

M. DE MARCI.

Volontiers.

Mme. DE BLÉRANGE.

Si vous n'aviez pas autant de gaieté dans l'esprit que je vous en connais, ce que je vais vous confier m'embarrasserait fort. Songez que je vous demande le plus grand secret vis-à-vis de M. de Saint-Albe ; d'ailleurs, ce que j'ai fait ne saurait nuire à son amour.

M. DE MARCI.

Vous me faites languir ; comptez sur ma discrétion, et expliquez-vous promptement.

Mme. DE BLÉRANGE.

Le hasard m'a fait découvrir les généreuses occupations de Saint-Albe ; j'ai appris combien il se plaît à aider, à soulager les malheureux, et les sommes considérables qu'il y emploie.

M. DE MARCI.

Je connais sa façon de penser, et je lui ai entendu dire bien des fois qu'il ne comprenait pas comment on dépensait son bien à ramasser une infinité de choses dont on ne se soucie plus dès qu'on les possède ; qu'on pourrait faire un emploi bien plus satisfaisant du revenu de ces fonds qui demeurent morts et inutiles ; qu'il serait bien plus doux de consacrer ce re-

venu à faire vivre des infortunés, et à sauver l'honneur encore plus précieux que la vie aux véritables honnêtes gens.

Mme. DE BLÉRANGE.

J'ignorais ses actes d'humanité; ils ont produit en moi une espèce de vénération pour lui, et une suite de réflexions qui ont alarmé mon amour.

M. DE MARCI.

Je ne vous comprends pas.

Mme. DE BLÉRANGE.

J'ai craint que M. de Saint-Albe, avec un cœur si délicat, ne connaissant pas toute la sensibilité du mien, quelque temps après notre mariage, ne regardât son amour pour moi comme une folie impardonnable, et j'ai voulu qu'avant de m'épouser il me connût mieux.

M. DE MARCI.

Tout ce qui vous passe par la tête, à vous autres femmes, est incroyable! Et c'est pour cela que vous avez retardé votre mariage?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui. L'amour que j'ai pour lui ayant perfectionné mon âme, j'ai voulu lui faire connaître qu'elle était digne de la sienne.

M. DE MARCI.

N'aurait-il pas fait cette découverte après vous avoir épousée, s'il en avait pu douter avant?

Mme. DE BLÉRANGE.

Un mari s'occupe peu de lire dans le cœur de sa femme. Il faut une passion bien fondée, dont l'estime soit la base, pour que la possession fasse croître l'intérêt au lieu de l'affaiblir.

M. DE MARCI.

En vérité, je ne vous reconnais plus.

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est que vous avez de moi la même opinion que j'ai craint que n'en eût M. de Saint-Albe. Avouez que mon ton vous a toujours paru plus léger que tendre?

M. DE MARCI.

Ce n'est pas cela dont il s'agit.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais pardonnez-moi : pour remplir mon projet, voici quelle a été ma conduite. Je ne sais si vous connaissez mademoiselle Prédeau?

M. DE MARCI.

Qui vous a élevée?

Mme. DE BLÉRANGE.

Justement. J'ai exigé d'elle que, sous le nom de la veuve du Pontier, elle écrirait à M. de Saint-Albe qu'ayant un procès en Bretagne qu'elle était hors d'état de suivre, elle avait recours à lui. Sa réponse a été qu'il serait très-aise de pouvoir l'aider, mais qu'il fallait qu'il pût causer avec elle, pour savoir ce qu'il aurait à faire pour lui être utile.

M. DE MARCI.

Je ne prévois pas encore...

Mme. DE BLÉRANGE.

Écoutez, écoutez. J'ai loué une petite maison au delà du faubourg, assez isolée, et j'ai fait écrire à M. de Saint-Albe, par mademoiselle Prédeau, qu'elle le recevrait chez elle, avec la précaution qu'elle en serait toujours avertie deux heures avant.

M. DE MARCI.

Pourquoi?

Mme. DE BLÉRANGE.

Parce que, ajoutait-elle, elle avait une fille qui, sans être fort jolie, pourrait être exposée aux entre-

prises de gens mal-intentionnés; que, d'ailleurs, cette fille avait eu une éducation fort honnête.

M. DE MARCI.

Fort bien.

Mme. DE BLÉRANGE.

Qui croyez-vous qui représente cette fille de madame du Pontier ?

M. DE MARCI.

Mais... je ne devine pas.

Mme. DE BLÉRANGE.

Eh bien, c'est moi.

M. DE MARCI.

Voilà une bonne folie! Et il ne vous a pas reconnue?

Mme. DE BLÉRANGE.

Au moins, je le crois. Il a dit seulement à ma bonne qu'il trouvait à sa fille beaucoup de ressemblance avec moi, et que j'étais beaucoup plus vive, plus gaie et moins sensible qu'elle : c'était tout ce que je désirais.

M. DE MARCI.

Vous l'avez sans doute rendu inconstant ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je crois qu'il m'aime sous le nom de Laurence, que j'ai pris, mais il n'a jamais osé me le dire ; nos conversations sont douces, tendres, délicates. Il étouffe ses soupirs avec un air de regret, il semble avoir toujours quelque chose à me dire, mais qu'il croit devoir taire ; et quand il me voit ici, il me regarde avec une attention, un air de désir d'y retrouver des sentimens dont il me croit fort éloigné, parce que j'affecte plus de gaieté, pour moins ressembler à Laurence.

M. DE MARCI.

Il ne s'aperçoit pas de cette tromperie ?

Mme. DE BLÉRANGE.

J'ose m'en flatter ; mais je voudrais en être certaine, et voilà en quoi vous pourriez me servir.

M. DE MARCI, riant.

Oui, oui.

Mme DE BLÉRANGE.

Vous riez ?

M. DE MARCI.

Quelque jour je me moquerai bien de Saint-Albe.

Mme. DE BLÉRANGE.

Si vous alliez me trahir !....

M. DE MARCI.

Je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez rien à craindre. Cette idée me plaît, et je vous seconderai, soyez tranquille.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je lui ai fait nommer, par mademoiselle Prédeau, un homme en Bretagne à qui il a adressé toutes ses lettres pour suivre ce prétendu procès. Cet homme lui mande que le procès est ingagnable, et M. de Saint-Albe nous dit toujours le contraire.

M. DE MARCI.

Son dessein est sans doute de vous tromper généreusement.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je n'en saurais douter. Ah ça, vous me promettez...

M. DE MARCI.

Sûrement. J'entends quelqu'un.

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est sans doute ma mère qui revient.

SCÈNE V.

Mme. DORCEIL, Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

Mme. D'ORCEIL.

En vérité l'on ne comprend plus rien aux hommes à présent ; ils sont discrets même avec une passion. Saint-Albe vient de m'impatienter autant que ma fille : je vois dans tout ceci un mystère impénétrable.

M. DE MARCI.

Comment, madame, vous reprochez de la discrétion aux amans?

Mme. D'ORCEIL.

Je crois que ceux-ci ont changé d'un commun accord et qu'ils n'osent avouer tout haut qu'ils ne s'aiment plus; mais s'ils aiment ailleurs, je voudrais le savoir, et c'est ce que Saint-Albe n'a jamais voulu me dire.

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est que j'espère qu'il n'est point changé.

Mme. D'ORCEIL.

Oh! vous voulez me tromper et me faire croire que vous l'aimez encore.

Mme. DE BLÉRANGE.

Monsieur, dites donc à ma mère que vous n'aimez que moi.

Mme. D'ORCEIL.

Tout cela est inutile; mais j'ai des moyens sûrs d'être instruite, et je veux vous les communiquer, monsieur de Marci.

M. DE MARCI.

A moi, madame?

Mme. D'ORCEIL.

Oui, venez, venez. Vous, ne sortez pas, ma fille.

Mme. DE BLÉRANGE.

Et vous me laissez comme cela avec un inconstant?

Mme. D'ORCEIL.

Plaisantez; c'est bien là le moment.

SCÈNE VI.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE

Mme. DE BLÉRANGE.

Est-ce que vous ne trouvez pas l'inquiétude de ma mère fort plaisante ? Elle voudrait que nous fussions jaloux ; cela serait d'un bien bon ton !

M. DE SAINT-ALBE.

La jalousie peut venir d'un amour excessif, et le bon ton ne saurait régler un pareil sentiment.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ah, ah ! vous aimeriez peut-être que je fusse jalouse. Cela m'embarrasserait fort. Cependant si c'était un moyen de vous plaire davantage, je n'hésiterais pas ; voyons, nommez-moi l'objet qui pourrait m'inspirer de la jalousie.

M. DE SAINT-ALBE.

Je vous avoue que je ne comprends pas quel est le but de cette plaisanterie.

Mme. DE BLÉRANGE.

Il me semble que je vous embarrasse. Me tromperiez-vous réellement ?

M. DE SAINT-ALBE.

Mais, madame, encore une fois....

Mme. DE BLÉRANGE.

Répondez donc.

M. DE SAINT-ALBE.

A quoi bon ce persiflage ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je vous parle sérieusement ; à présent que j'y pense, je crois la jalousie une preuve d'amour. Ah ! je vous en prie, soyons jaloux ; c'est une occupation qui me paraît tout-à-fait nouvelle.

M. DE SAINT-ALBE.

Ce serait un joli amusement.

Mme. DE BLÉRANGE.

Écoutez donc, j'ai ici une amie entièrement livrée à cette frénésie; je me rappelle actuellement tous les mouvemens qu'elle se donnait pour savoir si son amant la trompait.

M. DE SAINT-ALBE.

Et croyait-elle être heureuse avec cette défiance?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je suivrai ses leçons. Je vais commencer par faire épier toutes vos démarches; oui, je saurai à la minute tout ce que vous ferez dans les vingt-quatre heures: cela m'amusera; mais je dis beaucoup. Vous avez déjà l'air effrayé de ce projet.

M. DE SAINT-ALBE, troublé.

Moi?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, vous. Si vous me trahissiez, je trouverais cela charmant!

M. DE SAINT-ALBE.

Quel plaisir prenez-vous donc à cette plaisanterie. En vérité, madame....

Mme. DE BLÉRANGE.

Nous nous querellerions, cela mettrait une vivacité dans nos amours!..... Attendez, je me rappelle.... oui, il y a un homme excellent à Paris, que ma jalouse payait cher, et qui l'instruisait à merveille: je suis fâchée qu'elle soit à la campagne; mais je vais lui écrire pour savoir où prendre cet homme.

M. DE SAINT-ALBE.

Un moment, madame, je vous prie.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous m'arrêtez! Allez-vous m'avouer quelque in-

M. DE SAINT-ALBE.

Vous disiez dans l'instant que la jalousie était du plus mauvais ton.

Mme. DE BLÉRANGE.

Et je le pense réellement ; mais on la cache au public. Ah ! si vous saviez l'idée que je me fais de votre embarras, si je peux vous convaincre de quelque trahison ; car, avec toute la candeur possible, les hommes quelquefois ne se font pas scrupule.......

M. DE SAINT-ALBE.

Songez donc, madame.....

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais, monsieur, vraiment, je fais bien une autre réflexion : savez-vous que j'ai à me plaindre de vous réellement ?

M. DE SAINT-ALBE.

De moi ? Ah ! vous ne le croyez pas.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais c'est que vous m'outragez sensiblement.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

O ciel !

Mme. DE BLÉRANGE.

Monsieur, votre conduite est très-offensante.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Que veut-elle dire ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, monsieur, très-offensante.

M. DE SAINT-ALBE.

Madame, expliquez-vous, je vous prie.

Mme. DE BLÉRANGE.

Quoi ! depuis que vous dites que vous m'aimez....

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Que vous me voyez, tous les jours, environnée de tout ce qu'il y a de plus brillant en hommes, à Paris et à la cour, vous ne m'avez pas encore fait le moindre reproche ?

M. DE SAINT-ALBE.

Je vous estime trop pour oser seulement vous soupçonner.

Mme. DE BLÉRANGE.

Voilà bien le langage de l'indifférence. Oui, c'est la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne comprends pas quel est votre dessein.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous ne le comprenez pas ?

M. DE SAINT-ALBE.

Non, je vous le jure.

Mme. DE BLÉRANGE.

Cela n'est pourtant pas bien difficile à deviner.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, je ne le devine pas.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous ne voyez pas que j'ai voulu me divertir ?

M. DE SAINT-ALBE.

Comment ?....

Mme. DE BLÉRANGE.

Oh ! vous ne comprendrez jamais à quel point j'y ai réussi et le plaisir que vous m'avez fait !

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Quelle légèreté ! Ah ! Laurence !....

Mme. DE BLÉRANGE.

Que dites-vous donc ?

M. DE SAINT-ALBE.

Que vous vous plaisez à me tourmenter !....

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous allez peut-être douter, à présent, de ma tendresse pour vous?

M. DE SAINT-ALBE.

Je sais à quel point vous m'aimez.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je vous réponds bien que vous ne vous en doutez pas. Ah çà, sans plaisanterie, avez-vous été inquiet?

M. DE SAINT-ALBE.

Moi?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, vous. Mais à propos, décidez donc ce que nous dirons à ma mère. C'était la seule chose dont je voulais vous parler, et vous m'avez engagée là dans une conversation la plus ridicule du monde.

M. DE SAINT-ALBE.

C'est vous-même, madame....

Mme. DE BLÉRANGE.

Bon! nous n'avons rien décidé, et voici ma mère de retour.

SCÈNE VII.

Mme. D'ORCEIL, Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

Mme. D'ORCEIL.

Il vient de me venir une idée qui vous tirera tous les deux de l'embarras où vous êtes.

Mme. DE BLÉRANGE.

Quel embarras?

Mme. D'ORCEIL.

Vous dissimulez en vain; mais ce qui fortifie mon projet, c'est que monsieur de Marci l'approuve.

Mme. DE BLÉRANGE.

Quel est-il?

Mme. D'ORCEIL.

Voilà ce que je ne peux dire qu'à vous. Venez, pendant que M. de Marci va le communiquer à Saint-Albe. Vous verrez tous les deux que je ne vous en veux pas, au contraire; et si cela vous convient, comme je l'espère, en peu de temps tout sera terminé, et je pourrai retourner à ma campagne. Venez, venez, madame de Blérange.

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

M. DE MARCI.

Eh bien, à quoi rêves-tu donc là? tu ne me demandes seulement pas quel est le projet de madame d'Orceil.

M. DE SAINT-ALBE, rêvant.

Son projet?

M. DE MARCI.

Oui, comme elle croit que vous ne vous aimez plus, elle veut proposer à sa fille un autre mariage. Eh bien, elle a donc raison?

M. DE SAINT-ALBE, rêvant.

Raison!

M. DE MARCI.

Oui, puisque l'idée de perdre madame de Blérange ne saurait t'effrayer.

M. DE SAINT-ALBE.

Tu peux croire que je ne l'aime plus?

M. DE MARCI.

Je n'en sais rien.

M. DE SAINT-ALBE.

Je n'ai jamais cessé de l'adorer.

M. DE MARCI.

Il faut donc le dire à madame d'Orceil. Mais quelle

est ta tristesse? Serait-ce madame de Blérange qui aurait changé?

M. DE SAINT-ALBE.

Non, je la crois toujours la même; mais sa gaieté, sa vivacité, prouvent à quel point elle est peu capable d'un sentiment qui ferait mon bonheur, si....

M. DE MARCI.

Si?....

M. DE SAINT-ALBE.

Je n'ose t'apprendre ce qui se passe dans mon âme.

M. DE MARCI.

Pourquoi?

M. DE SAINT-ALBE.

C'est que ma constance, mon amour pour elle, sont entièrement l'ouvrage d'une autre elle-même.

M. DE MARCI.

Il est certain que ceci est très-obscur et a l'air de tenir au plus parfait délire.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! c'en est un sans doute, mais que rien ne pourra jamais détruire.

M. DE MARCI.

Ah ça, dis-moi franchement combien doit durer ce style énigmatique, parce que....

M. DE SAINT-ALBE.

Je vais m'expliquer. Rien n'aurait détruit le projet que nous avions formé de nous épouser. Je regrettais bien de ne pas trouver madame de Blérange aussi sensible que je l'aurais désiré; mais, malgré cela, ce qui devrait affaiblir mon amour l'augmente, et fortifie mes regrets.

M. DE MARCI.

Si tu crois être plus clair, tu te trompes.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, apprends donc que j'ai trouvé dans une

autre personne, cette sensibilité que je désirerais dans madame de Blérange. C'est une délicatesse, une candeur, une simplicité, qui augmentent la grâce de ses manières.

M. DE MARCI.

Madame de Blérange a donc une rivale? Madame d'Orceil avait raison.

M. DE SAINT-ALBE.

C'est toujours elle, puisque cette personne en est l'image la plus parfaite.

M. DE MARCI.

Quelle folie!

M. DE SAINT-ALBE.

C'est le son de sa voix, mais si doux, si différent du ton qu'elle emploie, qu'il me pénètre de regrets, en me prouvant la différence qui règne dans leurs âmes.

M. DE MARCI.

Je ne crois pas plus à la ressemblance de leurs traits, qu'à la différence de leurs âmes.

M. DE SAINT-ALBE.

Il règne seulement sur le visage de Laurence une douce langueur qui donne plus de noblesse à ses traits.

M. DE MARCI.

Saint-Albe, nous connaissons peu les âmes des femmes, et celle qui nous paraît souvent la plus étourdie n'en est pas moins sensible, ainsi que celle qui nous paraît la plus indifférente. En général, les femmes sont ce qu'elles veulent être. Soyons sûrs d'être aimés de celle que nous aimons, et nous serons heureux.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! que n'est-il vrai!

M. DE MARCI.

On n'en saurait douter. On croit la première fois

qu'on aime, qu'on n'aimera jamais davantage, et la dernière, on croit n'avoir jamais tant aimé.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne sais si je n'ai jamais plus aimé, je n'examine pas, mais je sais bien que j'aime Laurence au delà de toute expression.

M. DE MARCI.

Et sans doute elle est sensible à cet amour?

M. DE SAINT-ALBE.

Elle l'ignore, et elle l'ignorera toujours.

M. DE MARCI.

Voilà un projet de bonheur tout-à-fait raisonnable! et si par hasard elle en aimait un autre?

M. DE SAINT-ALBE.

Je suis le seul homme qu'elle connaisse.

M. DE MARCI.

Ah! voilà le style énigmatique qui recommence; mais pourquoi ne tentes-tu pas d'apprendre ce qui se passe dans son cœur?

M. DE SAINT-ALBE.

C'est que, si elle m'aimait, je ne pourrais plus épouser madame de Blérange.

M. DE MARCI.

Eh bien, tu épouserais cette Laurence.

M. DE SAINT-ALBE.

Voilà ce que je n'obtiendrais jamais d'elle.

M DE MARCI.

Comment?

M. DE SAINT-ALBE.

Elle n'y consentirait pas, non plus que sa mère. Ce sont les deux plus honnêtes personnes qu'il y ait au monde, il ne leur manque que d'être mieux traitées de la fortune.

M. DE MARCI.

Je t'entends. A ta place, je leur ferais du bien et je ne les reverrais plus.

M. DE SAINT-ALBE.

Voilà ce que je projette chaque jour.

M. DE MARCI.

Épouse madame de Blérange, puisqu'elle lui ressemble.

M. DE SAINT-ALBE.

Je n'épouserais que la ressemblance de sa figure.

M. DE MARCI.

Et peut-être celle de son âme. Tu crois madame de Blérange une étourdie, et moi, je la crois délicate, peut-être même trop. Je te réponds qu'elle est capable de l'amour le plus tendre.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! si tu connaissais Laurence!....

M. DE MARCI.

Eh bien, fais-la moi connaître.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne demande pas mieux.

M. DE MARCI.

Mais promets-moi qu'après tu ne te conduiras que d'après mes conseils, car il faut finir tout cela; madame d'Orceil l'exigera de sa fille.

M. DE SAINT-ALBE.

Laurence et sa mère ne voient personne; mais je peux te présenter à elles, sous le nom de la personne qui est chargée de suivre leur procès en Bretagne.

M. DE MARCI.

Tu peux même leur dire que je viens leur en annoncer le gain. A quoi se montent leurs prétentions?

M. DE SAINT-ALBE.

A vingt mille écus ; et je pense que tu pourrais même par la suite leur remettre cette somme, sans qu'elles pussent se douter qu'elle viendrait de moi.

M. DE MARCI.

Oui, et par ce moyen tu serais débarrassé d'elles.

M. DE SAINT-ALBE.

Débarrassé !....

M. DE MARCI.

Allons, ce n'est peut-être pas le mot, je t'en demande pardon ; il n'est pas délicat, j'en conviens. Je vais finir une affaire qui me laissera libre pour toute la journée. Tu me diras l'adresse de Laurence, et j'irai t'y trouver.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, viens. Je vais écrire à sa mère pour lui demander la permission de te mener chez elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène représente un jardin, avec une petite mais
brique très-simple, ornée d'une treille.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE BLÉRANGE, avec un habit gris, un g
bonnet qui laisse voir peu de cheveux, sans ro
M. DE MARCI, Mlle. PRÉDEAU.

Mme. DE BLÉRANGE, à M. de Marci.

Tout ce que vous venez de me dire me fait le grand plaisir. S'il avait feint après m'avoir reco je vous avoue que j'en serais très-piquée.

M. DE MARCI.

Vous l'auriez un peu mérité, convenez-en.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais point du tout. Le motif n'est-il pas excus

M. DE MARCI.

Comme vous voudrez.

Mme. DE BLÉRANGE.

D'ailleurs, ne trouvez-vous pas notre petit r délicieux?

M. DE MARCI.

Il y a un peu de folie; mais il est vrai que êtes fort jolie comme cela, et je parie que c'est c fait qu'il vous plaît de le prolonger.

Mlle. PRÉDEAU.

Moi, je l'ose dire à madame, il y a de la bar à tourmenter qui nous aime.



Mme. DE BLÉRANGE.

Ma bonne, encore un peu de patience, je t'en prie.

Mlle. PRÉDEAU.

Vous êtes sûre que M. de Saint-Albe connaît le fond de votre âme, que voulez-vous de plus?

M. DE MARCI.

Elle a raison au moins, mademoiselle Prédeau.

Mlle. PRÉDEAU.

Comment ferez-vous vis-à-vis de madame votre mère, qui est vive et qui sera furieuse de n'avoir pas été dans votre confidence?

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais songe donc qu'elle m'aurait désapprouvée.

Mlle. PRÉDEAU.

Sûrement; mais elle voudra repartir si elle croit que vous n'aimez plus M. de Saint-Albe, ou elle voudra vous marier à un autre.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais vraiment, c'était bien son projet.

M. DE MARCI.

A propos, comment avez-vous fait, lorsqu'elle vous a proposé un nouveau parti?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je lui ai dit que rien ne pouvait changer la résolution où j'étais de n'épouser que M. de Saint-Albe. Cela l'a impatientée, et elle l'a envoyé chercher pour lui proposer d'épouser ma belle-sœur.

M. DE MARCI.

Qu'a-t-il répondu?

Mme. DE BLÉRANGE.

Qu'il n'épouserait jamais que moi.

M. DE MARCI.

A merveille!

Mme. DE BLÉRANGE.

Elle lui a dit qu'elle était certaine que je ne l'aimais plus.

M. DE MARCI.

Ah ! ah ! cela est adroit.

Mme. DE BLÉRANGE.

Il l'a assurée qu'il ne le croirait que lorsqu'il l'apprendrait de ma bouche, puisque je lui avais dit le contraire devant elle-même.

M. DE MARCI.

Son impatience doit être au comble.

Mme. DE BLÉRANGE.

Elle l'a quitté avec humeur, lui protestant qu'elle ne se mêlerait plus de nos affaires, puisque nous la traitions avec si peu d'égards; cependant elle vient de lui écrire qu'elle voulait encore absolument lui parler.

M. DE MARCI.

On ne le trouvera pas, puisqu'il va se rendre ici.

Mlle. PRÉDEAU.

J'entends sonner.

Mme. DE BLÉRANGE.

Sûrement c'est lui; cachez-vous, et vous serez averti quand il faudra vous montrer.

M. DE MARCI.

Allons; mais arrangez-vous pour que tout soit terminé promptement.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

Mlle. PRÉDEAU.

Madame, allez ouvrir, je vais cacher M. de Marci. Venez, monsieur, venez avec moi, vous entendrez ce que M. de Saint-Albe dira à madame.

M. DE MARCI.

Oui, et je me conduirai en conséquence.

Mlle. PRÉDEAU.

Vous ne le ferez pas languir ?

M. DE MARCI.

Rapportez-vous-en à moi, la journée ne se passera pas....

Mlle. PRÉDEAU.

Je les entends.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE.

M. DE SAINT-ALBE.

Quoi, c'est toujours vous-même qui venez m'ouvrir ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je dois épargner à ma mère jusqu'à la moindre peine, et puis, comme il n'y a que vous qui veniez nous voir....

M. DE SAINT-ALBE.

Achevez, belle Laurence.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ne crains point, comme elle, que personne veuille attenter à notre liberté.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Il semble toujours que son esprit retienne l'expression de son cœur.

Mme. DE BLÉRANGE.

Que dites-vous donc ? Ah ! voici ma mère.

SCÈNE III.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE, Mlle. PRÉDEAU.

Mlle. PRÉDEAU.

Je suis bien fâchée de toutes les peines que nos affaires vous donnent, monsieur ; je suis persuadée

ACTE DEUXIÈME.

La scène représente un jardin, avec une petite maison de brique très-simple, ornée d'une treille.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE BLÉRANGE, avec un habit gris, un grand bonnet qui laisse voir peu de cheveux, sans rouge, M. DE MARCI, Mlle. PRÉDEAU.

Mme. DE BLÉRANGE, à M. de Marci.

TOUT ce que vous venez de me dire me fait le plus grand plaisir. S'il avait feint après m'avoir reconnu, je vous avoue que j'en serais très-piquée.

M. DE MARCI.

Vous l'auriez un peu mérité, convenez-en.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais point du tout. Le motif n'est-il pas excusable?

M. DE MARCI.

Comme vous voudrez.

Mme. DE BLÉRANGE.

D'ailleurs, ne trouvez-vous pas notre petit roman délicieux?

M. DE MARCI.

Il y a un peu de folie; mais il est vrai que vous êtes fort jolie comme cela, et je parie que c'est ce qui fait qu'il vous plaît de le prolonger.

Mlle. PRÉDEAU.

Moi, je l'ose dire à madame, il y a de la barbarie à tourmenter qui nous aime.

Mme. DE BLÉRANGE.

Non sûrement, ma mère; mais, si notre sensibilité ne peut lui plaire, devons-nous l'accabler de nos remercîmens?

M. DE SAINT-ALBE.

Que dites-vous, Laurence? votre sensibilité est un trésor bien précieux; je serais trop heureux de mériter qu'elle pût s'étendre juqu'à moi.

Mlle. PRÉDEAU.

Ne mettez donc plus de bornes à notre reconnaissance : nous allons vous devoir notre fortune, notre état.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh! croyez-vous que cette fortune soit digne de vous, de tout ce que vous méritez? qu'elle est bien au-dessous de ce que je voudrais qu'elle fût! Ah! pourquoi n'est-ce que dans le malheur et l'indigence qu'on trouve des âmes comme les vôtres.

Mme. DE BLÉRANGE.

Prenez garde, monsieur; vous pourriez vous tromper. Combien en est-il qui n'ont pas les moyens de se développer, de se faire connaître? Au milieu d'un monde brillant où l'on n'est occupé que de plaire et d'amuser, c'est l'esprit seul qui se montre; qui sait même si la crainte du ridicule n'oblige pas souvent à cacher des sentimens qui paraîtraient romanesques à des gens qui n'ont que le plaisir pour objet?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! dites qui ne sont pas faits pour goûter des biens si précieux. Oui, je préfère la douceur de la solitude, avec deux personnes comme vous, à ce tumulte du monde où l'ennui empoisonne toujours les plaisirs et où l'espoir d'en trouver devient l'unique jouissance.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je crois que le sentiment, dirigé par l'esprit, a des nuances plus délicates.

M. DE SAINT-ALBE.

Dites quelquefois plus vives ; mais toujours moins touchantes et moins senties.

Mme. DE BLÉRANGE.

Eh bien, n'interrogez que les cœurs, montrez-leur de la confiance, et vous leur en inspirerez. N'est-ce pas votre générosité qui a ranimé les nôtres ? on est souvent plus près du bonheur qu'on ne le croit. Je vois que la défiance que vous acquérez dans le monde ne saurait tourner à votre profit ; avec elle, on ne voit que les surfaces, et l'on ne cherche pas à connaître davantage, quand on est guidé par la prévention. Quoique vous viviez dans ce monde, que vous semblez mépriser, votre âme n'est-elle pas sensible, tendre, généreuse ?

M. DE SAINT-ALBE.

Eh! qui m'assurera que je ne dois pas cette sensibilité à ce spectacle touchant d'infortunés que j'ai été assez heureux de connaître.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites que vous avez eu le plaisir de soulager. Mais les auriez-vous recherchés, si ce sentiment respectable n'avait pas été déjà établi dans votre cœur ? Croyez-moi, revoyez ce monde avec des yeux moins prévenus ; vous y trouverez même du bien à faire encore, vous y plaindrez les cœurs insensibles, au lieu de les mépriser. Il en est que vous connaîtrez mieux et que vous chérirez peut être ; vous y apprendrez qu'on y sait aimer, et ceux que vous y aimerez vous rendront heureux.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! je n'ose l'espérer!

Mlle. PRÉDEAU.

Pourquoi donc, monsieur? Croyez-vous n'y pouvoir pas trouver une femme aimable, uniquement occupée de vous, et dont vous pourriez faire le bonheur?

M. DE SAINT-ALBE.

Je le croyais avant de connaître le monde; et plus j'y ai été répandu, plus j'ai perdu cet espoir. Mais c'est trop vous distraire de vos affaires.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ah! croyez que l'affaire la plus importante que je puisse avoir ne sera jamais que celle de vous savoir heureux.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Ah!

Mme. DE BLÉRANGE, à Mlle. Prédeau.

Il soupire.

Mlle. PRÉDEAU.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être monsieur votre ami, je vais y voir.

(Elle va chercher M. de Marci.)

SCÈNE IV.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous me paraissez souffrir, monsieur; auriez-vous quelque sujet de chagrin?

M. DE SAINT-ALBE.

Quand j'en aurais, mademoiselle, près de vous il disparaîtrait bientôt.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous n'avez jamais que des choses honnêtes à me

dire, et il me semble que cela ne fait que m'inquiéter encore davantage sur ce qui peut vous affliger.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous êtes trop bonne.

SCÈNE V.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI, Mlle. PRÉDEAU

Mlle. PRÉDEAU, à M. de Marci.

Monsieur, voilà monsieur de Saint-Albe.

M. DE MARCI.

Vous voyez, monsieur de Saint-Albe, que je suis exact.

M. DE SAINT-ALBE.

Monsieur de Marci, voilà les personnes pour qui vous vous êtes intéressé; je crois, quand vous les connaîtrez, que vous trouverez qu'on n'en peut trop faire pour elles, et que vous seriez fort aise d'avoir de nouveaux services à leur rendre.

M. DE MARCI.

Je serais trop heureux, et je me félicite de ne les connaître qu'en leur apportant une bonne nouvelle; mais je veux ajouter quelque chose au gain de ce procès, et j'espère y réussir, car je trouve qu'on leur adjuge bien peu pour toutes les inquiétudes qu'elles ont dû ressentir.

Mlle. PRÉDEAU.

Lorsque nous avons eu le bonheur de connaître M. de Saint-Albe, elles ont promptement diminué.

Mme. DE BLÉRANGE.

Surtout par la générosité avec laquelle il a bien voulu nous secourir. Les soins qu'il nous a rendus, la délicatesse qu'il a mise dans ses procédés, au lieu

de nous humilier, nous a fait croire quelquefois que nous l'obligions, en tenant de lui...

M. DE SAINT-ALBE.

Et vous m'obligiez réellement; non, vous ne me devez rien que le silence, ou la permission de vous remercier de la préférence que vous m'avez donnée, en vous adressant à moi.

M. DE MARCI.

Voilà comme sont les âmes nobles; elles font taire la reconnaissance, et l'ingratitude triomphe hautement.

M. DE SAINT-ALBE.

Ne parlons ni de l'une ni de l'autre.

M. DE MARCI.

Mon cher Saint-Albe, ce que vous m'aviez dit de ces dames est fort au-dessous de tout ce que je vois et de ce que j'entends. Que ces dehors simples cachent de vertus et de sensibilité !

M. DE SAINT-ALBE.

Vous voyez, chère Laurence, l'étonnement de M. de Marci; il doit vous prouver ce que je vous disais dans l'instant, combien dans le monde on est éloigné de trouver des cœurs comme les vôtres.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites plutôt qu'il est surpris qu'avec une éducation simple, on puisse sentir et penser; voilà tout le prodige. Il vient de sa prévention, et elle est naturelle dans un homme du monde. Pour monsieur de Saint-Albe, il a une façon de penser toute contraire; son mépris pour le monde l'empêche de le bien juger.

M. DE MARCI.

Il est vrai qu'il a toujours été un peu misanthrope. Sévère, il s'est cru juste; mais, juste avec vous, il

Mme. DE BLÉRANGE.

Je crois que le sentiment, dirigé par l'esprit, a des nuances plus délicates.

M. DE SAINT-ALBE.

Dites quelquefois plus vives ; mais toujours moins touchantes et moins senties.

Mme. DE BLÉRANGE.

Eh bien, n'interrogez que les cœurs, montrez-leur de la confiance, et vous leur en inspirerez. N'est-ce pas votre générosité qui a ranimé les nôtres ? on est souvent plus près du bonheur qu'on ne le croit. Je vois que la défiance que vous acquérez dans le monde ne saurait tourner à votre profit ; avec elle, on ne voit que les surfaces, et l'on ne cherche pas à connaître davantage, quand on est guidé par la prévention. Quoique vous viviez dans ce monde, que vous semblez mépriser, votre âme n'est-elle pas sensible, tendre, généreuse ?

M. DE SAINT-ALBE.

Eh! qui m'assurera que je ne dois pas cette sensibilité à ce spectacle touchant d'infortunés que j'ai été assez heureux de connaître.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites que vous avez eu le plaisir de soulager. Mais les auriez-vous recherchés, si ce sentiment respectable n'avait pas été déjà établi dans votre cœur ? Croyez-moi, revoyez ce monde avec des yeux moins prévenus ; vous y trouverez même du bien à faire encore, vous y plaindrez les cœurs insensibles, au lieu de les mépriser. Il en est que vous connaîtrez mieux et que vous chérirez peut être ; vous y apprendrez qu'on y sait aimer, et ceux que vous y aimerez vous rendront heureux.

M[lle]. PRÉDEAU.

Vous ne le ferez pas languir ?

M. DE MARCI.

Rapportez-vous-en à moi, la journée ne se passera pas....

M[lle]. PRÉDEAU.

Je les entends.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

M[me]. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE.

M. DE SAINT-ALBE.

Quoi, c'est toujours vous-même qui venez m'ouvrir ?

M[me]. DE BLÉRANGE.

Je dois épargner à ma mère jusqu'à la moindre peine, et puis, comme il n'y a que vous qui veniez nous voir....

M. DE SAINT-ALBE.

Achevez, belle Laurence.

M[me]. DE BLÉRANGE.

Je ne crains point, comme elle, que personne veuille attenter à notre liberté.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Il semble toujours que son esprit retienne l'expression de son cœur.

M[me]. DE BLÉRANGE.

Que dites-vous donc ? Ah ! voici ma mère.

SCÈNE III.

M[me]. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE,
M[lle]. PRÉDEAU.

M[lle]. PRÉDEAU.

Je suis bien fâchée de toutes les peines que nos affaires vous donnent, monsieur ; je suis persuadée

que c'est quelque chose de nouveau qui vous amène pour....

M. DE SAINT-ALBE.

Je veux vous faire connaître un de mes amis qui s'est intéressé à votre affaire pendant son séjour en Bretagne.

Mlle. PRÉDEAU.

Je le disais encore ce matin à ma fille, vous ne négligez jamais les moindres occasions de venir adoucir les maux attachés à notre situation.

M. DE SAINT-ALBE.

J'ai à me plaindre de vous, madame du Pontier.

Mlle. PRÉDEAU.

De moi, monsieur?

M. DE SAINT-ALBE.

Oui, de ce que vous ne pouvez pas vous corriger de me faire des complimens.

Mlle. PRÉDEAU.

Mais.... c'est que la reconnaissance....

M. DE SAINT-ALBE.

Parlons, je vous prie, de notre affaire. L'ami qui vient d'arriver de Rennes et que je vais vous présenter, m'a appris que vous aviez gagné votre procès.

Mlle. PRÉDEAU.

Ah! monsieur, c'est à vous....

M. DE SAINT-ALBE.

Il vous dira lui-même tous les détails de votre jugement. Il n'a pas pu venir avec moi, mais je lui ai indiqué votre demeure, et il sera ici dans l'instant.

Mlle. PRÉDEAU.

Ma fille, monsieur nous grondera encore; mais pourrions-nous nous taire sans la plus grande ingratitude?

Mme. DE BLÉRANGE.

Non sûrement, ma mère; mais, si notre sensibilité ne peut lui plaire, devons-nous l'accabler de nos remercîmens?

M. DE SAINT-ALBE.

Que dites-vous, Laurence? votre sensibilité est un trésor bien précieux; je serais trop heureux de mériter qu'elle pût s'étendre juqu'à moi.

Mlle. PRÉDEAU.

Ne mettez donc plus de bornes à notre reconnaissance : nous allons vous devoir notre fortune, notre état.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh! croyez-vous que cette fortune soit digne de vous, de tout ce que vous méritez? qu'elle est bien au-dessous de ce que je voudrais qu'elle fût! Ah! pourquoi n'est-ce que dans le malheur et l'indigence qu'on trouve des âmes comme les vôtres.

Mme. DE BLÉRANGE.

Prenez garde, monsieur; vous pourriez vous tromper. Combien en est-il qui n'ont pas les moyens de se développer, de se faire connaître? Au milieu d'un monde brillant où l'on n'est occupé que de plaire et d'amuser, c'est l'esprit seul qui se montre; qui sait même si la crainte du ridicule n'oblige pas souvent à cacher des sentimens qui paraîtraient romanesques à des gens qui n'ont que le plaisir pour objet?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! dites qui ne sont pas faits pour goûter des biens si précieux. Oui, je préfère la douceur de la solitude, avec deux personnes comme vous, à ce tumulte du monde où l'ennui empoisonne toujours les plaisirs et où l'espoir d'en trouver devient l'unique jouissance.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je crois que le sentiment, dirigé par l'esprit, a des nuances plus délicates.

M. DE SAINT-ALBE.

Dites quelquefois plus vives ; mais toujours moins touchantes et moins senties.

Mme. DE BLÉRANGE.

Eh bien, n'interrogez que les cœurs, montrez-leur de la confiance, et vous leur en inspirerez. N'est-ce pas votre générosité qui a ranimé les nôtres ? on est souvent plus près du bonheur qu'on ne le croit. Je vois que la défiance que vous acquérez dans le monde ne saurait tourner à votre profit ; avec elle, on ne voit que les surfaces, et l'on ne cherche pas à connaître davantage, quand on est guidé par la prévention. Quoique vous viviez dans ce monde, que vous semblez mépriser, votre âme n'est-elle pas sensible, tendre, généreuse ?

M. DE SAINT-ALBE.

Eh! qui m'assurera que je ne dois pas cette sensibilité à ce spectacle touchant d'infortunés que j'ai été assez heureux de connaître.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites que vous avez eu le plaisir de soulager. Mais les auriez-vous recherchés, si ce sentiment respectable n'avait pas été déjà établi dans votre cœur ? Croyez-moi, revoyez ce monde avec des yeux moins prévenus ; vous y trouverez même du bien à faire encore, vous y plaindrez les cœurs insensibles, au lieu de les mépriser. Il en est que vous connaîtrez mieux et que vous chérirez peut être ; vous y apprendrez qu'on y sait aimer, et ceux que vous y aimerez vous rendront heureux.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! je n'ose l'espérer!

Mlle. PRÉDEAU.

Pourquoi donc, monsieur? Croyez-vous n'y pouvoir pas trouver une femme aimable, uniquement occupée de vous, et dont vous pourriez faire le bonheur?

M. DE SAINT-ALBE.

Je le croyais avant de connaître le monde; et plus j'y ai été répandu, plus j'ai perdu cet espoir. Mais c'est trop vous distraire de vos affaires.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ah! croyez que l'affaire la plus importante que je puisse avoir ne sera jamais que celle de vous savoir heureux.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Ah!

Mme. DE BLÉRANGE, à Mlle. Prédeau.

Il soupire.

Mlle. PRÉDEAU.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être monsieur votre ami, je vais y voir.

(Elle va chercher M. de Marci.)

SCÈNE IV.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous me paraissez souffrir, monsieur; auriez-vous quelque sujet de chagrin?

M. DE SAINT-ALBE.

Quand j'en aurais, mademoiselle, près de vous il disparaîtrait bientôt.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous n'avez jamais que des choses honnêtes à me

dire, et il me semble que cela ne fait que m'inquiéter encore davantage sur ce qui peut vous affliger.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous êtes trop bonne.

SCÈNE V.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI, Mlle. PRÉDEAU

Mlle. PRÉDEAU, à M. de Marci.

Monsieur, voilà monsieur de Saint-Albe.

M. DE MARCI.

Vous voyez, monsieur de Saint-Albe, que je suis exact.

M. DE SAINT-ALBE.

Monsieur de Marci, voilà les personnes pour qui vous vous êtes intéressé ; je crois, quand vous les connaîtrez, que vous trouverez qu'on n'en peut trop faire pour elles, et que vous seriez fort aise d'avoir de nouveaux services à leur rendre.

M. DE MARCI.

Je serais trop heureux, et je me félicite de ne les connaître qu'en leur apportant une bonne nouvelle ; mais je veux ajouter quelque chose au gain de ce procès, et j'espère y réussir, car je trouve qu'on leur adjuge bien peu pour toutes les inquiétudes qu'elles ont dû ressentir.

Mlle. PRÉDEAU.

Lorsque nous avons eu le bonheur de connaître M. de Saint-Albe, elles ont promptement diminué.

Mme. DE BLÉRANGE.

Surtout par la générosité avec laquelle il a bien voulu nous secourir. Les soins qu'il nous a rendus, la délicatesse [illegible] dans ses procédés, au lieu

de nous humilier, nous a fait croire quelquefois que nous l'obligions, en tenant de lui...

M. DE SAINT-ALBE.

Et vous m'obligiez réellement; non, vous ne me devez rien que le silence, ou la permission de vous remercier de la préférence que vous m'avez donnée, en vous adressant à moi.

M. DE MARCI.

Voilà comme sont les âmes nobles; elles font taire la reconnaissance, et l'ingratitude triomphe hautement.

M. DE SAINT-ALBE.

Ne parlons ni de l'une ni de l'autre.

M. DE MARCI.

Mon cher Saint-Albe, ce que vous m'aviez dit de ces dames est fort au-dessous de tout ce que je vois et de ce que j'entends. Que ces dehors simples cachent de vertus et de sensibilité !

M. DE SAINT-ALBE.

Vous voyez, chère Laurence, l'étonnement de M. de Marci; il doit vous prouver ce que je vous disais dans l'instant, combien dans le monde on est éloigné de trouver des cœurs comme les vôtres.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites plutôt qu'il est surpris qu'avec une éducation simple, on puisse sentir et penser; voilà tout le prodige. Il vient de sa prévention, et elle est naturelle dans un homme du monde. Pour monsieur de Saint-Albe, il a une façon de penser toute contraire; son mépris pour le monde l'empêche de le bien juger.

M. DE MARCI.

Il est vrai qu'il a toujours été un peu misanthrope. Sévère, il s'est cru juste; mais, juste avec vous, il

perd toute sa sévérité; vous semblez avoir répandu dans son âme ce baume délicieux de l'estime et de l'amitié, qui font seuls tout le charme de la vie.

M. DE SAINT-ALBE.

J'en conviens, il lit dans mon cœur comme moi-même.

M. DE MARCI.

Tout cela est le mieux du monde; mais, Saint-Albe, il faut achever notre ouvrage. (*A mademoiselle Prédeau.*) Madame, voici un mémoire qui vous instruira de ce qui vous reste à faire pour jouir du gain de votre procès. Si vous voulez, nous allons l'examiner ensemble et dresser un projet de l'acte qu'il faudra que vous envoyiez.

Mlle. PRÉDEAU.

Très-volontiers, monsieur; entrez, je vous prie, dans cette salle basse, où nous pourrons nous entretenir plus commodément.

M. DE MARCI.

Saint-Albe, tu m'attendras.

M. DE SAINT-ALBE.

Je vais rester ici avec mademoiselle.

M. DE MARCI.

Tu ne saurais mieux faire; puisqu'elle t'accuse de prévention, il faut qu'elle t'en guérisse.

Mme. DE BLÉRANGE.

Cela sera, je crois, difficile.

M. DE MARCI.

Je le pense comme vous; il ne change pas aisément d'opinion.

SCÈNE VI.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE SAINT-ALBE.

M. DE SAINT-ALBE.

Quelle idée Marci vous aura-t-il donnée de moi, en me peignant à vos yeux comme un misanthrope et un opiniâtre ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Celle d'un homme qu'il aime beaucoup, puisqu'il vous plaisante.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous me surprenez toujours, belle Laurence ! jusques au ton de l'amitié, rien ne saurait vous échapper.

Mme. DE BLÉRANGE.

La mienne pour vous me fait juger de celle que doivent avoir ceux qui vous connaissent davantage.

M. DE SAINT-ALBE.

Votre amitié pour moi ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, je ne crois pas devoir la cacher à quelqu'un qui la mérite autant.

M. DE SAINT-ALBE.

Cette confiance me prouve votre estime. Ah ! qu'elle m'est précieuse, cette amitié que vous m'accordez !

Mme. DE BLÉRANGE.

Mon cœur m'a entraînée, et la réflexion ne m'a pas éclairée sur l'abus que vous pourriez faire d'un pareil aveu.

M. DE SAINT-ALBE.

L'abus ! que voulez-vous dire ?

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est qu'à mon âge...

M. DE SAINT-ALBE.

Achevez,.... je vous en supplie !

Mme. DE BLÉRANGE.

Un homme moins modeste, ou plus présomptueux que vous, pourrait imaginer que, sous le nom de l'amitié, je cache un sentiment qu'on dit être très-différent.

M. DE SAINT-ALBE.

Et que vous êtes bien faite pour inspirer,.. mais...

Mme. DE BLÉRANGE.

Achevez à votre tour.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, je vous le dirai ; je crois ce sentiment encore bien loin d'entrer dans votre âme.

Mme. DE BLÉRANGE.

Si c'est un malheur, comme ma mère me l'a dit bien des fois, vous devriez me féliciter, au lieu d'avoir l'air de vous en affliger.

M. DE SAINT-ALBE.

Moi ! j'ai l'air de m'en affliger ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je l'ai cru.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

O ciel ! j'ai pensé me trahir.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous rêvez, monsieur ! Permettez-moi une question que je n'oserais jamais faire à un autre homme que vous.

M. DE SAINT-ALBE.

Croyez qu'on ne peut pas être plus touché que je le suis de votre confiance. Parlez, je vous prie.

Mme. DE BLÉRANGE.

Dites-moi pourquoi l'on dit que c'est souvent un malheur d'aimer.

M. DE SAINT-ALBE.

C'est qu'il est rare qu'on soit aimé autant qu'on le désire.

Mme. DE BLÉRANGE.

Autant qu'on le désire? Mais, lorsqu'on s'est dit qu'on s'aime et qu'on se le répète à chaque instant, celui des deux qui croit avoir à se plaindre est celui qui aime le moins.

M. DE SAINT-ALBE.

Pourquoi?

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est qu'il n'estime pas autant l'objet de son amour qu'il en est estimé.

M. DE SAINT-ALBE.

Cette réflexion.....

Mme. DE BLÉRANGE.

Est vraie, je croie; puisque je ne pense pas qu'il y ait de véritable passion sans l'estime réciproque de ceux qui s'aiment.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous avez raison. (*A part.*) Comme le cœur seul juge mieux que l'esprit!

Mme. DE BLÉRANGE.

A quoi pensez-vous donc?

M. DE SAINT-ALBE.

Je pense que le sentiment est toujours plus développé, plus juste, plus délicat chez les femmes que chez les hommes.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ne m'attendais pas à ce nouveau compliment; mais, monsieur, serait-ce une indiscrétion de vous demander si vous avez jamais aimé?

M. DE SAINT-ALBE.

Je croyais avoir aimé jusqu'à présent.

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, l'ingratitude n'en est-elle pas un ? Ce que je vous dis là vous consterne. Vous m'effrayez !

M. DE SAINT-ALBE.

Comment ? Pourquoi ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais non, je vous demande pardon.

M. DE SAINT-ALBE.

A moi ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui ; tout en vous doit me rassurer. Votre âme n'est point faite pour faire craindre que vous soyez jamais capable d'ingratitude.

M. DE SAINT-ALBE, *à part.*

Que veut-elle dire ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Me pardonnez-vous un soupçon si offensant ?

M. DE SAINT-ALBE.

Vous me rendez confus.

Mme. DE BLÉRANGE, *à part.*

Ah ! je ne le vois que trop ! (*Haut.*) J'aime mieux croire que vous n'avez point d'amour.

M. DE SAINT-ALBE, *à part.*

Que Marci revient à propos !

SCÈNE VII.

Mme. DE BLÉRANGE, M. DE MARCI, M. DE SAINT-ALBE.

M. DE MARCI.

Mademoiselle, Madame votre mère vous prie d'aller la retrouver.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous ne vous en allez pas encore, messieurs ?

M. DE SAINT-ALBE.

Non, mademoiselle.

Mme. DE BLÉRANGE.

Tant mieux, j'aurai le plaisir de vous revoir.

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

M. DE MARCI.

Sais-tu bien que je n'imagine pas où tu as pris que Laurence ressemble si parfaitement à madame de Blérange.

M. DE SAINT-ALBE.

C'est sa figure absolument.

M. DE MARCI.

C'est donc là ce qui t'en a fait devenir amoureux?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! ne me rappelle pas....

M. DE MARCI.

Tu as raison.

M. DE SAINT-ALBE.

Si tu savais quelle est la conversation que je viens d'avoir avec elle....

M. DE MARCI.

C'est une folie que tout cela!

M. DE SAINT-ALBE.

J'étais dans un embarras, lorsque tu es arrivé.....

M. DE MARCI.

Lui aurais-tu dit que tu l'aimes?

M. DE SAINT-ALBE.

Non; mais il semblait qu'elle eût découvert tout ce qui se passait dans mon âme.

M. DE MARCI.

Comment cela?

M. DE SAINT-ALBE.

Elle m'a montré un mépris excessif pour l'homme qu'elle saurait être inconstant.

M. DE MARCI.

C'est qu'elle ne se croit pas l'objet de ton inconstance. En pareil cas, les femmes pardonnent toujours. Leur vanité les rend indulgentes.

M. DE SAINT-ALBE.

La mauvaise opinion que tu as des femmes t'en fait parler aussi trop légèrement.

M. DE MARCI.

Ceux qui en disent quelquefois du mal plaignent leur faiblesse ; mais ils ne se conduisent pas pour cela avec elles de manière à avoir des torts.

M. DE SAINT-ALBE.

Des torts ?

M. DE MARCI.

Sans doute. Madame de Blérange n'aurait-elle pas à se plaindre de toi, si elle savait l'infidélité que tu lui fais ?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! que ne ressemble-t-elle tout-à-fait à Laurence !

M. DE MARCI.

Tu dois oublier Laurence.

M. DE SAINT-ALBE.

L'oublier ?

M. DE MARCI.

Sans doute. Cette fantaisie doit disparaître entièrement. Tu as l'âme honnête ; elle troublerait ton repos.

M. DE SAINT-ALBE.

Tu penserais.....

M. DE MARCI.

Crois-tu pouvoir toujours retarder ton mariage ? Sur quel prétexte ? Si madame de Blérange feint de

se prêter à ton peu d'empressement, cette feinte peut-elle durer encore long-temps ? Tu diras vainement à madame d'Orceil que tu n'en veux pas épouser d'autre ; il faut des raisons pour accompagner ce retard.

M. DE SAINT-ALBE.

Il est vrai.

M. DE MARCI.

Qui sait même si elle n'apprendra pas ces visites secrètes que tu fais ici ?

M. DE SAINT-ALBE.

Tu me fais frémir.

M. DE MARCI.

Et tu le dois. Veux-tu perdre de réputation, déshonorer une jeune personne de qui tu admires sans cesse et la délicatesse et la vertu ?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! mon cher de Marci !...

M. DE MARCI.

Rends-toi donc à ces réflexions, et approuve le parti que j'ai pris pour te tirer de la peine où je te voyais prêt à te plonger.

M. DE SAINT-ALBE.

Quel parti ?

M. DE MARCI.

Rapporte-t-en à mon amitié pour toi ; il n'y avait que ce moyen, et je l'ai saisi.

M. DE SAINT-ALBE.

Achève donc promptement.

M. DE MARCI.

J'ai parlé en ton nom.

M. DE SAINT-ALBE.

Tu me fais languir....

M. DE MARCI.

J'ai dit à la mère de Laurence que tu voulais ajoute

à tout ce que tu avais fait pour elle, encore une nou velle marque d'amitié.

M. DE SAINT-ALBE.

Comment?

M. DE MARCI.

Que tu te chargeais de marier sa fille, et je lui ai nommé un très-bon sujet, dont je peux répondre. Elle a été au comble de la joie; elle ne sait comment t'exprimer sa reconnaissance, et elle instruit actuellement Laurence de ce projet.

M. DE SAINT-ALBE.

Et Laurence consentirait?.....

M. DE MARCI.

Sans doute, que veux-tu dire? aurais-tu formé le projet insensé?...

M. DE SAINT-ALBE.

Insensé?...

M. DE MARCI.

Oui, insensé; mais Laurence s'en serait flattée vainement; elle ne le peut plus.

M. DE SAINT-ALBE.

Elle ne le peut plus?

M. DE MARCI

Non. La voici.

SCÈNE IX.

Mme. DE BLÉRANGE, Mlle. PRÉDEAU, M. DE SAINT ALBE, M. DE MARCI.

Mlle. PRÉDEAU.

Vous ajoutez donc encore, monsieur, à chaque instant à vos bienfaits; vous êtes sans cesse occupé de nous, comment voulez-vous que nous nous taisions sur la reconnaissance que nous vous devons.

M. DE SAINT-ALBE.

Je suis trop heureux, madame du Pontier, si vous

êtes contente de moi. Je voudrais seulement savoir si Laurence approuve mes projets.

Mme. DE BLÉRANGE.

Votre exemple, monsieur, doit me déterminer; et, puisque vous vous mariez, il est tout simple que j'accepte le parti qui m'est offert, surtout par vous.

M. DE SAINT-ALBE.

Je me marie! Est-ce Marci qui vous l'a dit?

M. DE MARCI.

Sûrement c'est moi; et j'ai ajouté que c'était pour ce soir, c'est-à-dire que le contrat sera signé.

Mlle. PRÉDEAU.

Vous ne sauriez croire le plaisir que nous fait votre mariage.

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, je vois avec la plus grande joie que vous allez être heureux.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous le croyez, Laurence?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je le désire trop pour n'en pas être persuadée... Je ne conçois pas de plus grand bonheur que celui d'épouser ce qu'on aime.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! sans doute!

Mme. DE BLÉRANGE.

Le reproche que j'ai à vous faire, monsieur, c'est de m'avoir caché que vous aimiez. J'avais cru cependant m'en apercevoir.

M. DE SAINT-ALBE.

Comment?

Mme. DE BLÉRANGE.

Le trouble qui vous agitait en parlant d'aimer, et celui qui vous agite encore, me prouvent que vous me trompiez.

M. DE SAINT-ALBE.

Moi ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, lorsque vous me disiez que dans le monde on était bien loin de savoir aimer.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh ! je le pense encore.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ingrat !

M. DE SAINT-ALBE.

Moi, ingrat !

Mme. DE BLÉRANGE.

Sûrement vous l'êtes si vous n'êtes pas sensible à tout l'amour qu'on témoigne pour vous. Comment, avec une âme comme la vôtre, vous plaisez-vous à en douter ?

M. DE SAINT-ALBE.

Et c'est vous, Laurence, qui me faites ce reproche, après tout ce que nous avons dit tantôt ?

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est parce que je connais votre cœur, que je sais qu'il est fait pour être heureux, qu'il doit l'être, et qu'il le sera.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! que vous le deveniez, c'est tout ce que je désire.

Mme. DE BLÉRANGE.

Sûrement je le serai.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous le serez ? Cette certitude.....

M. DE MARCI.

C'est bien là le moment de disserter sur le bonheur ; il faut s'occuper d'en jouir, et promptement. Allons, venez. Demain, mesdames, nous vous reverrons, et tout sera terminé.

Mlle. PRÉDEAU.

Adieu, messieurs.

M. DE SAINT-ALBE.

Adieu, madame. (*D'une voix faible.*) Adieu, Laurence.

SCÈNE X.

Mme. DE BLÉRANGE, Mlle. PRÉDEAU.

Mme. DE BLÉRANGE regarde sortir. M. de Saint-Albe, rêve et s'écrie :

Le perfide !

Mlle. PRÉDEAU.

Comment, perfide ? En vérité, madame, vous me faites rire.

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais, ma bonne, est-ce que tu ne vois pas la douleur avec laquelle il part pour aller m'épouser ?

Mlle. PRÉDEAU.

Il est vrai qu'il semble regretter beaucoup Laurence.

Mme. DE BLÉRANGE.

C'est ce que je te dis.

Mlle. PRÉDEAU.

Eh bien, il y a là de quoi vous désespérer ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Sans doute ; puisque ce sera Laurence qu'il aimera toujours.

Mlle. PRÉDEAU.

Mais n'est-ce pas la même chose pour vous ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Non sûrement.

Mlle. PRÉDEAU.

Je ne vous comprends pas. N'est-ce pas toujours vous qu'il aime et qu'il n'a pas cessé d'aimer ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Non, puisqu'il croit en aimer une autre.

Mlle. PRÉDEAU.

Ainsi, lorsqu'il vous épouse, vous trouvez qu'il est inconstant.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ah ! que trop !

Mlle. PRÉDEAU.

Et vous devenez jalouse de vous-même ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Mais, comme madame de Blérange, tu vois bien qu'il m'épouse sans m'aimer ; et, comme Laurence, en m'aimant, il m'abandonne à un autre. Non, son cœur n'est ni si tendre, ni si délicat que je m'en étais flattée.

Mlle. PRÉDEAU.

Mais, madame, songez donc que ces deux torts que vous lui trouvez et qui ne sont pas réels, vous ne les devez qu'à vous-même.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je suis au désespoir !

Mlle. PRÉDEAU.

De quoi ? de vous être faite votre rivale, pour lui faire mieux connaître votre cœur ?

Mme. DE BLÉRANGE.

C'était pour qu'il me trouvât plus digne de lui.

Mlle. PRÉDEAU.

Et vouliez-vous le rendre moins digne de vous, en lui faisant manquer à la foi qu'il vous a jurée ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ne sais à quoi me résoudre.

Mlle. PRÉDEAU.

Moi, je vous conseille, pour vous venger, de l'épouser promptement.

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, tu dis bien, je dois me venger.

Mlle. PRÉDEAU.

En le rendant doublement heureux, en lui aprenant que madame de Blérange et Laurence ne sont que la même personne.

Mme. DE BLÉRANGE.

Il me vient une idée.

Mlle. PRÉDEAU.

Qu'est-ce que c'est ?

Mme. DE BLÉRANGE.

L'empressement de ma mère pour terminer mon mariage me servira.

Mlle. PRÉDEAU.

A le terminer, à la bonne heure.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je vais tout lui confier ; viens, ne perdons pas de temps.

Mlle. PRÉDEAU.

Vous ne voulez pas m'instruire ; je vous empêcherais peut-être de vous exposer à de nouveaux regrets.

Mme. DE BLÉRANGE.

Non, rien ne peut changer le désir que j'ai de lui causer un nouveau tourment, pour le punir de son inconstance.

Mlle. PRÉDEAU.

Pour moi, je ne me prête plus à rien qui ne doive servir à le rendre heureux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est chez Mme. de Blérange.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. D'ORCEIL, M. DE MARCI.

Mme. D'ORCEIL.

Eh bien, vous êtes donc au fait de toutes les folies de ma fille?

M. DE MARCI.

Oui, madame.

Mme. D'ORCEIL.

Elle vient de me conter tout ce qu'elle a fait et la complaisance avec laquelle vous avez bien voulu vous y prêter. J'imagine bien que Saint-Albe n'en a pas été la dupe, mais elle croit qu'il ne l'a pas reconnue.

M. DE MARCI.

Je vous réponds que cela est très-vrai.

Mme. D'ORCEIL.

Vous ne lui avez rien dit qui l'ait détrompé ?

M. DE MARCI.

Je vous jure qu'en honneur....

Mme. D'ORCEIL.

Je ne me fie pas aux hommes ; ils font toujours une ligue offensive contre nous.

M. DE MARCI.

J'aurais cru le desservir en l'instruisant de cette tromperie, et quoique vous pensiez mal de nous, Saint-Albe, vrai comme il est, eût été très-embarrassé

de feindre avec madame de Blérange, s'il eût cru le devoir.

Mme. D'ORCEIL.

En ce cas, je le plains ; mais il est vengé.

M. DE MARCI.

Comment ?

Mme. D'ORCEIL.

C'est que ma fille, qui a voulu par amour-propre, lui faire connaître son cœur et qui pour cela a imaginé ce roman, en est actuellement très-fâchée ; cependant elle compte encore sur vous ; mais elle ne m'a pas dit ce qu'elle voulait faire.

M. DE MARCI.

Je ne puis dissimuler davantage avec Saint-Albe.

Mme. D'ORCEIL.

Elle exige de moi que je le presse de terminer son mariage dès ce soir.

M. DE MARCI.

A la bonne heure ; je vous seconderai de grand cœur.

Mme. D'ORCEIL.

Je viens de l'envoyer chercher.

M. DE MARCI.

Il est dans un état qui me touche sensiblement, et je venais prier madame de Blérange de permettre que je dévoile à Saint-Albe un mystère qui dure depuis trop long-temps.

Mme. D'ORCEIL.

Elle ne vous le permettra pas encore.

M. DE MARCI.

Pourquoi donc ?

Mme. D'ORCEIL.

Elle vous le dira elle-même ; elle n'a jamais voulu m'instruire de ses desseins. Elle est actuellement à écrire.

M. DE MARCI.

Je vous avoue qu'avec cette plaisanterie je crains fort que Saint-Albe ne soit plus éloigné que jamais de consentir à l'épouser.

Mme. D'ORCEIL.

Comment! lorsque je compte avoir déterminé ma fille, ce serait lui qui me résisterait? Je ne crois pas qu'il l'ose. Il m'a mandé qu'il allait venir, je vais lui parler.

M. DE MARCI.

Laissez-moi le voir auparavant, je lui ferai sentir qu'il ne peut plus différer.

Mme. D'ORCEIL.

Allons, j'y consens; aussi bien je suis curieuse de savoir les projets de ma fille; je retourne chez elle. Ah! je crois entendre Saint-Albe; dites-lui de m'attendre; je vais revenir.

SCÈNE II.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

M. DE SAINT-ALBE.

Je sors de chez toi; l'on m'a dit que tu étais ici. J'ai à te parler sérieusement. Personne ne peut-il nous entendre?

M. DE MARCI.

Non, dis promptement.

M. DE SAINT-ALBE.

Tes intentions étaient bonnes, quand tu voulais m'ôter le désir de revoir Laurence; mais, fallait-il pour cela la marier?

M. DE MARCI.

Sûrement; j'ai pensé que c'était le meilleur moyen de te guérir de ton amour.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, tu as fait le contraire. Je voulais me dissimuler la passion que je ressentais pour elle, et tout me prouve à présent que je l'aime avec fureur.

M. DE MARCI.

Quel délire !

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! sans doute, c'en est un !

M. DE MARCI.

Mais, madame de Blerange n'a-t-elle plus de droits sur ton cœur ?

M. DE SAINT-ALBE.

Elle a toujours les mêmes, puisque c'est Laurence que j'aime en elle ; mais je la tromperais, en l'épousant.

M. DE MARCI.

Que t'importe ? ne pouvant épouser Laurence, ne seras-tu pas trop heureux de posséder une autre elle-même ?

M. DE SAINT-ALBE.

Et mon cœur, prévenu pour un autre objet, pourrait consentir.... ? Non ; ce serait une perfidie horrible, et j'en suis incapable.

M. DE MARCI.

Voilà de grands mots ! Perfidie ou non, elle l'ignorera ; elle t'aime, elle sera heureuse.

M. DE SAINT-ALBE.

Cette légèreté de principes n'est pas faite pour moi ; je ne veux pas abuser d'un amour que je ne mérite plus.

M. DE MARCI.

Quel est donc ton dessein ?

M. DE SAINT-ALBE.

J'exige de toi que tu ailles trouver Laurence.

M. DE MARCI.

Pourquoi faire ?

M. DE SAINT-ALBE.

Pour lui remettre cette lettre, et ce portefeuille qui contient des billets qui lui serviront de dot.

M. DE MARCI.

Je lui remettrai la dot ; mais pour la lettre, je ne m'en charge pas.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne la reverrai plus ; c'est un éternel adieu.

M. DE MARCI

Je le lui dirai.

M. DE SAINT-ALBE.

Cela ne suffit pas.

M. DE MARCI.

Voudrais-tu lui dire que tu l'aimes ?

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, il est vrai, et je veux l'assurer que je n'épouserai personne.

M. DE MARCI.

Et madame de Blérange ?

M. DE SAINT-ALBE.

Je vais m'en éloigner aussi pour toujours ; je n'attends pour cela que la réponse de Laurence.

M. DE MARCI.

Tout cela est aussi par trop fort. Est-ce ici que tu peux former un pareil projet ?

M. DE SAINT-ALBE.

Madame d'Orceil me secondera.

M. DE MARCI.

Madame d'Orceil !

M. DE SAINT-ALBE.

Oui, je vais la voir : je lui dirai qu'étant convaincu

que madame de Blérange ne m'aime plus, je vais fuir sa présence, au lieu de lui faire des reproches; elle veut la marier ailleurs, et sûrement elle m'approuvera.

M. DE MARCI, ironiquement.

Dès que tu en es persuadé.....

M. DE SAINT-ALBE.

Madame d'Orceil ne m'a-t-elle pas dit que sa fille ne m'aimait plus? Que cela soit ou non, elle sera fort aise que je ne m'oppose plus au projet qu'elle a de la marier.

M. DE MARCI.

Tu as raison. La voilà qui vient.

M. DE SAINT-ALBE.

Je t'attendrai chez moi.

M. DE MARCI.

Non, non; je serai bientôt de retour.

M. DE SAINT-ALBE.

Puisque tu ne veux pas te charger de ma lettre, assure bien Laurence....

M. DE MARCI.

Ne sois pas inquiet.

SCÈNE III.

Mme. D'ORCEIL, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

Mme. D'ORCEIL, bas à M. de Marci.

J'ai entendu la fin de votre conversation. Allez chez ma fille, elle vous attend.

M. DE MARCI.

J'y vais.

SCÈNE IV.

Mme. D'ORCEIL, M. DE SAINT-ALBE.

M. DE SAINT-ALBE, rêvant à part.

Marci n'a pas voulu se charger de ma lettre....

Mme. D'ORCEIL.

Saint-Albe, j'avais la plus grande impatience de vous voir. Je viens vous rendre justice. Quand je me plaignais tantôt de votre indifférence pour ma fille, et de votre peu de confiance en moi, j'avais tort.

M. DE SAINT-ALBE.

Vous, madame? Voilà ce que je ne penserai jamais.

Mme. D'ORCEIL.

Puisque je le pense moi, vous pourriez en convenir, il n'y aurait rien de malhonnête. Si je me suis fâchée contre vous, c'est que je n'étais pas instruite; mais à présent j'admire votre délicatesse.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Que veut-elle dire?

Mme. D'ORCEIL.

Vous paraissez surpris! ma fille m'a tout dit.....

M. DE SAINT-ALBE.

Mais quoi donc, madame?

Mme. D'ORCEIL.

Que vous respectiez ses volontés au point qu'avec l'amour le plus violent vous n'osiez la presser de décider le jour où vous deviez l'épouser.

M. DE SAINT-ALBE.

Il est vrai que....

Mme. D'ORCEIL.

Que cette conduite respectueuse mérite d'être récompensée, et elle le sera....

M. DE SAINT-ALBE.

Comment !...

Mme. D'ORCEIL.

Ma fille, qui pense comme vous, est plus touchée de votre procédé que je ne l'aurais été à sa place. Il est vrai que je suis beaucoup plus vive qu'elle. Sa tendresse pour moi ma persuadée, et j'ai fini par la juger comme on devrait toujours juger les autres, non pas d'après son caractère à soi, mais d'après la connaissance qu'on a du leur.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne suis pas surpris, madame, de cette conduite de votre part.

Mme. D'ORCEIL.

Je me rappelle à présent cette contrainte que vous éprouviez, et que vos efforts pour la cacher me faisaient prendre pour de l'indifférence. Je ris même en pensant combien je m'y étais trompée ; mais une chose sur laquelle je suis bien aise de vous désabuser, afin que vous me pardonniez l'inquiétude que je vous ai causée..

M. DE SAINT-ALBE.

A moi, madame ? je n'ai jamais pensé à me plaindre de vous.

Mme. D'ORCEIL.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ; vous avez dû m'en vouloir, et beaucoup.

M. DE SAINT-ALBE.

Je vous jure que.....

Mme. D'ORCEIL.

A quoi bon dissimuler ? Vous avez dû être fâché, lorsque je vous ai dit que ma fille ne vous aimait plus.

M. DE SAINT-ALBE.

Il est vrai.....

Mme. D'ORCEIL.

Et quand j'ai ajouté que j'avais un autre parti à lui

proposer, avouez que vous avez dû être furieux contre moi. Eh bien, sachez que ce n'était qu'une feinte de ma part.

M. DE SAINT-ALBE, piqué.

Une feinte ?

Mme. D'ORCEIL.

Oui, parce que j'espérais que, vous alarmant tous les deux, vous vous presseriez de conclure.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Qu'entends-je ?

Mme. D'ORCEIL.

Cela n'était-il pas bien imaginé ? Mais il n'est plus question de ruser davantage ; ma fille, touchée de votre conduite, est enfin déterminée, et j'ai été bien aise qu'elle m'ait chargée de vous l'apprendre. Enfin, mon cher Saint-Albe, j'aurai le plaisir de vous avoir pour gendre.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah !

Mme. D'ORCEIL.

Vous soupirez ? vous ne le croyez pas encore ? Mais, dès ce soir, vous serez heureux.

M. DE SAINT-ALBE.

Ce soir ?

Mme. D'ORCEIL.

Oui, je vais chez mon notaire, et je ne reviendrai point ici sans lui. (*A part*). En vérité, ma fille est aussi trop cruelle ; il me fait une peine extrême.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-ALBE, seul.

O ciel ! l'ai-je bien entendu ?... Ah ! suivons mon projet ; oui, fuyons... Tromper une femme !... Eh ! quelle femme !.... quand elle n'est occupée que de mon bonheur !.. Ah ! ne différons plus ; je n'ai pas

un instant à perdre. Il vaut mieux lui paraître coupable en m'éloignant, que de le devenir réellement en consentant à l'épouser avec une autre passion dans le cœur.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

M. DE MARCI.

Où veux-tu donc aller ?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! ne me retiens plus, laisse-moi fuir.

M. DE MARCI.

Pourquoi ?

M. DE SAINT-ALBE.

Je n'ai plus de ressources.

M. DE MARCI.

Mais, explique-toi.

M. DE SAINT-ALBE.

Madame d'Orceil....

M. DE MARCI.

Eh bien ?

M. DE SAINT-ALBE.

Tu sais que j'avais projeté de lui dire que, puisque madame de Blérange ne m'aimait plus, j'allais m'éloigner pour ne point m'opposer à ses desseins sur sa fille.

M. DE MARCI.

Oui.

M. DE SAINT-ALBE.

Dans l'instant, elle vient de m'assurer qu'elle n'a jamais eu de dessein qui me fût contraire, et que madame de Blérange m'aime toujours ; que, touchée de ma constance et de mon respect pour ses volontés... De ma constance et de mon respect ! moi qui la trahissais !

M. DE MARCI.

Achève donc.

M. DE SAINT-ALBE.

Enfin, elle consent à m'épouser dès ce soir.

M. DE MARCI.

Dès ce soir?

M. DE SAINT-ALBE.

Oui, je n'ai pas un moment à perdre pour m'éloigner.

M. DE MARCI.

Un instant; écoute-moi; je viens de voir Laurence et je te rapporte ton portefeuille.

M. DE SAINT-ALBE.

Que dis-tu?

M. DE MARCI.

Elle est dans un état!... Voici ce qu'elle t'a écrit.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! donne.

M. DE MARCI.

Pourquoi faire? Pour t'engager encore davantage à fuir madame de Blérange?...

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! par pitié....

M. DE MARCI.

Promets-moi...

M. DE SAINT-ALBE.

De l'épouser au lieu de la fuir! Je ne le puis.

M. DE MARCI.

Laurence voulait venir te trouver.

M. DE SAINT-ALBE.

O ciel!

M. DE MARCI.

Je lui ai dit que tu étais ici.

M. DE SAINT-ALBE.

Si elle allait y venir ! Ah ! que je sache quel est son dessein ; donne-moi sa lettre.

M. DE MARCI.

Comme je suis sûr que tu épouseras aujourd'hui madame de Blérange, je n'hésite plus; tiens, lis.

M. DE SAINT-ALBE lit, et dit :

Elle ne veut pas se marier !.. (*Il lit.*) Mon cœur n'est pas le maître de se donner, et il ne sera jamais libre.

M. DE MARCI.

Tu vois bien qu'elle aime quelqu'un. Il faut questionner les filles, avant que de vouloir les marier. J'ai eu tort, je l'avoue.

M. DE SAINT-ALBE.

Quoi ! Laurence....

M. DE MARCI.

Eh bien ! ne vas-tu pas être jaloux de celui qu'elle aime ? Je parie que tu t'étais flatté d'avoir touché son cœur ; avoue-le-moi ; ton amour-propre est sans doute indigné d'avoir été trompé ; eh bien, tant mieux ? C'est le meilleur moyen de te guérir de ta passion pour elle.

M. DE SAINT-ALBE.

De ma passion !... Mais, qui peut-elle aimer ? Sa mère ne lui laissait voir personne.

M. DE MARCI.

C'est sans doute un secret. Je parie qu'elle ne veut te voir que pour te prier d'engager sa mère à la marier à celui qu'elle aime. Elle pense que ce procédé-là serait digne de toi.

M. DE SAINT-ALBE.

De moi ?... Je pourrais, dans l'état où je suis....

Mon ami, prends pitié de ma faiblesse ; je suis assez malheureux pour être jaloux...

M. DE MARCI.

De qui ! de celui qu'elle aime ?

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! Laurence ! quoi, cette pureté de votre âme n'était donc qu'une illusion flatteuse qui remplissait la mienne, vous aimiez, et...

M. DE MARCI.

Voici quelqu'un.

M. DE SAINT-ALBE.

O ciel ! si c'était madame de Blérange !

M. DE MARCI.

Non, c'est Dupré ; il vient sans doute de sa part.

M. DE SAINT-ALBE.

Je frémis. Que me veut-elle ?

M. DE MARCI, à part.

Si son bonheur n'était pas si prochain, que je me reprocherais de m'être prêté à toutes ces folies-là !

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI, DUPRÉ.

DUPRÉ, avec un air de mystère, à M. de Saint-Albe.

Monsieur....

M. DE SAINT-ALBE.

Que me veux-tu, Dupré ?

DUPRÉ.

N'y a-t-il personne ici qui puisse nous entendre ?

M. DE SAINT-ALBE.

Non, pourquoi ?

DUPRÉ.

Comme je ne puis trop reconnaître la bonté que vous avez eue de me placer chez madame de Blérange,

et que c'est aussi vous qui l'avez engagée à me faire valet de chambre, ce qui était tout ce que je désirais depuis long-temps.....

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien?

DUPRÉ.

C'est à vous que j'en ai la première obligation.

M. DE SAINT-ALBE.

Finis, Dupré, finis.

DUPRÉ.

C'est pour dire à monsieur que je ne trahis point ma maîtresse.

M. DE SAINT-ALBE.

Et en quoi?

DUPRÉ.

En vous disant ce que je sais d'elle à propos de vous, afin que, comme vous l'aimez, vous preniez à l'avenir des mesures pour qu'elle ne s'aperçoive plus.. Enfin, vous savez bien ce que je veux dire.

M. DE SAINT-ALBE.

Je te jure que non. Parle donc.

DUPRÉ.

C'est un de mes amis qui connaît fort l'homme qui le lui a dit,... à madame; et qui vient de me le dire à moi.

M. DE SAINT-ALBE.

Veux-tu bien t'expliquer mieux!

DUPRÉ.

Eh bien, madame sait tout.

M. DE SAINT-ALBE.

Comment, tout?

DUPRÉ.

Oui, elle vous a fait suivre, et on lui a dit que vous étiez amoureux d'une petite demoiselle fort

jolie, qui demeure au delà du faubourg, vous savez bien ?

M. DE SAINT-ALBE.

Marci ?

M. DE MARCI.

Cela ne fait rien.

DUPRÉ.

Si vous voulez la faire déloger, monsieur, je sais une maison où on ne la découvrirait pas aisément.

M. DE SAINT-ALBE.

Allons, cela est fort bien.

DUPRÉ.

Monsieur, tout ce que je vous dis là, c'est pour vous marquer la reconnaissance que j'ai de l'obligation que.....

M. DE SAINT-ALBE.

Laisse-nous, Dupré.

DUPRÉ.

Volontiers, monsieur. (*Il s'en va, et il revient.*) Messieurs, je vous prie de ne rien dire à madame de ce que.....

M. DE SAINT-ALBE.

Non, non, laisse-nous donc.

DUPRÉ, à part, à M. de Marci.

Était-ce comme cela ?

M. DE MARCI.

Oui, oui, va-t'en.

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

M. DE SAINT-ALBE.

Je crois qu'après ce que tu viens d'entendre, tu ne retarderas plus mon départ.

M. DE MARCI.

Non, ce ne sera pas moi, mais l'honneur.

M. DE SAINT-ALBE.

L'honneur ?

M. DE MARCI.

Oui, veux-tu que madame de Blérange croie que tu n'as disparu que pour enlever Laurence ?

M. DE SAINT-ALBE.

Je serais cause qu'elle soupçonnerait sa vertu !

M. DE MARCI.

Cesse de t'affliger. Ton bonheur et celui de madame de Blérange seront certains, en vous épousant.

M. DE SAINT-ALBE.

Comment peux-tu le penser ?

M. DE MARCI.

Je fais plus, je t'en réponds.

M. DE SAINT-ALBE.

Tu ris ?

M. DE MARCI.

Mais sûrement, le plaisir de savoir que tu seras bientôt heureux...

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne t'écoute plus.

M. DE MARCI.

Je te dis que tu ne partiras pas.

M. DE SAINT-ALBE.

Marci !

M. DE MARCI.

Eh bien, tu vas te fâcher contre moi ?

M. DE SAINT-ALBE.

Non ; mais je ne te reverrai plus.

M. DE MARCI.

Tu me reverras et tu m'aimeras toujours ; je suis sûr de ton cœur. (*A part*) Qui retient encore madame de Blérange ? Les femmes ne finissent rien !

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à M. de Saint-Albe.

Monsieur, c'est une demoiselle qui vous demande.

M. DE SAINT-ALBE.

O ciel! Marci, si c'était...

M. DE MARCI.

Je t'entends.

LE LAQUAIS.

Elle dit qu'elle a été chez vous, qu'on lui a dit que vous alliez partir pour la campagne, et que, comme elle a quelque chose de très-pressé à vous dire, elle est venue vous chercher ici.

M. DE SAINT-ALBE.

Je n'en saurais douter... Dis-lui... Mais, Marci, va au-devant d'elle pour l'empêcher...

LE LAQUAIS.

Monsieur la voilà.

M. DE MARCI.

C'est elle-même.

M. DE SAINT-ALBE.

Que me veut-elle?... je ne veux plus l'entendre.

M. DE MARCI.

Écoute-la seulement.

M. DE SAINT-ALBE.

Elle en aime un autre,.... et sans doute elle vient me prier...

SCÈNE X.

Mme. DE BLÉRANGE, avec l'habit de Laurence, du rouge, et se cachant le visage avec un mouchoir, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

Mme. DE BLÉRANGE.

Monsieur, je viens vous demander mille pardons.

M. DE SAINT-ALBE, sans la regarder.

A moi, mademoiselle ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, monsieur ; puisqu'il m'est impossible d'épouser celui que vous m'aviez fait proposer par votre ami.

M. DE SAINT-ALBE.

Eh bien, ne l'épousez, pas mademoiselle ; je ne veux point tyranniser votre cœur.

Mme. DE BLÉRANGE.

Ah ! monsieur ! que d'obligations je vous aurai ! vous êtes toujours le même. Qu'il m'est doux de retrouver en vous cette sensibilité qui m'est si chère et si précieuse !

M. DE SAINT-ALBE.

Vous vous abusez, mademoiselle, ce langage n'est pas fait pour moi.

Mme. DE BLÉRANGE.

Si vous saviez tout ce qui se passe dans mon cœur...

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Ah ! que ne puis-je l'ignorer !

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous me rendriez plus de justice.

M. DE SAINT-ALBE, froidement.

Je vous rends toute celle que vous méritez.

Mme. DE BLÉRANGE.

Non, monsieur, vous ne connaissez pas l'excès de mon amour.

M. DE SAINT-ALBE.

Quel supplice cruel !

Mme. DE BLÉRANGE.

Si vous l'approuviez...

M. DE SAINT-ALBE.

Moi, mademoiselle !

Mme. DE BLÉRANGE.

Oui, monsieur, mon bonheur serait comblé ; mais, quand vous saurez tout ce que j'ai fait....

M. DE SAINT-ALBE.

Ah ! je vous supplie,... épargnez-moi cette confidence.

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous me désaprouverez sans doute, et je ne vous paraîtrai peut-être plus la même.

M. DE SAINT-ALBE.

Si je dois cesser de vous estimer, ce sera un malheur de plus pour moi.

Mme. DE BLÉRANGE.

Un malheur ?

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Qu'ai-je dit ?

Mme. DE BLÉRANGE.

Je ne le crains pas ; puisque c'est la pureté de mes sentimens qui m'a fait agir ; ils sont tels qu'ils ont toujours été.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Je me meurs !

Mme. DE BLÉRANGE.

Et je ne changerai jamais, quoi qu'il puisse arriver ; non, monsieur, je vous le jure, et ma bouche et mon cœur sont d'accord. Oui, j'aime, et c'est pour toute la vie, mais sans vous....

M. DE SAINT-ALBE.

Comment !...

Mme. DE BLÉRANGE.

Sans votre approbation, si je n'épouse pas ce que j'aime, ma résolution est prise, j'irai cacher ma honte....

M. DE SAINT-ALBE.

Vous aimez au point... Ah! Laurence! quel cœur est le vôtre!.. mais, quel est l'heureux mortel?..

Mme. DE BLÉRANGE.

Je n'ose vous le nommer.

M. DE SAINT-ALBE, à part.

Qu'entends-je? serait-il possible?..... O ciel! dans quel lieu!....

Mme. DE BLÉRANGE.

Tout mon espoir est-il détruit? Ah! je n'en saurais douter. J'ai tout perdu.

(Elle se laisse aller dans un fauteuil, le visage toujours caché. M. de Saint-Albe veut se jeter à ses pieds, il se retire et dit à M. de Marci:)

M. DE SAINT-ALBE, avec joie et trouble.

Ah! Marci; c'est moi qu'elle aime!

M. DE MARCI.

Voici madame d'Orceil.

M. DE SAINT-ALBE.

Dieu! que devenir?

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Mme. DE BLÉRANGE, Mme. D'ORCEIL, M. DE SAINT-ALBE, M. DE MARCI.

Mme. D'ORCEIL.

J'amène le notaire, ainsi tout va finir. Il ne manque plus que ma fille, et je ne sais où la trouver. Mais que vois-je? C'est elle-même. Pourquoi ce déguisement? Secondez-moi donc? Quelle est cette folie?

Mme. DE BLÉRANGE, ayant ôté son bonnet et laissant voir sa coiffure ordinaire.

C'est celle que l'amour m'a fait faire.

M. DE SAINT-ALBE, se retournant.

Grand Dieu? quoi! je retrouve....

Mme. DE BLÉRANGE.

Celle qui n'a jamais cessé de vous aimer.

M. DE SAINT-ALBE.

Ah! madame, quelle manière délicate de me reprocher mon infidélité! C'est sous les habits de Laurence que vous voulez me confondre, et.....

Mme. DE BLÉRANGE.

Non, monsieur de Saint-Albe; c'est sous les miens que je me suis plu à vous inspirer l'amour le plus tendre. Vous ne m'avez jamais été infidèle.

M. DE SAINT-ALBE.

Il est vrai que la ressemblance parfaite de Laurence avec vous est la seule cause de mes torts.

Mme. DE BLÉRANGE.

Je vous les pardonne; la connaissance que vous avez eue de son cœur, a fixé le vôtre; Laurence est à vous pour toujours.

M. DE SAINT-ALBE.

Que dites-vous, madame?

Mme. DE BLÉRANGE.

Vous croyiez l'avoir perdue, mais je vous ai trompé.

M. DE SAINT-ALBE.

Je ne comprends pas...

Mme. DE BLÉRANGE.

Je craignais que vous ne connussiez pas toute l'étendue de mon amour pour vous, et c'est sous le nom de Laurence que je me suis assurée de la durée du vôtre.

M. DE SAINT-ALBE.

O ciel! quel serait mon bonheur.

Mme. DE BLÉRANGE.

Un caprice étrange m'avait rendue jalouse de moi-

même; mais, pour vous venger de tout ce que je vous ai fait souffrir, si vous n'aimez plus madame de Blérange, aimez toujours Laurence.

M. DE SAINT-ALBE.

Quelle délicieuse erreur. Ah! madame! vous seule pouviez la causer.

Mme. D'ORCEIL.

Si je me suis prêtée à cette folle délicatesse, c'est que j'étais bien sûre qu'elle amènerait cette union que je désirais depuis long-temps

M. DE MARCI.

Moi, je n'ai consenti à tromper mon ami que pour augmenter son bonheur.

M. DE SAINT-ALBE.

Oh! je suis sûr que vous partagez tous ma joie. (*A madame de Blérange,*) Madame, si j'avais pu douter un instant de votre cœur, vous me prouveriez que c'est faussement qu'on peut croire que dans le monde on ignore l'art de bien aimer.

FIN DE LA SINGULIÈRE DÉLICATESSE.

LE PAGE,

OU

LES CERISES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

L'IMPÉRATRICE.
LA COMTESSE D'ALSKERK, dame de l'Impératrice.
WALKIRCK, gouverneur de la maison de plaisance de l'Impératrice.
AMÉLIE, fille de Walkirck.
KROSSBRUCK, major.
KLEINEBERG, page de l'Impératrice.
ÉZÉCHIEL, } juifs.
ISAAC, }

La scène est à la porte des jardins de l'Impératrice. La maison du gouverneur est à droite; à gauche, il y a une prison.

LE PAGE,

OU

LES CERISES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, seule.

Il ne paraît pas encore, et l'impératrice est arrivée! Ne l'aurait-il pas suivie? Serait-il malade, ou ne m'aimerait-il plus? Ah! Kleineberg, serait-il bien possible! Quoi, tu pourrais avoir oublié ton Amélie! Non, non, jamais je ne le pourrai croire. Elevé par mon père, heureux de nous voir sans cesse, nous cherchant dès l'instant que nous étions séparés, qui pourrait aimer comme nous nous aimions? L'amitié de l'enfance doit être éternelle! Mais je le vois accourir; j'avais bien tort de douter de son cœur. Ah! sûrement, il ne cessera jamais de m'aimer!

SCÈNE II.

AMÉLIE, KLEINEBERG.

KLEINEBERG.

Ah! ma chère Amélie! je vous revois enfin!

AMÉLIE.

Je vous attendais avec la plus vive impatience.

KLEINEBERG.

Dès que j'ai vu votre père au château, je me suis empressé de venir vous trouver, pour jouir du plaisir de vous voir librement, de vous parler, de vous peindre tous les regrets..... Mais mon cœur est si rempli du bonheur que je goûte à vous revoir, que j'aurai bien de la peine à vous l'exprimer.

AMÉLIE.

Je suis de même; je ne croyais avoir jamais assez de temps pour vous dire tout ce que j'ai souffert de votre absence, et je ne puis que chercher en vous voyant à pénétrer vos sentimens.

KLEINEBERG.

Ah! tout ce qu'éprouvent nos âmes doit se peindre dans nos yeux.

AMÉLIE.

Eh bien! regardons-nous, si nous ne pouvons pas nous parler.

KLEINEBERG.

Ah! croyez-vous pouvoir m'aimer autant que je vous aime?

AMÉLIE.

Oui, sûrement; j'ai pour vous la plus tendre amitié.

KLEINEBERG.

De l'amitié?

AMÉLIE.

Oui, sans doute.

KLEINEBERG.

Mais l'amitié n'est pas le sentiment que vous m'inspirez.

AMÉLIE.

Quoi, vous me trompiez donc quand vous me disiez que vous m'aimiez?

KLEINEBERG.

Serait-ce vous tromper que d'avoir pour vous l'amour le plus tendre?

AMELIE.

Non ; mais quand vous dites de l'amour, ne puis-je pas dire de l'amitié ? Vous étiez si content autrefois, quand je vous appelais mon ami.

KLEINEBERG.

A présent ce n'est plus la même chose.

AMÉLIE.

Votre cœur est-il changé ?

KLEINEBERG.

Oui, sans doute, je vous aime plus que jamais !

AMÉLIE.

Pourquoi changer l'expression de nos cœurs, en nous aimant davantage ?

KLEINEBERG.

Eh bien, je dirai donc, ma chère Amélie, j'ai pour vous l'amitié la plus tendre, la plus sincère, la plus vive, la plus durable, la plus.....

AMÉLIE.

En voilà assez, en voilà assez !

KLEINEBERG.

Pourquoi ?

AMÉLIE.

C'est que je ne pourrai jamais dire tout cela.

KLEINEBERG.

Mais vous me direz bien que vous m'aimerez toujours.

AMÉLIE.

Ah ! oui ; toujours, toujours.

KLEINEBERG.

Il faudrait unir nos cœurs de manière à ne pouvoir être jamais séparés.

AMELIE.

Cela se pourrait-il ?

KLEINEBERG.

Oui, en nous mariant ensemble.

AMÉLIE.

Et comment y parvenir ?

KLEINEBERG.

Écoutez. Votre père était intime ami du mien, qui, en mourant, le pria de vouloir bien se charger de moi. Il le lui promit, et lui a tenu parole en m'élevant lui-même. Il me chérit comme son enfant. S'il voulait parler à l'impératrice en notre faveur, pendant qu'elle est ici ?

AMÉLIE.

Croyez-vous qu'elle l'écoute avec bonté ?

KLEINEBERG.

Elle en a toujours eu pour lui, puisqu'elle lui a donné la préférence sur beaucoup d'officiers pour le faire gouverneur de ce château.

AMÉLIE.

Il est vrai, c'est même lui qui vous a fait recevoir au nombre de ses pages. Mais l'impératrice a-t-elle quelque bienveillance pour vous ?

KLEINEBERG.

Elle me donne souvent ses ordres et paraît assez contente de mon service.

AMÉLIE.

Eh bien ?

KLEINEBERG.

Ah !

AMÉLIE.

Quoi donc ?

KLEINEBERG.

Je n'avais pas pensé qu'on ne peut pas se marier tant qu'on est page.

AMÉLIE.

On ne le peut pas non plus, ayant une prébende ;

et j'en ai une, comme vous savez ; c'est une grâce de l'impératrice, ayant à son service mes cinq frères, qu'il faut que mon père y soutienne.

KLEINEBERG.

Tenez, il faut toujours nous aimer, en attendant mieux.

AMÉLIE.

Oui ; et si l'on vous envoie dans un régiment ?

KLEINEBERG.

Alors, je serai officier ; et je reviendrai ici, pour épouser ma chère Amélie.

AMÉLIE.

J'entends quelqu'un ; si c'était mon père !

KLEINEBERG.

Je dirai que je suis venu attendre ici l'impératrice, qui doit aller visiter ses potagers.

AMÉLIE.

Ce n'est pas mon père, c'est un juif.

KLEINEBERG.

Ézéchiel, je parie ; oui, c'est lui-même ; il m'aura vu venir par-ici.

SCÈNE III.

AMÉLIE, KLEINEBERG, ÉZÉCHIEL.

ÉZÉCHIEL.

Ah ! mounsier Kleineberg, je suis fort content de trouver vous à cette moment.

KLEINEBERG.

Moi, j'en suis fort fâché, Ézéchiel : car je ne peux pas vous parler ici.

ÉZÉCHIEL.

C'est un tiaple t'affaire ! car vous pouvre pas parler aussi au château. Où parler vous donc avec moi ?

KLEINEBERG.

J'irai chez vous.

ÉZÉCHIEL.

Chéz moi! Vous save pien que je suis toujours par le ville; et, quand vous voyez moi venir par un côté, vous il marche par l'autre.

KLEINEBERG.

Je vous dis que je vous parlerai une autre fois.

ÉZÉCHIEL.

Mais la tems de paye il est arrivé, et le somme il va toujours plus fortement.

KLEINEBERG.

Je le sais bien.

ÉZÉCHIEL.

Et moi, je sais aussi à qui je doive parler. (*A part*). L'impératrice il doive venir à cette moment, et je attendrai.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, WALKIRCK, KLEINBERG, ÉZÉCHIEL.

WALKIRCK.

Pourquoi cet homme-là est-il ici avec vous, ma fille.

ÉZÉCHIEL.

Mounsier gouverneur, je suis point là pour matemoiselle. Je tonne à vous le bon santé.

WALKIRCK.

Allons, va-t'en. Bonjour, Kleineberg.

ÉZÉCHIEL.

Vous venir du château, mounsier le gouverneur?

WALKIRCK.

Oui, j'ai attendu l'impératrice, et elle m'a fait dire de retourner chez moi, qu'elle daignerait y passer.

ÉZÉCHIEL.

Ah! cela il est véritablement? La Impératrice il fiendra par ici?

WALKIRCK.

Oui. Allons, va-t'en donc.

ÉZÉCHIEL.

C'est un pon raison pour que moi je reste.

WALKIRCK.

Ces animaux-là sont bien insupportables et bien tenaces.

ÉZÉCHIEL.

Mounsier gouverneur, je suis pas capable pour faire ici du mal, voyez-vous.

KLEINEBERG.

Ces gens-là sont des espions, à ce qu'on dit.

WALKIRCK.

Je le croirais assez.

ÉZÉCHIEL.

Je temande parton, mounsier Gouverneur; moi j'ai été, mais je suis plus.

AMÉLIE.

Vous avez été espion, monsieur Ézéchiel?

ÉZÉCHIEL.

Oui, ma temoiselle, j'ai été; c'était à l'armée, où moi, j'ai été pentu; et cela, pour un tucât.

AMÉLIE.

C'est bon marché!

ÉZÉCHIEL.

C'est toujours te l'archant, matemoiselle; et, quand on peut gagner.....

AMÉLIE.

Et, comment n'êtes-vous pas mort?

ÉZÉCHIEL.

Je n'avé point t'envie, voyez-vous ; et, pour cela, je me suis fait mal pentre.

AMÉLIE.

Quoi ! vous avez donné de l'argent pour être mal pendu ?

ÉZÉCHIEL.

Non, non, j'aimerais mieux le mort ; mais c'était le nuit, l'armée il marchait sur le térpute, et j'ai mis mon main comme cela dans le corde, et puis la poureau il s'en allait.

AMÉLIE.

Eh bien ?

EZÉCHIEL.

Nos camarates, ils marchent toujours après l'armée pour ramasser les choses perdues, et puis pour défentre nous.

AMÉLIE.

Cela vous arrive donc souvent, à vous autres juifs ?

ÉZÉCHIEL.

Ah ! pas plus avec moi davantage, je dis pour le véritablement.

WALKIRCK.

Allons, je vois l'Impératrice qui vient ; va t'en.

ÉZÉCHIEL.

Je veux lui parler, un parole seulement.

KLEINEBERG.

Si vous dites un mot !..

ÉZÉCHIEL.

Eh bien, je tirai pas.

SCENE V.

AMÉLIE, WALKIRCK, et dans le fond KLEINEBERG et ÉZÉCHIEL.

AMÉLIE.

Mon père, je voudrais bien rester ici pour voir Sa Majesté.

WALKIRCK.

A la bonne heure. Cependant je n'aurais pas voulu que l'Impératrice vous eût trouvée à causer avec le page Kleineberg.

AMÉLIE.

Vous l'aimez, et vous savez que c'est un garçon honnête.

WALKIRCK.

Mais l'Impératrice ne sait pas cela ; elle sait seulement, comme moi, que pour une jeune fille il est dangereux d'être avec ces messieurs-là.

AMÉLIE.

Kleineberg est fort sage, mon père.

WALKIRCK.

Oui ; mais, ma fille, nous parlerons de cela une autre fois.

SCÈNE VI.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, AMÉLIE, WALKIRCK, KROSSBRUCK, et dans le fond KLEINEBERG et ÉZÉCHIEL.

L'IMPÉRATRICE.

Gouverneur, quand je vous ai vu au château, je savais ce que vous aviez à me dire, et cela n'était pas pressé.

WALKIRCK.

Je serai toujours très-empressé de faire à Sa Majesté tous les remercîmens que je lui dois, surtout

quand elle veut bien étendre ses bontés sur ma famille, comme elle vient de le faire.

L'IMPÉRATRICE.

Vous ne me devez rien, Walkirck; vous m'avez bien servie, et je cherche à m'acquitter.

WALKIRCK.

Vous m'avez déjà bien récompensé, madame; et vous faites encore pour mes enfans....

L'IMPÉRATRICE.

Ce que je dois. Vos cinq fils sont de très-bons sujets, plus appliqués, plus intelligens et plus instruits que leurs camarades; voilà pourquoi je les ai fait passer dans le corps d'artillerie. Je prévois qu'ils m'y seront utiles.

WALKIRCK.

C'est une grâce...

L'IMPERATRICE.

C'est une justice, vous dis-je.

WALKIRCK.

Voilà bien ccmme la bonté de Sa Majesté lui fait envisager ses bienfaits.

L'IMPÉRATRICE.

Demandez au Major s'il est possible de trouver des sujets qui méritent mieux qu'on les distingue. Voilà le compte qu'il m'en a rendu.

KROSSBRUCK.

Je l'ai dit à Sa Majesté, monsieur de Walkirck, parce que je l'ai vu par moi-même.

AMÉLIE.

Mon père, vous pleurez?

WALKIRCK.

Je goûte une satisfaction inexprimable, en pré-

voyant que mes enfans mériteront toujours les bontés d'une si grande princesse.

L'IMPÉRATRICE.

Je voudrais qu'elles pussent s'étendre aussi sur le reste de votre famille.

LA COMTESSE.

C'est sûrement sur la charmante Amélie que veut dire Votre Majesté ; elle en paraît bien digne.

L'IMPÉRATRICE.

Vous m'avez devinée, comtesse d'Alskerck.

WALKIRCK.

Vous lui avez déjà donné une prébende. Votre Majesté attirerait sur moi l'envie, en faisant davantage pour nous.

L'IMPÉRATRICE.

On sait trop combien je méprise les envieux pour que vous deviez les craindre. Quand une souche est belle, il faut en cultiver les rejetons, pour les multiplier.

WALKIRCK.

Ah ! madame, je suis si pénétré....

L'IMPÉRATRICE.

Amélie, nous nous reverrons. Je veux m'occuper essentiellement de vous.

WALKIRCK.

Allez, ma fille ; je remercîrai Sa Majesté.

AMÉLIE, bas à Walkirck.

Je vous dirai, mon père....

WALKIRCK.

Oui, oui, rentrez.

SCÈNE VII.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, WALKIRCK, KROSSBRUCK, et dans le fond KLEINEBERG et ÉZÉCHIEL.

L'IMPÉRATRICE.

Elle est jolie, Major, Amélie.

KROSSBRUCK.

Oui, madame; et, protégée comme elle l'est par Sa Majesté, je crois qu'elle trouvera aisément à se marier.

L'IMPÉRATRICE.

Je viens de lui trouver un parti, dans le moment.

LA COMTESSE.

Sa Majesté est toujours la même, quand il est question de faire des heureux.

WALKIRCK.

Quoi! Madame aurait réellement la bonté de s'en occuper?

L'IMPÉRATRICE.

Songez donc combien il sera doux de pouvoir faire le bonheur de quatre personnes!

WALKIRCK.

De quatre personnes?

L'IMPÉRATRICE.

Oui, celui d'Amélie, de son mari, le vôtre....

WALKIRCK.

Cela ne fait que trois.

L'IMPÉRATRICE.

Et le mien donc; ne voulez-vous pas que je le compte?

LA COMTESSE.

Que dites-vous de cela, monsieur de Walkirck?

WALKIRCK.

Je ne puis exprimer....

L'IMPÉRATRICE.

Ne perdons pas de vue mon projet. Major, épousez Amélie, et je vous donne le commandement de...

KROSSBRUCK.

Madame....

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien ?

KROSSBRUCK.

Il m'est impossible.

L'IMPÉRATRICE.

La raison ? Vous n'êtes pas marié.

KROSSBRUCK.

Ni ne puis l'être sans la permission de Votre Majesté. Tout ce que je désire, c'est de l'obtenir ; et depuis quelques jours, j'hésite à vous la demander.

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi ? Craignez-vous que je désapprouve votre choix ?

KROSSBRUCK.

Je crains que Sa Majesté ne trouve que je porte mes vues trop haut.

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi cela ?

KROSSBRUCK.

C'est que la personne que je désire d'épouser est la veuve d'un homme de mérite, que Sa Majesté aimait beaucoup.

L'IMPÉRATRICE.

Vous aime-t-elle ?

KROSSBRUCK.

Elle désire ce mariage autant que moi.

L'IMPÉRATRICE.

Nommez-la donc.

KROSSBRUCK.

C'est la veuve du général Hombourg.

L'IMPÉRATRICE.

Le commandement est à vous, Major ; épousez-la.

KROSSBRUCK.

Ah ! je suis au comble de la joie ! toute ma vie, je ne serai occupé que du désir de prouver ma reconnaissance à Sa Majesté.

L'IMPÉRATRICE.

Voilà qui est fort bien ; mais, avec tout cela, j'oublie ma promenade. Allons, Walkirck, venez voir mes primeurs.

WALKIRCK.

On dit que les cerises de Sa Majesté sont superbes cette année.

L'IMPÉRATRICE.

C'est ce qu'on m'a assuré ce matin.

(Elle veut s'en aller.)

ÉZÉCHIEL, presque à genoux.

Ah ! Majesté, permettez que moi....

L'IMPÉRATRICE.

Que veux-tu ?

ÉZÉCHIEL.

Je suis pour temander pien parton à Son Majesté ; mais je suis en crainte que mounsier Kleineberg il tise que je suis un coquin.

KLEINEBERG.

Sa Majesté sait que je n'ai jamais voulu nuire à personne.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, oui, je le sais, Kleineberg ; mais je veux savoir pourquoi il a cette crainte.

ÉZÉCHIEL.

Moi, je crains plus pour moi, à présent, puisque sa Majesté il tit.

L'IMPÉRATRICE.

Je veux savoir pourquoi tu as mauvaise opinion de Kleineberg?

ÉZÉCHIEL.

Je puis plus tire, à présent.

L'IMPÉRATRICE.

Parle, ou bien le Major va te faire donner.....

ÉZÉCHIEL.

Mounsier Kleineberg il veut pas que je tise.

L'IMPÉRATRICE.

Je te l'ordonne.

ÉZÉCHIEL.

Eh bien, Majesté, c'est que mounsier Kleineberg il a eu un petit pesoin d'argent.

L'IMPÉRATRICE.

Vous empruntez à un juif?

KLEINEBERG.

Une fois seulement, Majesté.

L'IMPÉRATRICE.

Combien lui avez-vous prêté, Ézéchiel?

ÉZÉCHIEL.

Il me doit, comme cela, présentement, vingt-un tucats.

L'IMPÉRATRICE.

Vous les lui avez prêtés?

ÉZÉCHIEL.

Pas justement; mais le tems il a fait....

L'IMPÉRATRICE.

Il n'en a reçu que la moitié, n'est-ce pas, Kleineberg?

KLEINEBERG.

J'ai souscrit à ce qu'il a voulu.

ÉZÉCHIEL.

Il est vrai, Son Majesté; mais tout la jour, avec la tems, le somme il vient plus fort.

L'IMPÉRATRICE.

Vous serez payé sur ses appointemens, dès aujourd'hui. Allez.

ÉZÉCHIEL.

Son Majesté, je me recommande...

WALKIRCK, bas à l'Impératrice.

Je dirai à Votre Majesté quel a été l'emploi de cet argent.

L'IMPÉRATRICE.

Cela est bien. Allons, Comtesse, allons au jardin. Venez avec moi, Kleineberg. Major, allez écrire à la veuve Hombourg, et de ma part.

KROSSBRUCK.

Je vais exécuter les ordres de Sa Majesté.

SCÈNE VIII.

ÉZÉCHIEL, ISAAC.

ISAAC.

Eh bien, Ézéchiel, je viens te voir que toi il a parlé à l'Impératrice; cela vaut-il un peu argent?

ÉZÉCHIEL.

J'ai pensé avoir pour cela cent coups de pâton.

ISAAC.

Oui, mais avec l'argent, cela il fait point du tout mal. Mais pourquoi vouloit-il faire pâtonner?

ÉZÉCHIEL.

Pour me faire tire mon plaignement sur le page Kleineberg.

ISAAC.

Ah! tiaple, il fallait pas faire le plaignement, parce que si tous les pages ils savent...

ÉZÉCHIEL.

Il tira pas; c'est un pon garçon, et l'Impératrice il fait payer l'empruntement de lui, dans cette jour.

ISAAC.

Save-t-il l'intérêt ?

ÉZÉCHIEL.

L'Impératrice il croit pour moitié.

ISAAC.

Tiaple ! il y a plus fort encore.

ÉZÉCHIEL.

J'ai tit l'Impératrice pour vingt-un ducats.

ISAAC.

Et ce n'est que cinq pour la prêtement, sans la tems.

ÉZÉCHIEL.

Pas davantage...

ISAAC.

Cela il fait justement seize de gagnement.

ÉZÉCHIEL.

Il y a presque cinq mois du tems, et sans la gage encore.

ISAAC.

Sans la gage ? C'est un gros aventurement ! et la Impératrice il n'ententra pas, voyez-vous, Ézéchiel.

ÉZÉCHIEL.

Quand l'argent il sera payé, cela il fera plus.

ISAAC.

Je save fort bon ; mais si la Impératrice il save pourquoi la page Kleineberg il a fait ce empruntement....

ÉZÉCHIEL.

Est-ce que tu saves, toi, Isaac ?

ISAAC.

Oui, oui, je save et mounsier Walkirck, la Gouverneur, il save aussi et il tira peut-être au Impératrice.

ÉZÉCHIEL.

Est-ce que c'est un mauvais affaire ?

ISAAC.

Voilà comme je crains. Le nourrice il a dit à mounsier la Gouverneur qu'il a reçu les cinq tucats, et il aime beaucoup la page, la Gouverneur.

ÉZÉCHIEL.

Qu'est-ce que toi il tit? Le nourrice il a reçu cet argent?

ISAAC.

Oui.

ÉZÉCHIEL.

De qui le nourrice?

ISAAC.

Tu page Kleineberg : il n'avait pas de pain, ni té bois cet hiver, ce nourrice, et c'était pour lui tonner ces cinq tucats qu'il a emprunté avec toi.

ÉZÉCHIEL.

C'est un tiaple t'affaire, voyez-vous, si la Impératrice il sait un fois...

ISAAC.

Voilà ce que je tis.

ÉZÉCHIEL.

Il fera pas payer.

ISAAC.

Non-seulement le vingt-un ducats, mais encore pas le cinq.

ÉZÉCHIEL.

Comment pourrons-nous donc avoir?

ISAAC.

Il faut parler au page Kleineberg, et savoir te lui si la Impératrice il save pas tout ce que je viens te tire.

ÉZÉCHIEL.

J'entends venir, c'est la Gouverneur. Allons nous en parler; et puis, moi, je viens par après ici.

SCÈNE IX.

AMÉLIE, seule.

Mon père ne revient pas ; que j'ai d'impatience de le revoir ! En lui confiant notre amour, après ce que l'Impératrice a dit devant moi, peut-être se déterminerait-il à lui parler en faveur de Kleineberg. Ah ! quel bonheur pour nous d'être unis et d'être sûrs de nous aimer toute la vie ! Mais je veux cacher cet espoir à Kleineberg, de crainte que sa joie ne lui fasse faire quelque imprudence. Ah ! le voici.

SCÈNE X.

AMÉLIE, KLEINEBERG, avec un panier de superbes cerises.

AMÉLIE.

Ah ! vous voilà, Kleineberg! l'Impératrice viendra-t-elle bientôt ?

KLEINEBERG.

Je ne le sais pas, ma chère Amélie.

AMÉLIE.

Et vous l'avez quittée pour me venir retrouver.

KLEINEBERG.

En quelque lieu que je doive me rendre, je ne vois pas d'autre chemin que celui qui me rapproche de vous.

AMÉLIE.

Ce sont des cerises que vous portez là ?

KLEINEBERG.

Oui.

AMÉLIE.

Sont-elles belles ?

KLEINEBERG.

Voyez-les.

AMÉLIE.

Elles sont superbes ; et pour qui sont-elles ?

KLEINEBERG.

Et pour qui voudriez-vous qu'elles fussent ?

AMÉLIE.

Ah ! Kleineberg ! vous êtes toujours occupé de chercher les occasions de me faire plaisir.

KLEINEBERG, à part.

En aurait-elle envie ?

AMÉLIE.

Oui, mon cœur est trop d'accord avec le vôtre, pour ne pas vous deviner.

KLEINEBERG, à part.

Que faire ?

AMÉLIE.

Vous savez combien j'aime les cerises ?

KLEINEBERG, à part.

Comment résister ?

AMÉLIE.

Et offertes par vous, elles me sembleront encore meilleures.

KLEINEBERG.

Eh bien, oui, ma chère Amélie, je vous les donne.

AMÉLIE.

Et moi, je ne les reçois que pour les partager avec vous.

KLEINEBERG, à part.

J'en aurai toujours bien un autre panier.

AMÉLIE.

Que dites-vous donc ?

KLEINEBERG.

Que je suis trop heureux d'avoir ce moyen de vous plaire.

AMÉLIE.

Je veux que nous les mangions ensemble.

KLEINEBERG.

Il y en a si peu ! Ce sont des primeurs, mangez-les toute seule.

AMÉLIE.

Assoyons-nous là.

KLEINEBERG.

Je le veux bien.

AMÉLIE.

Tenez, mangez celle-ci ; elle est bien belle !

KLEINEBERG.

Non, il faut que ce soit vous.

AMÉLIE.

Eh bien, mangez donc celle-là.

KLEINEBERG.

Les trouvez-vous bonnes ?

AMÉLIE.

Elles sont excellentes.

KLEINEBERG.

Je suis bien fâché qu'il n'y en ait pas davantage.

SCÈNE XI.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, AMÉLIE, KLEINEBERG.

L'IMPÉRATRICE, dans le fond, à la Comtesse.

Ah ! ah ! Comtesse, que font-ils donc là ?

LA COMTESSE.

Je ne le vois pas encore.

AMÉLIE.

C'est une chose rare dans ce temps-ci.

KLEINEBERG.

Oui, vraiment.

L'IMPÉRATRICE.

Regardez donc; je crois qu'ils mangent les cerises que j'envoyais à la Princesse.

LA COMTESSE.

Cela me paraît ainsi qu'à Votre Majesté.

KLEINEBERG.

Voilà la dernière.

AMÉLIE.

Eh bien, mangez-la.

KLEINEBERG.

Cela est impossible.

AMÉLIE.

Allonc donc, puisque vous le voulez absolument.

KLEINEBERG.

Je vous en prie.

AMÉLIE.

Et moi, j'obéis à l'amitié.

KLEINEBERG.

Pourquoi pas à l'amour?

LA COMTESSE, à l'Impératrice.

Ils sont tout-à-fait intéressans.

AMÉLIE.

N'entends-je pas quelqu'un?

L'IMPÉRATRICE, à la Comtesse.

Voyons un peu ce que dira Kleineberg.

AMÉLIE.

Dieu! c'est l'Impératrice.

KLEINEBERG.

Donnez-moi le panier, que je le cache.

AMÉLIE.

Pourquoi cela?

KLEINEBERG.

C'est que ces cerises étaient pour la Princesse.

AMÉLIE.

O Dieu! qu'avons-nous fait?

L'IMPÉRATRICE, s'avançant.

Eh bien, Kleineberg? Comment la Princesse a-t-elle trouvé mes cerises?

KLEINEBERG.

Je demande pardon à Votre Majesté, mais je ne les lui ai pas encore portées.

L'IMPÉRATRICE.

Qui peut vous retarder, quand je vous donne un ordre?

KLEINEBERG.

Je suis coupable, il est vrai.

L'IMPÉRATRICE.

Seraient-ce les charmes d'Amélie qui vous auraient retenu!

KLEINEBERG.

Je n'ose avouer....

L'IMPÉRATRICE.

En ce cas, donnez-moi le panier de cerises; je vais l'envoyer par un autre.

KLEINEBERG.

Que Votre Majesté me permette d'exécuter moi-même ses ordres.

L'IMPÉRATRICE.

Non, non, donnez-le moi, vous dis-je.

AMÉLIE.

Ah! madame!...

L'IMPÉRATRICE.

Que voulez-vous, Amélie?

AMÉLIE.

Que Votre Majesté daigne m'entendre.

L'IMPÉRATRICE.

Vous!...

KLEINEBERG.

Oui ; c'est moi seul qui suis coupable.

L'IMPÉRATRICE.

De quoi donc? laissez-la parler.

KLEINEBERG.

Elle veut sans doute s'accuser de la faute que j'ai commise.

AMÉLIE.

Sûrement, sans moi Kleineberg n'eût jamais désobéi à Sa Majesté.

L'IMPÉRATRICE.

Expliquez-vous donc, Amélie?

AMÉLIE.

Voici quelle a été mon erreur. J'ai cru que les cerises que portait Kleineberg étaient pour moi. Il m'a vue si sensible à cette attention de sa part, qu'il n'a jamais osé me désabuser, et me dire qu'elles étaient pour la Princesse.

KLEINEBERG.

Voilà la vérité.

L'IMPÉRATRICE.

Vous l'avouez?

KLEINEBERG.

Que Votre Majesté regarde Amélie.

LA COMTESSE.

Elle a bien tout ce qu'il faut pour l'excuser.

L'IMPÉRATRICE.

Calmez-vous, Amélie; puisque vous aimez les cerises, je vous en ferai donner.

AMÉLIE.

Non, non, j'en supplie Votre Majesté; cette marque de ses bontés me rappellerait trop un tort inexcusable.

L'IMPÉRATRICE.

Pour vous, Kleineberg, portez ce billet au Major.

Il doit être chez lui; il saura bien ce que je veux lui dire. Puisque votre père n'est pas rentré, Amélie, je vais le retrouver, je sais qui l'aura retenu. Je reviendrai par-ici, et je vous reverrai encore.

SCÈNE XII.

AMÉLIE, KLEINEBERG.

AMÉLIE.

Kleineberg, vous paraissez consterné.

KLEINEBERG.

Je crois en avoir un bien juste sujet.

AMÉLIE.

Comment donc, quel est-il?

KLEINEBERG.

Je crains que ce papier que l'Impératrice m'a donné à porter au Major ne soit un ordre de me faire mettre en prison.

AMÉLIE.

En prison?

KLEINEBERG.

Hélas, oui. Que je vais regretter le temps que je passerai sans vous voir!

AMÉLIE.

Et ce serait moi qui en serais la cause!

KLEINEBERG.

Me plaindrez-vous au moins, ma chère Amélie, de me séparer de vous?

AMÉLIE.

O Dieu! et moi qui avais osé espérer que l'Impératrice serait sensible à notre amour! Et elle vous traiterait avec cette rigueur!

KLEINEBERG.

Plus j'y pense, et plus je dois le croire. Adieu, ma chère Amélie.

AMÉLIE.

Attendez son retour, peut-être....

KLEINEBERG.

Moi, que je m'expose à sa colère ! je risquerais trop de prolonger ma détention.

AMÉLIE.

Pensez donc qu'elle a bien voulu m'écouter. Laissez-moi lui demander votre grâce.

KLEINEBERG.

Il est vrai que si je suis une fois en prison, ou qu'elle parte d'ici, elle pourra m'y oublier.

AMÉLIE.

Voilà pourquoi il faut attendre. Je préviendrai mon père, il obtiendra peut-être de l'Impératrice d'abréger le temps de votre prison.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, KLEINEBERG, ÉZÉCHIEL.

ÉZÉCHIEL.

Mounsier Kleineberg, je temante pien pardon, si je interromps vous et matemoiselle.

KLEINEBERG.

Que veux-tu ? ne seras-tu pas payé ?

ÉZÉCHIEL.

Je suis pas encore; mais ce n'est plus pour cela que je veux tire un parole avec vous.

KLEINEBERG.

Que veux-tu donc ?

ÉZÉCHIEL.

Temanter parton à vous, d'avoir dit au Majesté l'argent que vous devez à moi.

KLEINEBERG.

Allons, laisse-nous.

ÉZÉCHIEL.

C'est que je crains justement que la Impératrice il trouve pas pon l'argent que je prêté à vous.

KLEINEBERG.

Tu n'as rien à craindre, puisqu'elle veut te faire payer.

ÉZÉCHIEL.

Il veut me faire payer? c'est pour te pon?

KLEINEBERG.

Sûrement.

ÉZÉCHIEL.

Alors, je me recommande.

KLEINEBERG.

Attends.

ÉZÉCHIEL.

Qu'est-ce qu'il plaît à vous?

KLEINEBERG, à Amélie.

Il me vient une idée.

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est?

KLEINEBERG.

Vous allez voir. (*A Ézéchiel.*) Tiens voilà un billet qu'il faut que tu portes au Major de la part de l'Impératrice.

ÉZÉCHIEL.

Pour que lui il trouve mon argent?

KLEINEBERG.

Tu verras.

ÉZÉCHIEL.

Je vais marcher sur la moment. Je suis obligé à vous, mounsier Kleineberg. Ne parle plus de mon prêtement; moi, je dis plus davantage.

KLEINEBERG.

Cela est bon. Va t'en.

ÉZÉCHIEL.

Adieu, mounsier Kleineberg; adieu, matemoiselle.

SCENE XIV.

AMÉLIE, KLEINEBERG.

AMÉLIE.

Je trouve le tour excellent, et j'espère que l'Impératrice l'approuvera.

KLEINEBERG.

Je n'ose m'en flatter.

AMÉLIE.

La voici, mon père l'accompagne.

KLEINEBERG.

Où me cacher?

AMÉLIE.

Derrière le buisson qui est au bout du jardin. Je vous dirai si l'Impératrice aura parlé de vous.

KLEINEBERG.

Allons, j'y vais.

SCÈNE XV.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, AMÉLIE, WALKIRCK.

WALKIRCK.

Que faites-vous donc toute seule ici, Amélie?

AMÉLIE.

J'y attendais Sa Majesté, qui avait dit qu'elle allait revenir.

WALKIRCK.

Rentrez, mademoiselle.

SCÈNE XVI.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, WALKIRCK.

LA COMTESSE.

La pauvre petite se retire bien tristement.

L'IMPÉRATRICE.

Elle sera bien plus affligée quand elle saura que le billet que j'ai envoyé porter au Major par Kleineberg, est pour qu'il le fasse mettre en prison.

WALKIRCK.

Et Votre Majesté pense qu'ils s'aiment ?

L'IMPÉRATRICE.

L'histoire des cerises ne m'avait d'abord paru qu'un enfantillage ; mais la chaleur avec laquelle elle s'est accusée, pour empêcher Kleineberg de paraître coupable à mes yeux, m'a prouvé que l'amour seul l'animait.

WALKIRCK.

Je lui avais dit que si Sa Majesté s'apercevait de sa familiarité avec Kleineberg, elle la désapprouverait ; et ceci est bien pis que de la familiarité.

L'IMPÉRATRICE.

Gouverneur, ne la grondez pas, je vous prie. J'en serais très-fâchée.

LA COMTESSE.

Je vous assure qu'elle est la plus intéressante du monde.

SCÈNE XVII.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, KROSBRUCK, WALKIRCK, ÉZÉCHIEL.

KROSSBRUCK.

Je viens d'exécuter l'ordre que Sa Majesté m'a envoyé.

LA COMTESSE.

Quoi ! madame, Kleineberg est réellement en prison ?

KROSSBRUCK.

Non, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah ! j'en suis bien aise !

L'IMPÉRATRICE.

Que dites-vous donc, major ?

ÉZÉCHIEL, *à la fenêtre de la prison.*

C'est moi, Sa Majesté, que mounsier la Major il a mis dans le prison.

L'IMPÉRATRICE.

Je ne comprends pas pourquoi.

KROSSBRUCK.

Comment, ce n'était pas Ézéchiel ?

L'IMPÉRATRICE.

Non ; je vous dis que c'était Kleineberg.

KROSSBRUCK.

Mais, c'est le juif qui m'a porté l'ordre, où il n'y avait que le mot *prison*.

ÉZÉCHIEL.

Oui, Sa Majesté, il dit véritablement, mounsier la Major ; mais mounsier Kleineberg il tonne à moi la billet pour porter à mounsier Major ; moi, je crois que c'est pour avoir l'argent, et puis c'est la contraire. J'ai point l'argent et j'ai point mon liberté.

L'IMPÉRATRICE.

Kleineberg s'est douté que le billet était pour le faire mettre en prison.

WALKIRCK.

Sûrement.

L'IMPÉRATRICE.

Le tour est plaisant ! Mais...

WALKIRCK.

Cela fera-t-il que Votre Majesté pardonnera à Kleineberg ?

L'IMPÉRATRICE.

Nous verrons.

WALKIRCK.

Si Votre Majesté a été touchée de l'emploi qu'il a fait de l'argent, qu'il avait emprunté à Ézéchiel...

ÉZÉCHIEL.

Mounsier gouverneur, mounsier major, c'est pas moi qui le tit; temantez.

L'IMPÉRATRICE.

Est-ce que tu le savais ?

ÉZÉCHIEL.

Je l'ai su, Son Majesté, par après, comme cela, par Izaac, pendant qu'il a été à la jardin potager.

L'IMPÉRATRICE.

Si tu l'avais su quand tu l'as prêté, je trouverais bien plus mauvais le gros intérêt que tu as pris.

ÉZÉCHIEL.

Oh ! j'étais pas capaple pour cela ; voilà pourquoi je puis pas perdre l'argent tu tout.

L'IMPÉRATRICE.

Tu n'aurais pas pris d'intérêt ?

ÉZÉCHIEL.

Pas seulement un tenier, je prends pas.

L'IMPÉRATRICE.

Cela est fort bien.

ÉZÉCHIEL.

Parce qu'alors j'aurais pas prêté ditout l'argent.

L'IMPÉRATRICE.

Allons, il est toujours juif.

ÉZÉCHIEL.

Mais, Majesté, je puis pas, si je gagne rien....

L'IMPÉRATRICE.

Silence, ou tu resteras en prison.

ÉZÉCHIEL.

Je parle plus, je parle plus.

L'IMPÉRATRICE.

Gouverneur, quel est l'âge d'Amélie ?

WALKIRCK.

Seize ans.

L'IMPÉRATRICE.

Faites-la venir.

WALKIRCK.

Je vais la chercher.

SCÈNE XVIII.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, KROSSBRUCK, ÉZÉCHIEL.

L'IMPÉRATRICE.

Comtesse, j'ai un projet que je crois facile à exécuter, et que sûrement vous approuverez.

LA COMTESSE.

Sa Majesté est si bienfaisante...

L'IMPÉRATRICE.

Quand on peut faire le bonheur des personnes qui le méritent, il faut en saisir l'occasion sans perdre un instant.

LA COMTESSE.

Nul souverain ne sait jouir aussi bien de toute sa puissance [illegible] Majesté ; voilà ses vrais plaisirs.

L'IMPERATRICE.

Mais, ne pensez pas rire; ce sont ceux que je préfère à tous les autres.

SCÈNE XIX.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, AMÉLIE, WALKIRCK, KROSSBRUCK, ÉZÉCHIEL.

L'IMPÉRATRICE.

Venez, Amélie. Je vous ai dit tantôt que je voulais m'occuper essentiellement de vous; je ne veux pas tarder davantage à vous le prouver. J'ai voulu vous faire épouser le major Krossbruck, croyant qu'il pourrait vous rendre heureuse; cela n'a pas pu se faire, et j'en ai été fâchée. J'ai donc voulu vous chercher un autre parti,

WALKIRCK.

Ma fille, admirez donc la bonté de Sa Majesté, de vouloir bien s'occuper ainsi de nous.

L'IMPÉRATRICE.

Laissez-moi poursuivre. Ma chère Amélie, vous m'avez parue extrêmement sensible tantôt, en prenant la défense de Kleineberg. N'en rougissez pas, puisque je vous approuve; mais cette sensibilité, quoiqu'un don de la nature, peut causer quelquefois bien des maux.

WALKIRCK.

Voilà ce que j'allais lui dire, lorsque Votre Majesté est arrivée.

L'IMPÉRATRICE.

Il ne faut donc pas vous laisser exposée plus longtemps à ce qu'elle peut avoir de dangereux; on ne sait pas où peut mener un engagement qui devient plus tendre qu'on ne le prévoit. Je ne veux pas pénétrer vos sentimens; mais je veux les diriger vers un objet que j'en crois digne. C'est un enseigne de mes gardes,

jeune, bien fait, dont l'âme est très-honnête et de l'avancement duquel je puis vous répondre....

AMÉLIE.

Ah ! que Votre Majesté daigne permettre....

L'IMPÉRATRICE.

Par ces arrangemens vous demeurerez toujours avec votre père, et je serai charmée qu'il soit long-temps le témoin de votre bonheur.

WALKIRCK.

Est-il au monde une princesse plus sensible, plus délicate, plus généreuse !.... Ma fille, tombons à ses pieds....

AMÉLIE.

Oui, j'y tomberai pour lui dire que plus je suis pénétrée de ses bontés, plus j'en suis indigne, et plus je la prie de me pardonner.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, oui, je vous pardonnerai, parce que je suis sûre de votre obéissance.

AMÉLIE.

Nous vous devons trop pour que je ne vous sacrifie pas ma vie.

L'IMPÉRATRICE.

Je vous réponds qu'elle sera la plus heureuse du monde.

AMÉLIE.

Avec cet engagement, ah ! jamais, jamais !

L'IMPÉRATRICE.

Je marierai donc avec une autre l'enseigne que je vous destinais; mais je suis sûre qu'il espérait que vous ne le refuseriez pas. Je mets cependant à ceci une condition, c'est que vous lui annoncerez vous-même votre refus. Je vais l'envoyer chercher.....

AMÉLIE.

Que Votre Majesté daigne m'épargner....

L'IMPÉRATRICE.

Non, non. Je le veux absolument. Major ?

KROSSBRUCK.

Madame ?

L'IMPÉRATRICE.

Faites chercher Kleineberg.

AMÉLIE.

Kleineberg !

WALKIRCK.

Kleineberg !

L'IMPÉRATRICE.

Oui, je viens de le faire enseigne de mes gardes. Major, allez donc.

AMÉLIE.

Arrêtez, monsieur le major.

L'IMPÉRATRICE.

Que voulez-vous faire ?

AMÉLIE.

Kleineberg est près d'ici, dans le jardin.

L'IMPÉRATRICE.

Kleineberg ! Qu'il paraisse.

WALKIRCK.

Je vais l'appeler : Kleineberg, l'impératrice vous demande.

LA COMTESSE.

J'admire avec quelle adresse et quel art Sa Majesté sait préparer le bonheur qu'elle veut bien procurer !

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

L'IMPÉRATRICE, LA COMTESSE, AMÉLIE, WALKIRCK, KLEINEBERG, KROSBRUCK, ÉZÉCHIEL.

L'IMPÉRATRICE.

Approchez, Kleineberg.

KLEINEBERG.

Quoi! après toutes mes fautes, Sa Majesté veut bien me permettre de paraître encore devant elle?

L'IMPÉRATRICE.

J'ai besoin de vous, pour déterminer Amélie à accepter une proposition que je lui fais.

KLEINEBERG.

Moi, je pourrais?...

L'IMPÉRATRICE.

Écoutez. Je lui ai proposé d'épouser un enseigne de mes gardes.

KLEINEBERG.

Et elle le refuse?

L'IMPÉRATRICE.

Oui; en savez-vous la raison?

KLEINEBERG.

C'est son secret, sans doute; je dois le respecter.

L'IMPÉRATRICE.

Je veux qu'elle lui dise, à lui-même, qu'elle ne l'épousera jamais.

KLEINEBERG.

Et elle résiste à la volonté de Sa Majesté? Je ne puis l'approuver.

AMÉLIE.

Et, savez-vous à qui je dirais que je le refuse?

KLEINEBERG.

A celui que Sa Majesté a choisi.

AMÉLIE.

Eh bien, c'est à vous-même.

KLEINEBERG.

A moi !... Enseigne de ses gardes !...

L'IMPÉRATRICE.

Oui, Kleineberg, vous avez commis deux fautes étant page ; je vous ai fait officier pour vous apprendre qu'à dater de ce jour, je ne vous pardonnerais plus de fautes semblables.

KLEINEBERG.

Est-ce un songe ? Quoi !... Ah ! toute ma vie, toute ma vie !...

L'IMPÉRATRICE.

Toute votre vie, il faudra vous occuper de rendre Amélie heureuse. Je connais votre sensibilité, ainsi que la sienne. Je ne pouvais pas unir deux cœurs qui se convinssent davantage.

AMÉLIE.

Nous ne vivrons que pour louer sans cesse les bontés dont Sa Majesté veut bien nous honorer.

KLEINEBERG.

Et pour lui obéir.

ÉZÉCHIEL.

Puisque Son Majesté il est en train de faire tu ponheur, chassez-moi donc du prison.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, tu vas sortir : on te paiera ; mais ne te présente jamais devant mes yeux.

ÉZÉCHIEL.

Je donne mon parole à Son Majesté, avec ma remercîment.

FIN DU PAGE, OU LES CERISES.

LA

PROPOSITION DE MARIAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE CLAIRANGE.

Mme. DE CLAIRANGE.

Mlle. ADÉLAIDE, } filles de M. et Mme. de Clairange.
Mlle. HONORINE, }

M. DE SAINT-ALPHART.

M. LE BARON DE ROSAN.

M. DE ROSAN, neveu du baron de Rosan.

M. DE L'ACROTÈRE, architecte.

JUSTINE, femme de chambre de Mlle. Honorine.

LEFORT, concierge du château.

La scène est à la campagne, chez M. de Clairange, dans un salon.

LA
PROPOSITION DE MARIAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

JUSTINE, LEFORT.

JUSTINE.

Voyons donc ce que vous avez tant à me dire, monsieur Lefort.

LEFORT.

Vous en paraissez étonnée, vous, mademoiselle Justine ! Vous venez de Paris, vous avez été huit jours sans me voir ; je comptais que vous en auriez été un peu fâchée au moins.

JUSTINE.

Ai-je besoin de vous le dire ! Sûrement, j'ai été bien contrariée par ce voyage. Mais vous paraissez avoir quelque chose à m'apprendre.

LEFORT.

Il est vrai : sachez donc que, depuis huit jours, je suis concierge de ce château.

JUSTINE.

Et monsieur de Clairange a consenti que vous le quittiez ?

que n'ai-je pu prévoir !... Il me vient une idée. Je vous prie de me dire seulement si je me trompe, c'est tout ce que je vous demande.

JUSTINE.

Voyons.

M. DE ROSAN.

Je crains qu'elle n'ait désiré mes soins que pour rendre Saint-Alphart jaloux ; elle m'a dit qu'elle ne pouvait le souffrir ; si son projet n'était que de le forcer à se déclarer ?

JUSTINE.

Vous pourriez le croire ?

M. DE ROSAN.

Tout me le prouve ; plus j'y réfléchis, et plus je sens toute l'étendue de mon malheur ! Mais, pourquoi me choisir, moi, dont elle devrait avoir pénétré l'amour ? Il y a là de la cruauté ; les femmes sont sans pitié pour les peines qu'elles nous causent.

JUSTINE.

Comme les amans sont faciles à blâmer ce qu'ils aiment, en se forgeant des chimères, même à leur désavantage !

M. DE ROSAN.

Mais ne convenez-vous pas qu'elle aime, ne me l'a-t-elle pas aussi laissé apercevoir ?

JUSTINE.

Il est vrai.

M. DE ROSAN.

Sur qui donc arrêter mes soupçons, si ce n'est sur Saint-Alphart ? Je ne vois que trop que je ne dois rien espérer de vous, et que j'ai eu tort d'essayer de vous toucher. Aussi cruelle que votre maîtresse... Vous riez ?

JUSTINE.

En vérité, monsieur, je ne saurais m'en empêcher ;

il y a des malheurs pour les amans, que je trouve les plus plaisans du monde. Ah! j'entends madame. Tâchez pourtant de vous croire moins malheureux; plus un amant se désespère, et plus celle qu'il aime triomphe; songez-y.

SCÈNE V.

Mme. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN, JUSTINE.

Mme. DE CLAIRANGE, une lettre à la main.

Ah! c'est vous que je cherche, Rosan.

M. DE ROSAN.

Moi, madame?

Mme. DE CLAIRANGE.

Oui, j'ai à vous parler, et très-sérieusement. Mademoiselle, envoyez cette lettre tout à l'heure; qu'on monte à cheval, rien n'est plus pressé. Attendez, je n'ai plus de tabac; tenez, prenez ma clef; mais n'en avez-vous pas, vous, Rosan?

M. DE ROSAN.

Oui, madame, en voilà.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien, cela est bon (*Elle prend du tabac*). Je vais rentrer chez moi dans un moment.

JUSTINE.

En ce cas-là, je m'en vais faire partir cette lettre.

Mme. DE CLAIRANGE.

Non, pas encore, parce qu'il faut que j'en écrive une autre. Donnez-moi du papier, de l'encre.

JUSTINE.

En voilà, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Rosan, ne vous en allez pas.

(Elle s'assied.

M. DE ROSAN.

Non, madame, je vais attendr.

Mme. DE CLAIRANGE.

C'est une idée qui m'a passé par la tête; peut-être n'en est-il rien.

(Elle écrit.)

M. DE ROSAN.

Je ne puis deviner; mais, quand vous aurez écrit, je vous prierai de me l'expliquer.

Mme. DE CLAIRANGE.

Oh! en écrivant même, cela ne m'empêche pas de parler. Mademoiselle, rendez-moi ma lettre, il faut que je change le dessus; ce que je mandais ira tout de même à un autre.

JUSTINE.

Je ne comprends pas cela.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je le crois bien. Sachez un peu si M. de Clairange est sorti, et vous m'apporterez une brochure qui est sur la cheminée, ou un autre livre; cela est égal, pourvu que j'en aie un pour lire, en me promenant.

JUSTINE.

Il ne faut donc plus que le postillon se prépare pour monter à cheval.

Mme. DE CLAIRANGE.

Au contraire, il en faut deux. Dites à Lafleur aussi de se tenir prêt. Ah! tenez, voilà une lettre de nouvelles pour ce pauvre commandeur, que j'ai écrite, et que, depuis huit jours, j'ai oublié de faire mettre à la poste. (*Elle cherche dans ses poches.*) Bon! je ne l'ai pas, je l'enverrai demain; pour la province, un jour plus tôt, un jour plus tard, cela est égal.

JUSTINE.

Je m'en vais donc?

M.me DE CLAIRANGE.

Mais vraiment oui. A propos, ma fille peut avoir besoin de vous ; j'oublie toujours que vous êtes à elle.

SCÈNE VI.

Mme. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN.

Mme. DE CLAIRANGE, *écrivant*.

Vous avez peut-être affaire, Rosan ? Que je ne vous gêne pas ; quand on écrit, on n'a besoin de personne.

M. DE ROSAN.

Vous m'avez dit que vous aviez quelque chose à me communiquer.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh ! vraiment oui ; c'est même pour cela que j'écris. Mais parlez, vous, pendant ce temps-là ; je vous entendrai bien.

M. DE ROSAN.

Il faut que je sache sur quoi.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous avez raison. Voici le fait ; je vais le proposer à mon mari, et c'est pour cela que j'ai envoyé Justine savoir s'il est chez lui ; mais il me faut votre aveu, et je crois que cela ne sera pas bien difficile. Ma fille aînée ne veut pas se marier, cela a retardé le mariage de la cadette ; elles sont pourtant toutes deux en âge d'être pourvues, et je veux prendre un parti là-dessus, parce que M. de Clairange me reproche à chaque instant de ne rien finir. Ce que je voudrais savoir de vous, c'est si je me trompe en pensant qu'Honorine vous plaît et qu'elle a du penchant pour vous.

M. DE ROSAN.

Madame... (*A part.*) O ciel! quel embarras!

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous ne répondez pas ? j'entends ce que cela veut dire. J'écrivais à votre oncle.

M. DE ROSAN.

Quoi donc ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Que ce mariage-là me convenait très-fort.

M. DE ROSAN, à part.

Mais, madame, vous pourriez toujours...

Mme. DE CLAIRANGE.

Non, je ne veux pas que vous épousiez ma fille par complaisance !

M. DE ROSAN.

Ah ! si elle m'aimait !

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous avez un frère, je crois ?

M. DE ROSAN.

Non, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Ou un cousin, cela est égal.

M. DE ROSAN.

Je suis le seul qui reste d'une famille très-nombreuse, et je vous prie de croire...

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien, attendez ; puisque je me suis trompée, il vous sera égal d'épouser l'aînée au lieu de la cadette, et je vais mettre le nom d'Adélaïde à la place de celui d'Honorine ; vous y gagnerez même, car elle est un meilleur parti. J'aurai un gendre tel qu'il me convient, ensuite l'autre sera bientôt mariée, et l'on n'aura plus rien à me reprocher.

M. DE ROSAN.

Mais, madame...

Mme. DE CLAIRANGE.

Votre oncle est chez le comte d'Olmar? Je vais lui envoyer ma lettre.

M. DE ROSAN, à part.

Si je pouvais l'empêcher... (*Il rêve.*) Ah! fort bien! Madame, si vous vouliez...

Mme. DE CLAIRANGE.

Quoi?

M. DE ROSAN.

Je me chargerais d'envoyer cette lettre à mon oncle, avec un autre paquet que je lui adresse.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien, à la bonne heure! la voilà; vous la cachèterez et vous la lirez si vous voulez; vous mettrez le dessus chez le comte d'Olmar. Il faut que je parle de tout cela à M. de Clairange, je vais le trouver. (*Elle sort et revient.*) J'ai envie de vous loger dans le petit appartement des bains; vous serez auprès de moi, et nous serons plus à portée de causer ensemble. Vous y serez fort bien.

SCÈNE VII.

M. DE ROSAN, seul, s'assied, et lit la lettre.

Quelle situation!... Me voir forcé de ne pas accepter un mariage que je désire ardemment, et par la crainte de déplaire à ce que j'aime!... Mais le pouvais-je? J'aurais eu l'air de vouloir la faire contraindre par ses parens à consentir... Ah! sans doute, je devais refuser. Madame de Clairange écrit à mon oncle que je consens à épouser mademoiselle Adélaïde; cette erreur doit-elle m'engager à renoncer à sa sœur?... N'envoyons pas cette lettre: mon oncle serait furieux

contre moi, s'il arrivait ici et qu'il eût fait une fausse démarche. Mais quel espoir peut-il me rester encore?

(Il rêve, la tête appuyée sur sa main.)

SCÈNE VIII.

Mlle. HONORINE, M. DE ROSAN.

Mlle. HONORINE, à part.

Le désespoir où Justine m'a dit qu'il était me touche. Mais que vois-je? il écrit.

M. DE ROSAN.

J'entends quelqu'un, cachons...

Mlle. HONORINE.

Monsieur, vous écriviez et vous cachez votre lettre.

M. DE ROSAN.

Vous vous trompez, mademoiselle.

Mlle. HONORINE.

Je viens de la voir.

M. DE ROSAN.

Cette lettre n'est pas de moi.

Mlle. HONORINE.

Je ne le crois pas, et ceci me prouve un mystère...

M. DE ROSAN.

Vous croiriez?...

Mlle. HONORINE.

Oui, monsieur, et c'est ma faute; mon imprudence vous a donné de moi une opinion qui me déplaît.

M. DE ROSAN.

J'ignore ce que vous pouvez penser.

Mlle. HONORINE.

Vous êtes un infidèle ou un ingrat.

M. DE ROSAN.

Ce soupçon est affreux!

Mlle. HONORINE.

Vous le méritez. Si vous ne m'aimiez pas, pourquoi feindre ce désespoir? ou, si vous m'aimez réellement, vous aimiez ailleurs auparavant.

M. DE ROSAN.

Je n'ai jamais aimé que vous.

Mlle. HONORINE.

Voilà ce que je ne saurais croire, et cette lettre que vous cachez me le prouve.

M. DE ROSAN.

Je vous l'ai déjà dit, elle n'est pas de moi.

Mlle. HONORINE.

Vaine défaite que je ne recevrai qu'en la voyant.

M. DE ROSAN.

Vous le voulez?

Mlle. HONORINE.

Oui, monsieur.

M. DE ROSAN.

Eh bien, mademoiselle, songez qu'en la lisant, vous aller décider du bonheur ou du malheur de ma vie.

Mlle. HONORINE.

Donnez donc.

M. DE ROSAN.

La voici.

Mlle. HONORINE.

C'est l'écriture de ma mère. (*Elle lit.*) Vous épousez ma sœur! cela est fort bien fait!

M. DE ROSAN.

Je vous en supplie, daignez m'écouter. Je n'ai consenti à rien. Madame votre mère m'a offert votre main, je n'ai osé l'accepter sans votre aveu; mon silence lui a fait penser que je n'hésiterais pas à épouser mademoiselle votre sœur; elle n'a fait que changer le

nom, comme vous le voyez, et elle m'a chargé d'envoyer cette lettre à mon oncle.

Mlle. HONORINE.

Et c'est ce que vous allez faire, sans doute ?

M. DE ROSAN.

Non, mademoiselle ; l'espoir que j'avais formé est le seul qui me soit cher, et rien ne pourra m'en dédommager ; mais vous aimez, et j'ai su trop tard ce fatal secret.

Mlle. HONORINE.

Ce fatal secret ! vous croyez le savoir ?

M. DE ROSAN.

J'ignore quel est l'heureux mortel...

Mlle. HONORINE.

Vous voulez que je décide de votre sort. Je me charge de faire remettre cette lettre.

M. DE ROSAN.

Vous l'enverriez ?...

Mlle. HONORINE.

Oui, monsieur, n'en soyez pas inquiet.

(Elle s'enfuit.)

M. DE ROSAN.

Ah ! mademoiselle, arrêtez !... Elle ne m'entend plus.

SCÈNE IX.

M. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN.

M. DE CLAIRANGE.

Eh bien, mon cher Rosan, vous allez donc devenir mon gendre ?

M. DE ROSAN.

Monsieur....

M. DE CLAIRANGE.

Parbleu, voilà un amant bien enchanté de son

bonheur ! C'est une femme bien étonnante que la mienne ! Tout ce qui lui passe par la tête lui paraît toujours la chose du monde la plus raisonnable ! N'allez pas croire que je sois fâché de votre froideur ; au contraire, cela me prouve que j'avais deviné juste.

M. DE ROSAN.

Comment ?...

M. DE CLAIRANGE.

Je vais bien me moquer d'elle ; il y a une heure que je lui soutiens que ce mariage ne saurait vous convenir.

M. DE ROSAN.

Vous n'êtes donc pas d'avis ?...

M. DE CLAIRANGE.

En aucune façon.

M. DE ROSAN.

Mais, si mon oncle arrive ?

M. DE CLAIRANGE.

Il ne faut pas qu'il vienne.

M. DE ROSAN.

Je ne saurais l'empêcher.

M. DE CLAIRANGE.

Pourquoi cela ?

M. DE ROSAN.

Parce que la lettre de madame de Clairange...

M. DE CLAIRANGE.

Est partie ?

M. DE ROSAN.

Oui, monsieur.

M. DE CLAIRANGE.

Ce mariage vous convient donc ? Ma foi ! on ne sait plus sur qui compter, et il se trouvera que j'aurai tort.

M. DE ROSAN.

Mais, monsieur...

M. DE CLAIRANGE.

Que voulez-vous me dire? Je ne vous comprendrai jamais. Vous êtes tous les deux excellens, je vous dis, uniques.

SCÈNE X.

M. DE ROSAN, seul.

Il désapprouve ce projet; il pourrait m'aider à en détourner madame de Clairange, et à l'engager à ne pas faire partir sa lettre pour mon oncle; mais elle n'est peut-être pas encore partie. Allons, sans perdre un instant, trouver mademoiselle Honorine, et...

SCÈNE XI.

Mlle. ADÉLAIDE, M. DE ROSAN.

Mlle. ADÉLAIDE.

Monsieur de Rosan, je vous prie de vouloir bien m'entendre.

M. DE ROSAN.

Mademoiselle, une affaire très-pressante...

Mlle. ADÉLAIDE.

Ce que j'ai à vous dire est de la plus grande importance pour moi.

M. DE ROSAN.

Ce que je vais faire l'est peut-être davantage.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ma mère vient de me dire que vous m'épousiez.

M. DE ROSAN.

Je n'en sais rien encore.

Mlle. ADÉLAIDE.

Quoi, monsieur, sans mon aveu, vous osez faire des démarches?...

M. DE ROSAN.

Je n'en ai fait aucune, mademoiselle; je vous prie

de le croire. Mais, je vous en supplie, ne me retenez pas plus long-temps.

Mlle. ADÉLAIDE.

Il est nécessaire que vous sachiez que je ne consentirai jamais à vous épouser.

M. DE ROSAN.

C'et tout ce que je désire.

Mlle. ADÉLAIDE.

Vous le dites pour m'échapper; mais il faut que vous appreniez que nul bonheur ne pourra naître de ce mariage.

M. DE ROSAN.

J'en suis convaincu.

Mlle. ADÉLAIDE.

Que je ne pourrais que vous haïr si mes parens voulaient me forcer de vous épouser.

M. DE ROSAN.

Croyez que, de mon côté, je serai trop heureux qu'ils changent de sentiment.

Mlle. ADÉLAIDE.

Venez donc le leur déclarer.

M. DE ROSAN.

Il m'est impossible, dans ce moment; je ne puis différer...

Mlle. ADÉLAIDE.

Expliquez-moi seulement....

M. DE ROSAN.

Je suis perdu, si vous me retenez encore.

Mlle. ADÉLAIDE.

Je ne comprends pas...

M. DE ROSAN.

Pardonnez-moi, je vous prie, si je suis obligé de m'échapper.

SCÈNE XII.

Mlle. ADÉLAIDE, M. DE SAINT-ALPHART.

Mlle. ADÉLAIDE, rêvant.

Qu'est-ce que cela signifie ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Je n'imagine pas ce qui peut vous occuper si vivement.

Mlle. ADÉLAIDE.

Vous ignorez sans doute ce qui nous arrive ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Quoi donc ? vous m'effrayez !

Mlle. ADÉLAIDE.

Je ne sais comment vous l'expliquer. Ma mère vient de me dire que j'épousais monsieur de Rosan.

M. DE SAINT-ALPHART.

Vous ?

Mlle. ADÉLAIDE.

Elle prétend qu'elle ne peut plus retarder l'instant de me marier.

M. DE SAINT-ALPHART.

Mais, vous paraissiez ne plus redouter ses persécutions, et nous espérions que ce malheureux procès que mon père a intenté au vôtre, une fois terminé, je pourrais me nommer à lui et obtenir son consentement pour vous épouser.

Mlle. ADÉLAIDE.

Je m'étais trompée. Comment, avec sa facilité à varier sans cesse, avais-je pu me flatter de cet espoir ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Et vous consentiriez à m'abandonner, à épouser Rosan ?

Mlle. ADÉLAIDE.

Non, non, jamais, je vous le jure.

M. DE SAINT-ALPHART.

Je perdrais plutôt la vie que de souffrir qu'il pût vous posséder.

Mlle. ADÉLAIDE.

Calmez-vous, et écoutez-moi : je ne crois pas qu'il m'aime ; jamais rien n'a pu me le faire penser ; et, dans l'instant encore, tout en lui m'a paru devoir me prouver le contraire.

M. DE SAINT-ALPHART.

Je puis le faire expliquer.

Mlle. ADÉLAIDE.

Rapportez-vous-en à moi. Rarement une femme se trompe sur les sentimens qu'elle inspire.

M. DE SAINT-ALPHART.

Ne craignez rien ; j'aime Rosan.

Mlle. ADÉLAIDE.

Voyons les moyens qu'il faut employer pour rompre ce projet.

M. DE SAINT-ALPHART.

Et, comment ?

Mlle. ADÉLAIDE.

J'ai feint de renoncer au mariage pour me conserver pour vous. On me croit insensible, et l'on ignore notre amour. Confiez à mon père notre secret, et ce qui vous a engagé à cacher votre vrai nom. Abandonnez vos prétentions sur la terre dont vous devez hériter, et qui cause ce procès déraisonnable qui anime mes parens contre monsieur votre père.

M. DE SAINT-ALPHART.

A merveille !

Mlle. ADÉLAIDE.

Pour lors, trouvant en vous un homme généreux, mon père et ma mère, touchés de ce procédé,

offriront un accommodement dont notre mariage deviendra le sceau.

M. DE SAINT-ALPHART.

Comment n'avons-nous pas eu plus tôt une idée si heureuse ?

Mlle. ADÉLAIDE.

Sans crainte pour notre amour, l'espoir, même éloigné, du bonheur, en était déjà un réel dont nous jouissions.

M. DE SAINT-ALPHART.

Ah ! que rien ne le retarde plus.

Mlle. ADÉLAIDE.

Allez trouver mon père, et ne différez pas un instant.

M. DE SAINT-ALPHART.

J'y vole, et je vous rapporte sa réponse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle. HONORINE, JUSTINE.

JUSTINE.

Mais, mademoiselle, quand on aime et qu'on est aimée, que peut-on désirer davantage ?

Mlle. HONORINE.

Que celui qui nous aime ne soit pas injuste.

JUSTINE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais si vous vous mariez, j'espère que vous me permettrez d'épouser Lefort. Je l'aime, et je ne vais point lui chercher des défauts ; je l'excuserais plutôt.

Mlle. HONORINE.

Mais, n'est-ce pas vous qui m'avez dit que monsieur de Rosan me soupçonnait d'aimer monsieur de Saint-Alphart, et de ne vouloir le rendre jaloux que pour le forcer à me déclarer son amour ?

JUSTINE.

Il n'est que trop vrai que je vous l'ai dit, et je m'en suis bien repentie !

Mlle. HONORINE.

Quoique je désirasse qu'il eût des torts avec moi, afin qu'il pût oublier la ruse dont je me suis servie pour lui faire avouer son amour, j'ai été piquée de ce soupçon.

JUSTINE.

Mais la jalousie n'est-elle pas une preuve d'amour ?

Mlle. HONORINE.

Cela peut être ; mais non pas une preuve d'estime, et j'ai voulu l'en punir.

JUSTINE.

En envoyant à son oncle une lettre qui doit l'engager à mademoiselle votre sœur ? Pourquoi vous charger de cela ?

Mlle. HONORINE.

J'avais mes raisons.

JUSTINE.

Je ne vous comprends pas.

Mlle. HONORINE.

Je le crois bien. Paix, voici mon père.

SCÈNE II.

M. DE CLAIRANGE, Mlle. HONORINE, JUSTINE.

M. DE CLAIRANGE.

Ce n'est donc pas assez que votre mère fasse à chaque instant les choses les plus extraordinaires, il faut encore que vous la secondiez !

Mlle. HONORINE.

J'ignore...

M. DE CLAIRANGE.

Non, vous n'ignorez pas qu'elle veut marier votre sœur à Rosan, il est inutile de le nier. Sans m'en dire le moindre mot, elle fait cet arrangement, et lui laisse une lettre qui le propose à son oncle ; et, sur ce qu'il hésite à la faire partir, vous vous en chargez.

Mlle. HONORINE.

C'était l'affaire de ma mère, j'ai cru devoir suivre ses intentions.

M. DE CLAIRANGE.

Et sans consulter personne. Puisque Rosan hésitait, apparemment que ce mariage ne lui convenait pas.

Mlle. HONORINE.

Il hésitait?

M. DE CLAIRANGE.

Sans doute, et depuis ce moment il est d'une tristesse extrême, et vous auriez dû vous en apercevoir; mais votre étourderie vous empêche de faire attention à rien. Ma foi, vous serez tout comme votre mère.

Mlle. HONORINE.

Je voudrais fort pouvoir lui ressembler.

M. DE CLAIRANGE.

Oui, en mariant ses enfans sans les consulter.

Mlle. HONORINE.

Les enfans ne sont-ils pas trop heureux qu'on s'occupe de leur bonheur?

M. DE CLAIRANGE.

La répugnance de votre sœur pour le mariage aurait dû vous arrêter.

Mlle. HONORINE.

Elle n'avait pas arrêté ma mère.

M. DE CLAIRANGE.

Parbleu! je le crois bien; c'est toujours ce qu'elle imagine, qui lui paraît le plus raisonnable.

Mlle. HONORINE.

Si vous voulez que je vous parle sincèrement, je n'ai jamais été persuadée de cette répugnance de ma sœur pour le mariage, et j'en ai jugé d'après moi-même.

M. DE CLAIRANGE.

Celle-ci est vraie, au moins.

Mlle. HONORINE.

A notre âge, il est naturel d'y penser; on s'en occupe malgré soi, et nous ne sommes indécises que sur le choix, encore très-souvent nous n'avons pas beaucoup de peine à le faire; c'est notre cœur qui s'en charge, nous suivons son penchant, et nous aimons.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà précisément ce que j'ai dit à votre mère, et j'avais raison, puisque votre sœur aime Saint-Alphart.

Mlle. HONORINE.

Je m'en étais douté. Mais pourquoi m'en a-t-elle fait un mystère? c'est sa faute.

M. DE CLAIRANGE.

Non, elle ne pouvait pas l'avouer. Saint-Alphart est le fils du comte d'Olmar, devenu notre ennemi par un procès très-injuste.

Mlle. HONORINE.

Elle ne pouvait donc pas vouloir épouser M. de Saint Alphart, sans craindre de vous déplaire?

M. DE CLAIRANGE.

Sans doute; mais ce que vient de me proposer Saint-Alphart m'empêchera de consentir au mariage d'Adélaïde avec Rosan.

Mlle. HONORINE.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE CLAIRANGE.

Un acte de générosité qui peut réconcilier nos deux maisons, ce que je désire depuis très-long-temps.

Mlle. HONORINE.

Mais le baron de Rosan ne sera-t-il pas furieux?

M. DE CLAIRANGE.

Je le crains.

Mlle. HONORINE.

On m'a dit que c'était un homme extraordinaire et qui n'entend point qu'on lui manque de parole.

M. DE CLAIRANGE.

Et l'on vous a dit vrai. L'honneur a toujours été la base de toutes ses actions ; il a une espèce d'héroïsme qui tient entièrement de l'ancienne chevalerie.

Mlle. HONORINE.

Il me semble aussi vous avoir entendu dire qu'il avait fort désiré de s'allier avec vous.

M. DE CLAIRANGE.

Sans doute ; c'est ce qui a fait naître à votre mère ce projet, et, ce qui m'embarrasse, c'est la difficulté de le rompre. Imaginez-vous qu'il serait homme à déshériter son neveu, s'il refusait d'épouser votre sœur.

Mlle. HONORINE.

Vous le croyez ?

M. DE CLAIRANGE.

Je vous dis que j'en suis sûr.

Mlle. HONORINE

Bon ! tout cela s'arrangera.

M. DE CLAIRANGE.

La voilà encore comme sa mère, qui ne trouve de difficulté à rien. Mais la voici, je vais voir avec elle les moyens de faire changer d'avis le baron.

SCÈNE III.

M. DE CLAIRANGE, Mme. DE CLAIRANGE, LEFORT.

Mme. DE CLAIRANGE.

Lefort, n'oubliez pas de mettre mon petit secrétaire dans ma voiture.

LEFORT.

Non, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Et tous mes sacs.

LEFORT.

Ils y sont déjà.

M. DE CLAIRANGE.

Où allez-vous donc?

Mme. DE CLAIRANGE.

A Paris, avec vous. Est-ce que je ne vous l'ai pas dit? Mais ne vous effrayez pas de tous ces paquets, vous avez votre voiture, et il n'y aura dedans que mon petit coffre et ma petite chiffonnière.

M. DE CLAIRANGE.

Fort bien! mais votre coffre et votre chiffonnière n'iront point à Paris.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous êtes bien contrariant!

M. DE CLAIRANGE.

Oui; c'est le reproche qu'il y a à me faire. Vous pouvez vous en aller, mais moi je reste ici.

Mme. DE CLAIRANGE.

Cela est impossible. Voulez-vous, de l'humeur dont est le baron, qu'il arrive et qu'il ne vous trouve pas?

M. DE CLAIRANGE.

C'est vous qu'il ne trouvera pas, puisque vous vous en allez; mais vous feriez bien de lui écrire de ne pas venir ici.

Mme. DE CLAIRANGE.

Voilà ce que j'ai fait, et il vient à Paris.

M. DE CLAIRANGE.

Vous l'a-t-il mandé? avez-vous de ses nouvelles?

Mme. DE CLAIRANGE.

Sans doute; il est enchanté de l'alliance que je lui propose. D'après cela, comme Paris est plus commode pour faire une noce, je lui ai mandé de s'y rendre tout de suite.

M. DE CLAIRANGE.

Vous ne penserez donc jamais comme personne! C'est à la campagne ordinairement qu'on va faire un mariage, pour être plus libre; mais il est inutile de disputer là-dessus.

Mme. DE CLAIRANGE.

Sans doute. Moi, j'ai été mariée à Paris, et je veux que ma fille... D'ailleurs, il est nécessaire que nous y allions tous.

M. DE CLAIRANGE.

Écoutez-moi, et vous verrez qu'il n'est pas question de cela à présent.

Mme. DE CLAIRANGE.

Pardonnez-moi, je vous l'ai déjà dit. Lefort, démeuble-t-on l'appartement de monsieur?

LEFORT.

Oui, madame.

M. DE CLAIRANGE.

Qu'est-il nécessaire? Je vous prie, écoutez ce que j'ai à vous dire.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il n'y a point de raisons qui tiennent contre ce que je veux faire. Vous aimez la vue, vous serez au premier à merveille; et moi, étant logée où vous étiez, j'aurai mille commodités; vous verrez, vous verrez.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà ce que je ne verrai point.

Mme. DE CLAIRANGE.

Pardonnez-moi, monsieur de l'Acrotère est ici ; il a les plans,

M. DE CLAIRANGE.

Monsieur de l'Acrotère ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Oui, le nouvel architecte que j'ai pris : n'est-il pas là, Lefort ?

LEFORT.

Madame, il vous attend ; il a même quelque chose de fort pressé à vous dire.

Mme. DE CLAIRANGE.

Faites-le donc entrer.

LEFORT.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

M. DE CLAIRANGE, Mme. DE CLAIRANGE,
M. DE L'ACROTÈRE.

M. DE CLAIRANGE.

J'ai bien autre chose à faire que de voir des plans ; nous perdons du temps, et j'ai à vous entretenir de la chose du monde la plus intéressante.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien ! après. Approchez donc, monsieur de l'Acrotère.

M. DE L'ACROTÈRE.

Madame, j'ai un projet tout-à-fait noble à vous communiquer, et qui sera d'une grande beauté pour votre château.

M. DE CLAIRANGE.

Si ce n'est que cela, je ne veux rien faire du tout ; je le trouve très-bien comme il est.

Mme. DE CLAIRANGE.

Écoutez-le, il est rempli de goût.

M. DE L'ACROTÈRE.

Mon projet est une colonade qui soutiendrait un balcon, de toute la longueur du bâtiment, d'un pavillon à l'autre.

M. DE CLAIRANGE.

Oui, et qui obscurcirait tous les appartemens. Je ne veux point de cela.

M. DE L'ACROTÈRE.

Mais, monsieur, considérez donc le bel effet des colonnes.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je les vois déjà ; et ce que vous appelez obscurcir les appartemens, je trouve que c'est un mérite ; la trop grande lumière fatigue la vue.

M. DE CLAIRANGE.

Et, quand cela arrive-t-il ? Vous faites toujours fermer tout. Vous venez à la campagne, pour y être sans vous en douter. Pour moi, je m'y crois souvent à Paris, privé du jour et de la salubrité de l'air. Quant à ces pavillons dont vous parlez, je ne sais ce que vous voulez dire.

M. DE L'ACROTÈRE.

Monsieur, ils seront à la place des tours.

M. DE CLAIRANGE.

Des tours ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Oui, nous les abattons, ainsi que l'escalier et la salle à manger.

M. DE CLAIRANGE.

Et c'est pour cela que vous voulez me faire aller à Paris ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Sûrement ; voulez-vous rester ici au milieu des ouvriers ?

M. DE CLAIRANGE.

J'y resterai, mais sans ouvriers.

Mme. DE CLAIRANGE, à M. de l'Acrotère.

En ce cas, monsieur, ce sera pour cet hiver.

M. DE L'ACROTÈRE.

Quand vous le voudrez, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Ayez soin de vos plans, ne les égarez pas.

M. DE L'ACROTÈRE.

Ne craignez rien, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Lefort, dites que nous ne partons pas, et reportez tout dans mon appartement.

LEFORT.

Oui, madame.

SCÈNE V.

M. DE CLAIRANGE, Mme. DE CLAIRANGE.

M. DE CLAIRANGE.

A présent, j'espère que vous voudrez bien m'entendre.

Mme. DE CLAIRANGE.

Tant que vous le voudrez. Mais, je songe....

M. DE CLAIRANGE.

Où voulez-vous aller ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Retenir tout le monde. En restant ici, vous allez me faire passer pour la plus inconséquente des femmes.

M. DE CLAIRANGE.

Vous verrez que ce sera une nouveauté.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il faut que j'aille aussi écrire au baron.

M. DE CLAIRANGE.

Quand vous saurez ce que je vais vous dire, à la bonne heure ; vous pourrez même le prier de rester chez lui.

Mme. DE CLAIRANGE.

Pour manquer l'occasion de marier ma fille ! voilà ce que je ne ferai point.

M. DE CLAIRANGE.

L'occasion est toute trouvée.

Mme. DE CLAIRANGE.

Parce que j'y ai pensé.

M. DE CLAIRANGE.

Non, madame, car vous ignorez....

Mme. DE CLAIRANGE.

Voilà ce que je ne crois pas ; il serait plaisant qu'avec votre tranquillité, vous fussiez mieux instruit que moi.

M. DE CLAIRANGE.

C'est cependant ce qui arrive, car vous croyez connaître Saint-Alphart.

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais, très-fort ; c'est un très-honnête garçon, que j'aime beaucoup, qui a toujours eu pour moi mille prévenances ; et c'est ce qui m'a engagé à l'attirer ici.

M. DE CLAIRANGE.

Je sais tout cela.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je songe....

Mlle. HONORINE.

A notre âge, il est naturel d'y penser; on s'en occupe malgré soi, et nous ne sommes indécises que sur le choix, encore très-souvent nous n'avons pas beaucoup de peine à le faire; c'est notre cœur qui s'en charge, nous suivons son penchant, et nous aimons.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà précisément ce que j'ai dit à votre mère, et j'avais raison, puisque votre sœur aime Saint-Alphart.

Mlle. HONORINE.

Je m'en étais douté. Mais pourquoi m'en a-t-elle fait un mystère? c'est sa faute.

M. DE CLAIRANGE.

Non, elle ne pouvait pas l'avouer. Saint-Alphart est le fils du comte d'Olmar, devenu notre ennemi par un procès très-injuste.

Mlle. HONORINE.

Elle ne pouvait donc pas vouloir épouser M. de Saint Alphart, sans craindre de vous déplaire?

M. DE CLAIRANGE.

Sans doute; mais ce que vient de me proposer Saint-Alphart m'empêchera de consentir au mariage d'Adélaïde avec Rosan.

Mlle. HONORINE.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE CLAIRANGE.

Un acte de générosité qui peut réconcilier nos deux maisons, ce que je désire depuis très-long-temps.

Mlle. HONORINE.

Mais le baron de Rosan ne sera-t-il pas furieux?

M. DE CLAIRANGE.

Je le crains.

quand on l'a apportée ; et, comme j'allais vous joindre, je m'en suis chargée.

M. DE CLAIRANGE.

Je ne l'ai point reçue.

Mme. DE CLAIRANGE.

Si je ne vous l'ai pas remise, je dois l'avoir ici.

(Elle cherche dans ses poches.)

M. DE CLAIRANGE.

Vous êtes bien insupportable!

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous verrez que cela est bien intéressant.

M. DE CLAIRANGE.

Peut-être plus que vous ne pensez.

Mme. DE CLAIRANGE.

C'est un chicaneur odieux?

M. DE CLAIRANGE.

Eh bien, donnez donc!

Mme. DE CLAIRANGE.

Attendez, je cherche... Ah! tenez, la voici:

(Elle la lui donne.)

M. DE CLAIRANGE.

Voyons, voyons.

(Il lit.)

Mme. DE CLAIRANGE.

Pendant que vous lirez, je vais écrire au baron.

M. DE CLAIRANGE.

Attendez un moment. Tenez: Écoutez la lettre du comte. (*Il lit.*) « Je sens, monsieur, que je vieillis; » je m'affaiblis chaque jour, et je ne veux pas laisser » en mourant un procès aussi considérable à mon fils. » Donnez-lui une de vos fille en mariage; nos droits » confondus termineront tout, et je n'aurai plus que

» le regret de n'avoir pas mérité plus tôt votre amitié.
» Je suis, etc. »

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais où veut-il que nous trouvions son fils ?

M. DE CLAIRANGE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est Saint-Alphart, qui n'avait pas osé se faire connaître à cause de notre procès.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien, rien n'est plus facile à arranger.

M. DE CLAIRANGE.

Oui, si vous n'aviez pas gardé cette lettre.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il est encore temps.

M. DE CLAIRANGE.

Vous auriez su plus tôt qu'il aimait votre fille aînée.

Mme. DE CLAIRANGE.

Adélaïde ?

M. DE CLAIRANGE.

Et vous ne l'auriez pas proposée au baron pour son neveu, ce qui nous met à présent dans le plus grand embarras.

Mme. DE CLAIRANGE.

Laissez-moi faire.

M. DE CLAIRANGE.

Votre fille aînée aime Saint-Alphart.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je l'ignorais : voilà ce que fait le mystère.

M. DE CLAIRANGE.

Elle l'aurait épousé, et notre raccommodement avec le comte d'Olmar serait déjà terminé.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il le sera.....

M. DE CLAIRANGE.

Mais il est trop tard, et nous n'avons pas de temps à perdre; il peut se dédire, si on ne le prend pas au mot. D'ailleurs, si vous voulez rompre l'engagement avec le baron, il criera, et dira au comte qu'il ne faut pas compter sur les paroles que nous donnons, et cela suffira pour faire changer le comte de résolution.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je vais envoyer dire au baron de ne pas venir du tout.

M. DE CLAIRANGE.

Et si, malgré cela, il arrive?

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh bien, Rosan épousera Adélaïde.

SCÈNE VI.

M. DE CLAIRANGE, Mme. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN.

M. DE ROSAN.

Non, madame; non, jamais.

Mme. DE CLAIRANGE.

Quelle enfance! parce qu'elle aime Saint-Alphart? Cela ne doit pas arrêter; il vient un temps où tout cela est égal.

M. DE ROSAN.

Vous pourriez penser....

Mme. DE CLAIRANGE.

J'en suis sûre. Quand j'ai épousé monsieur de Clairange, moi, j'en aimais un autre; il le savait bien, et cela n'a rien empêché. Une jeune fille aime; à la place de son amant, on lui donne un mari, et le mari la console bientôt de la perte de l'amant. (*A M. de Clairange.*) Monsieur, faites-lui donc entendre rai-

son, et faites-lui bien sentir la nécessité de se prêter à l'exécution de notre projet.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN.

M. DE ROSAN.

Mais, monsieur, pourquoi donc est-il si nécessaire que j'épouse mademoiselle Adélaïde?

M. DE CLAIRANGE.

Parce que c'est elle que madame de Clairange a proposée au baron; que le baron serait furieux contre nous, si ce mariage ne se faisait pas, après y avoir consenti d'aussi bonne grâce. Voulez-vous que nous lui disions que c'est vous qui le refusez, et vous trouver exposé à être déshérité par lui?

M. DE ROSAN.

Eh, que m'importe sa fortune!

M. DE CLAIRANGE.

Il pourrait imaginer encore que ce serait nous qui vous aurions engagé à refuser; et par vivacité, il pourrait, dans sa colère, nous desservir auprès du comte d'Olmar, qui nous propose un arrangement, sans lequel la fortune de mes enfans peut être en grand danger.

M. DE ROSAN.

O ciel! que dites-vous? Je serais cause de la ruine de mademoiselle Honorine?

Mme. DE CLAIRANGE.

Et de celle de sa sœur; songez-y, si vous avez de l'amitié pour nous; souvenez-vous qu'en les ruinant, vous vous ruinez aussi.

SCÈNE VIII.

M. DE ROSAN, seul.

Ma résistance ruinerait tout ce que j'aime ! Quel sacrifice affreux veut-on que je fasse !.... Mais pourquoi faut-il qu'il y ait au monde deux hommes si déraisonnables que le comte et le baron ? Hélas ! est-ce d'eux seuls que je dois avoir le plus à me plaindre ? Si j'avais pu toucher le cœur de l'ingrate que je ne peux cesser d'aimer, mon sort était trop heureux ! et c'est elle qui m'engage avec une autre ; la crainte sans doute qu'elle avait que je ne traversasse ses desseins sur Saint-Alphart, lui a fait saisir ce projet. (*Il lit une lettre.*) Tout me contrarie ; jusqu'à mon oncle, qui m'écrit qu'il se rend à mes vœux.... Je lui parais devenir raisonnable en voulant me marier ; il renonce pour cela au projet qu'il a formé pour lui-même, et, en conséquence, il m'assure tout son bien. En refusant, il ne verra en moi qu'un monstre d'ingratitude ! comment sortir de ce précipice affreux ?

SCÈNE IX.

Mlle. ADÉLAIDE, M. DE ROSAN.

Mlle. ADÉLAIDE.

On vient de m'annoncer, monsieur, qu'il faut absolument que je vous épouse.

M. DE ROSAN.

Ah ! mademoiselle, si c'est une nécessité, ne vous en prenez pas à moi.

Mlle. ADELAIDE.

Eh ! n'êtes-vous pas le maître de refuser ?

M. DE ROSAN.

Non, mademoiselle ; ce mariage est indispensable,

et je ne trouve nuls moyens de le rompre, sans être la cause des plus grands malheurs.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ne croyez pas que jamais j'y consente.

M. DE ROSAN.

Mais votre fortune dépend de ce mariage.

Mlle. ADÉLAIDE.

Et si mon bonheur est détruit, si par-là je perds ce que j'ai de plus cher au monde!... oui, monsieur, j'aime M. de Saint-Alphart.

M DE ROSAN.

Est-il possible?

Mlle. ADÉLAIDE.

Je l'ai dit à mes parens : ainsi, dans la situation où je me trouve, je crois que je puis vous l'avouer.

M. DE ROSAN.

Vous aimez Saint-Alphart! je ne l'aurais jamais pensé, malgré ce qu'on m'avait dit.

Mlle. ADÉLAIDE.

Pourquoi donc?

M. DE ROSAN, à part.

Hélas! je ne suis donc pas seul à plaindre.

Mlle. ADÉLAIDE.

Que dites-vous?

M. DE ROSAN.

Que je vous plains bien sincèrement.

Mlle. ADÉLAIDE.

Vous croyez que je renoncerais à lui?

M. DE ROSAN.

Il le faudra.

Mlle. ADÉLAIDE.

Je n'y consentirai jamais, je vous le répète.

M. DE ROSAN.

Quelle est votre erreur!

Mlle. ADÉLAIDE.

Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous?

M. DE ROSAN.

Ah! pardonnez....

Mlle. ADÉLAIDE.

Quel est donc ce mystère?

M. DE ROSAN.

Vous aimez Saint-Alphart?

Mlle. ADÉLAIDE.

Oui, monsieur; je l'aime, et je le dois.

M. DE ROSAN.

Vous vous en croyez aimée?

Mlle. ADÉLAIDE.

Voudriez-vous m'en faire douter?

M. DE ROSAN.

Hélas! je voudrais me tromper! mais il n'est que trop vrai qu'il a su plaire et qu'il est aimé.

Mlle. ADÉLAIDE.

Et, par qui?

M. DE ROSAN.

C'est un secret que j'ai pénétré malgré moi, et qui fera le tourment de ma vie.

Mlle. ADÉLAIDE.

Achevez, je vous en supplie.

M. DE ROSAN.

Je n'en ai que trop dit; mais pardonnez à l'amour, et à l'amour jaloux.

SCÈNE X.

Mlle. ADÉLAIDE, seule.

Que vient-il de m'apprendre!.. Saint-Alphart pourrait me tromper? Lui!.. il est impossible. (*Elle rêve.*) Mais, Rosan aimerait-il ma sœur?... Je n'en saurais

douter ; il est jaloux de Saint-Alphart. Saint-Alphart me tromperait-il pour elle ? seraient-ils d'accord ? Examinons. Honorine a envoyé au baron la lettre de ma mère, où elle m'engage avec Rosan ; pourquoi cet empressement, si elle n'avait pas voulu s'assurer d'épouser Saint-Alphart ? Mais lui, qui l'obligeait à cette feinte vis-à-vis de moi, de mes parens ? il leur avoue son nom ; il s'empresse de renoncer aux prétentions du procès de son père.... Eh ! sans doute, me sachant engagée ailleurs, toute difficulté est détruite pour épouser ma sœur ; il saisit l'instant... Les hommes seraient capables d'une pareille noirceur ?... Ah ! quelle affreuse vérité ! Oui, ils sont tous des monstres.

SCÈNE XI.

Mlle. ADÉLAIDE, M. DE SAINT-ALPHART.

M. DE SAINT-ALPHART.

Cessez de vous affliger, mademoiselle ; vos parens nous protègent. Madame votre mère vient d'écrire au baron, pour retarder son arrivée. Nous gagnons du temps, tout doit nous favoriser.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ainsi, vous espérez d'être heureux ?

M. DE SAINT-ALPHART.

J'ose m'en flatter.

Mlle. ADÉLAIDE.

Et c'est à moi que vous venez confier le bonheur que vous attendez ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Dont je suis presque certain. Vous ignorez ce qui me le fait penser.

Mlle. ADÉLAIDE.

Pardonnez-moi.

M. DE SAINT-ALPHART.

Vous savez que mon père a écrit au vôtre pour lui demander une de ses filles pour moi, afin de terminer tous nos différens.

Mlle. ADÉLAIDE.

Votre père ?...

M. DE SAINT-ALPHART.

Oui, mademoiselle; il semble que le ciel nous inspirait tous les deux, mon père et moi.

Mlle. ADÉLAIDE.

O Dieu ! je suis perdue !

(Elle tombe dans un fauteuil.)

M. DE SAINT-ALPHART.

Que dites-vous donc?... Quelle est cette douleur?... Je ne vous comprends pas.

Mlle. ADÉLAIDE.

Je rougis de ma faiblesse. Non, traître, vous ne sauriez plus m'abuser. Qu'était-il nécessaire de feindre un amour que vous ne sentiez pas ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Moi, feindre !

Mlle. ADÉLAIDE.

Je ne vous écoute plus. Vous êtes sûr que le baron voudra m'avoir pour son neveu... Non, ne croyez pas que jamais je puisse regretter un cœur tel que le vôtre.

M. DE SAINT-ALPHART.

Quelle est donc cette cruelle erreur ? Je pourrais aimer ailleurs !...

Mlle. ADÉLAIDE.

Non, c'est devant moi; c'est à mes yeux que vous prétendez triompher; cette perfidie me fait horreur!

M. DE SAINT-ALPHART.

Moi, perfide !... (*Il se jette à genoux.*) Ah ! par pitié, daignez me donner les moyens de me justifier.

SCÈNE XII.

Mlle. ADÉLAIDE, Mlle. HONORINE, M. DE SAINT-ALPHART.

Mlle. HONORINE.

Fort bien, ma sœur; mais ceci ne m'apprend rien.

Mlle. ADÉLAIDE.

Vous saviez qu'il me trompait, et vous avez pu l'approuver ?

Mlle. HONORINE.

Moi ! que dites-vous donc ?

Mlle. ADÉLAIDE.

Que je vous l'abandonne; que vous pouvez l'épouser; qu'il ne peut plus me causer le moindre regret.

M. DE SAINT-ALPHART.

Ah ! mademoiselle !...

Mlle. ADÉLAIDE.

Quoi ! aux yeux de ma rivale, vous osez encore !... Laissez-moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

Mlle. HONORINE, M. DE SAINT-ALPHART.

Mlle. HONORINE.

Comment, elle croit que vous m'aimez ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Je ne sais qui a pu lui faire naître cette idée.

Mlle. HONORINE.

Rien n'est plus plaisant !

M. DE SAINT-ALPHART.

Tout ce qui devrait lui prouver mon amour me rend infidèle à ses yeux trop prévenus.

Mlle. HONORINE.

Quoi ! ma sœur, qui affichait la plus parfaite indifférence, vous aime à cet excès ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Ah ! mademoiselle, c'est vous peut-être, qui m'avez perdu.

Mlle. HONORINE.

Ne le croyez donc pas : sa jalousie, son dépit, prouvent assez qu'elle vous aime toujours, et que vous serez heureux.

M. DE SAINT-ALPHART.

Ce dépit la fera consentir à épouser Rosan. Je n'en saurais douter.

Mlle. HONORINE.

Mais, monsieur de Rosan ne l'aime pas.

M. DE SAINT-ALPHART.

Et, si son oncle arrive, malgré ce que vient de me dire madame de Clairange ?

Mlle. HONORINE.

Vous a-t-elle dit qu'il ne venait pas ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Elle me l'a assuré ; mais...

Mlle. HONORINE.

Achevez.

M. DE SAINT-ALPHART.

Le courrier qu'elle lui a envoyé peut ne pas le rencontrer ; ou, de l'humeur dont on dit qu'il est, il peut poursuivre sa route, et tout concourra pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes.

Mlle. HONORINE.

Ne vous désespérez pas, avant de savoir votre sort. Je vais rassurer ma sœur, s'il m'est possible (*à part*), et savoir si en effet le baron n'arrivera pas.

SCÈNE XIV.

M. DE **SAINT-ALPHART**, seul.

Voyons Rosan, sachons quels sont ses projets. Puisqu'il aime mademoiselle Honorine, il ne saurait consentir à épouser sa sœur ; et, si elle demeure libre, il peut au moins me rester quelque espoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-ALPHART, M. DE ROSAN.

M. DE SAINT-ALPHART.

Tout le monde est à la promenade, et je vous cherche depuis deux heures, pour avoir de vous un éclaircissement : on dit que vous consentez à épouser mademoiselle Adélaïde.

M. DE ROSAN.

Cela doit vous être très-indifférent.

M. DE SAINT-ALPHART.

Vous devez pourtant être sûr que vous y trouverez un obstacle invincible.

M. DE ROSAN.

De sa part ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Non, de la mienne.

M. DE ROSAN.

Vous plaisantez.

M. DE SAINT-ALPHART.

Je n'en ai nulle envie; mon amour pour elle...

M. DE ROSAN.

Pour mademoiselle Adélaïde ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Oui, monsieur; mon amour pour elle est si violent, qu'il faudra m'arracher la vie avant que de tenter de m'en ôter la possession.

M. DE ROSAN.

Expliquons-nous : vous me connaissez, et vous savez que la violence ne pourrait me faire changer de résolution ; je pense de même de vous ; mais, dites-moi pourquoi avez-vous nommé mademoiselle Adélaïde ? Vous vous êtes sûrement trompé de nom.

M. DE SAINT-ALPHART.

Non, monsieur ; je l'aime depuis long-temps, et j'ai caché ma passion jusqu'à ce jour, pour des raisons qui m'y obligeaient. Quand vous saurez que je suis le fils du comte d'Olmar, que je suis aimé, et que ce mariage est aussi nécessaire à mon bonheur qu'à ma fortune, je me flatte que vous changerez de dessein, surtout si, comme je le soupçonne, vous aimez mademoiselle Honorine. Je vous ai dit mon secret, nos intérêts sont égaux, parlez-moi avec la même franchise.

M. DE ROSAN.

Eh bien, mon cher Saint-Alphart, apprenez l'excès de mon malheur ; j'aime, j'adore mademoiselle Honorine, et c'est sans doute pour m'ôter tout espoir qu'elle m'a engagé avec sa sœur. J'ai pensé qu'elle vous aimait, que vous étiez d'accord, et que vous étiez l'obstacle qui s'opposait à ma félicité.

M. DE SAINT-ALPHART.

J'ignore si j'ai pu lui inspirer le moindre amour, et je vous donne ma parole que je n'ai jamais rien fait qui pût lui faire penser que je pourrais l'aimer.

M. DE ROSAN.

Je vous en crois ; mais je n'en suis pas moins à plaindre.

M. DE SAINT-ALPHART.

S'il est un moyen de la guérir de cet amour, c'est de me laisser épouser sa sœur. Je vais conjurer ma-

dame de Clairange de me la donner; et, vous, promettez-moi de désabuser mademoiselle Adélaïde.

M. DE ROSAN.

Allez, je le dois, puisque c'est moi qui ai causé son erreur.

M. DE SAINT-ALPHART.

Vous?

M. DE ROSAN.

Oui; mais ne perdez pas de temps, et comptez sur moi.

M. DE SAINT-ALPHART.

Adieu, mon cher Rosan; vous me rendez la vie!

(Il l'embrasse et s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE ROSAN, seul.

Je ne conçois pas que l'amour puisse abuser le cœur d'Honorine à ce point! elle aime Saint-Alphart, sans avoir pu le toucher, et l'espoir règne encore dans son âme!.... Mais, que dis-je, le mien est-il détruit?.... Eh! sur quoi puis-je le fonder?

(Il rêve.)

SCÈNE III.

Mlle. HONORINE, M. DE ROSAN

Mlle. HONORINE, à part.

Ah! le voici. Il ne m'aperçoit pas; sachons, s'il est possible, quels peuvent être ses desseins. (*Haut.*) Puis-je savoir ce qui vous occupe?

M. DE ROSAN.

Ce ne sont pas les maux que vous me faites souffrir, mais ceux auxquels vous allez être exposée.

Mlle. HONORINE.

Quels maux? je ne vous comprends pas.

M. DE ROSAN.

Il est affreux de perdre ce qu'on aime.

Mlle. HONORINE.

Cette réflexion n'est pas neuve, assurément.

M. DE ROSAN.

J'en conviens; mais il n'en est pas moins douloureux d'être exposé à éprouver une pareille vérité.

Mlle. HONORINE.

Vous croyez donc que je vais l'éprouver, en vous perdant ?

M. DE ROSAN.

Je ne suis pas assez heureux pour vous causer de tels regrets.

Mlle. HONORINE.

Expliquez-vous.

M. DE ROSAN.

Je ne puis consentir à détruire une erreur qui vous est chère.

Mlle. HONORINE.

Quel langage !

M. DE ROSAN.

Ne croyez pas que je triomphe de votre malheur.

Mlle. HONORINE.

Je veux absolument savoir de quoi vous croyez devoir me plaindre.

M. DE ROSAN.

De perdre ce qui vous est le plus cher au monde. Celui que vous aimez....

Mlle. HONORINE.

Eh bien ?

M. DE ROSAN.

Dispensez-moi....

Mlle. HONORINE.

Achevez !

M. DE ROSAN.

N'est qu'un ingrat.

Mlle. HONORINE.

Vous vous trompez.

M. DE ROSAN.

Vous seriez moins à plaindre, si je me trompais.

Mlle. HONORINE.

Il me le dirait lui-même que je ne l'en croirais pas.

M. DE ROSAN.

Quel est votre aveuglement!

Mlle. HONORINE.

Même en ce moment, tout me prouve qu'il m'aime, et qu'il m'aimera toujours.

M. DE ROSAN.

Ah! gardez-vous de le croire.

Mlle. HONORINE.

Cette assurance m'est trop chère pour que je veuille jamais la détruire.

M. DE ROSAN.

Pardonnez-moi d'avoir osé entreprendre....

Mlle. HONORINE.

Ce qu'il vous était impossible de me persuader; votre cœur démentait votre bouche.

M. DE ROSAN.

Quoi! lorsque je vous assure....

Mlle. HONORINE.

Oui, que je ne suis plus aimée du seul objet qui puisse me rendre heureuse; et vous serez forcé bientôt vous-même d'en convenir.

M. DE ROSAN.

En ce cas, je me repens....

Mlle. HONORINE.

Vous n'avez point de torts, soyez tranquille.

M. DE ROSAN.

Vous me pardonnez?

Mlle. HONORINE.

Ah ! croyez que bien loin de me trouver offensée, je me plais à penser que je ne peux que me louer de vous.

M. DE ROSAN, à part.

Avec quelle ironie elle jouit du plaisir de me désespérer ! Allons trouver sa sœur et justifier Saint-Alphart.

SCÈNE IV.

Mlle. HONORINE, JUSTINE.

JUSTINE, accourant.

Mademoiselle.... Mais quoi ! vous riez ?

Mlle. HONORINE.

Et j'en ai sujet; je viens de prendre le parti de M. de Rosan contre lui-même; j'ai pensé vingt fois éclater de rire.

JUSTINE.

Oui; mais savez-vous que monsieur le baron, son oncle, ne viendra pas ?

Mlle. HONORINE.

Comment!... Qui vous a dit cela ?

JUSTINE.

Je viens de l'entendre dire à madame; voici monsieur votre père, vous le saurez de lui-même.

SCÈNE V.

M DE CLAIRANGE, Mlle. HONORINE, JUSTINE.

M. DE CLAIRANGE.

En vérité, madame de Clairange est bien extraordinaire ! je la cherche partout, depuis deux heures, inutilement. J'ai eu pitié de l'amour de votre sœur et de celui de Saint-Alphart; et, comme il fallait au

comte d'Olmar une réponse décisive, je viens de lui mander qu'ils s'épouseraient.

Mlle. HONORINE.

Ils vont être enchantés!

M. DE CLAIRANGE.

Le baron criera, pestera, tant qu'il voudra; je ne m'en soucie guère.

Mlle. HONORINE.

Il s'en prendra à son neveu.

M. DE CLAIRANGE.

Il aura tort: c'est à ma femme qu'il faudra qu'il s'en prenne, et je le lui dirai; il la connaît, et il ne sera pas surpris de cette nouvelle inconséquence. D'ailleurs, je termine une affaire importante, et je fais deux heureux; je crois que rien n'est plus raisonnable.

JUSTINE.

Ah! si monsieur voulait quelquefois agir lui-même, tout n'en irait que mieux ici.

M. DE CLAIRANGE.

Il est vrai; mais je n'aime point à contrarier.

JUSTINE.

Voici madame.

SCÈNE VI.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. HONORINE, M. DE CLAIRANGE, JUSTINE.

M. DE CLAIRANGE.

Eh! madame, d'où venez-vous donc? quand on a besoin de vous, on ne vous trouve jamais.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous ne vous occupez de rien, cela fait que vous avez toujours du loisir; mais vous ne savez pas ce que

je viens de faire ; c'est un marché admirable, vous en serez ravi.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà ce que je ne crois pas. Écoutez-moi.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je comble tous les fossés du château, je remplis le grand canal ; et, d'ici à près d'une lieue, en détruisant le parterre, et en commençant de la maison, vous aurez une prairie immense, dans laquelle couleront mille petits ruisseaux charmans ! Rien ne sera plus délicieux et plus utile.

M. DE CLAIRANGE.

Quelle folie !

Mme. DE CLAIRANGE.

Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout : il n'y aura nulle part une plus belle vue ; vous aurez des ponts à chaque pas, ainsi que des barrières, et vous croirez être à mille lieues d'ici, parce que tous vos arbres seront étrangers, et cela ne vous coûtera pas un sou, parce que j'abats le parc et la grande futaie, et que cela produira de quoi payer les mouvements de terre pour faire les montagnes, les nouvelles plantations et les trois machines à feu qu'il faudra pour multiplier les ruisseaux.

M. DE CLAIRANGE.

Et avec quoi vous chaufferez-vous l'hiver ? Sera-ce avec ces ruisseaux ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais ne plaisantez pas : ils nous serviront à faire venir du bois de Paris, en remontant dans de petits bateaux de la Seine ici ; ce sera même un coup d'œil charmant et à quoi je n'avais pas pensé.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà bien la plus grande extravagance !.... Mais elle ne se fera pas.

Mme. DE CLAIRANGE.

Les marchés sont signés, et il y a même un dédit.

M. DE CLAIRANGE.

Que je ne tiendrai pas.

Mme. DE CLAIRANGE.

Pardonnez-moi : en vous y opposant, voulez-vous qu'on se moque de vous ?

M. DE CLAIRANGE.

On s'en moquerait bien davantage, si j'adoptais vos folies ; cela serait assurément un très-grand ridicule ! Parlons d'autres choses. J'ai à vous dire....

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous vous plaisez à me contrarier en tout.

M. DE CLAIRANGE.

Je ferais peut-être bien ; je vous épargnerais au moins beaucoup de travers.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous voulez me faire mourir de chagrin.

M. DE CLAIRANGE.

Il est vrai que vous êtes fort malheureuse avec moi.

Mme. DE CLAIRANGE.

Tantôt encore, ces colonnes, ce balcon !....

Mlle. HONORINE à M. DE CLAIRANGE.

Je m'en vais dire à ma sœur ce que vous avez fait pour elle.

M. DE CLAIRANGE.

Vous ferez bien.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je ne sais ce qu'est devenu Lefort ; Justine, envoyez-le moi, qu'il vienne promptement.

JUSTINE.

Oui, madame.

SCÈNE VII.

M. DE CLAIRANGE, Mme. DE CLAIRANGE.

M. DE CLAIRANGE.

Je vous dit que j'ai à vous parler; que voulez-vous faire de Lefort?

Mme. DE CLAIRANGE.

C'est qu'on détruit demain de grand matin le parterre, et je voudrais qu'il en fît couper ce soir toutes les fleurs pour mettre dans les appartemens.

M. DE CLAIRANGE.

Je vous réponds qu'on ne détruira rien.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il est bien désagréable d'être ainsi contrariée!

M. DE CLAIRANGE.

Oui, cela m'arrive souvent.

Mme. DE CLAIRANGE.

Et dans le moment encore où je m'occupe de l'affaire la plus essentielle.

M. DE CLAIRANGE.

Oui, de gâter mon parc et mes jardins.

Mme. DE CLAIRANGE.

Eh non, monsieur, ce n'est pas de cela qu'il est question. J'avais fait une faute, en gardant la lettre du comte d'Olmar, et je viens de la réparer.

M. DE CLAIRANGE.

Et, comment?

Mme. DE CLAIRANGE.

En lui mandant que nous acceptons ses offres de grand cœur, et que nous donnerions volontiers notre fille aînée à son fils, si elle n'était pas engagée avec le neveu du baron; mais qu'il aura la cadette.

M. DE CLAIRANGE.

Eh! madame, qu'avez-vous fait?

Mme. DE CLAIRANGE.

Est-ce que vous n'avez pas persuadé à Rosan d'épouser Adélaïde?

M. DE CLAIRANGE.

Eh non, madame; au contraire : comptant que son oncle n'arrivera pas, il espère que le temps que nous gagnerons pourra nous servir à lui faire entendre raison.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je ne savais pas cela, et ce n'est pas ma faute.

M. DE CLAIRANGE.

En conséquence, connaissant l'amour de Saint-Alphart et d'Adélaïde, j'ai mandé au comte d'Olmar que c'était Adélaïde que son fils épouserait.

Mme. DE CLAIRANGE.

Puisque vous prenez ce parti, il fallait donc me le dire.

M. DE CLAIRANGE.

Et, où vous trouver? Et puis, il me semble que c'est à moi à répondre aux lettres que l'on m'écrit, et non pas à vous qui décidez sans consulter personne.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous ne pouvez pas souffrir d'écrire.

M. DE CLAIRANGE.

Non, pour des misères; mais pour des affaires d'aussi grande conséquence, cela devient bien différent. Que voulez-vous que le comte pense de la contradiction qu'il trouvera dans nos lettres? Voilà ce que c'est que de ne pas pouvoir vous tenir tranquille.

Mme. DE CLAIRANGE.

Oui! si je me tenais tranquille, et si je n'agissais

pas pour vous et pour vos enfans, serait-ce vous qui vous en occuperiez? Moi, je fais face à tout.

M. DE CLAIRANGE.

Madame, quand on veut tout faire, on ne fait rien de bien.

Mme. DE CLAIRANGE.

Lefort n'arrive pas; il est impatientant! Je vais toujours envoyer chercher le jardinier.

M. DE CLAIRANGE.

Un moment, je vous prie.

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais, nous n'avons plus rien à nous dire, ce me semble.

M. DE CLAIRANGE.

Voici Adélaïde et Saint-Alphart. Restez donc.

SCÈNE VIII.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ah! mon père! quelles obligations!

M. DE SAINT-ALPHART.

Madame, que ne vous devrons-nous pas!

Mlle. ADÉLAIDE.

Oui, vous faites notre bonheur. Ah! ma mère!...

M. DE CLAIRANGE.

Remerciez-la: elle fait bien vos affaires.

Mlle. ADÉLAIDE.

Comment donc?

M. DE SAINT-ALPHART.

Qu'aurions-nous à redouter encore?

M. DE CLAIRANGE.

Elle vient d'écrire à votre père que vous épouseriez Honorine.

M. DE SAINT-ALPHART.

O ciel !

Mme. DE CLAIRANGE.

Tranquillisez-vous ; je vais lui récrire que je me suis trompée de nom, et faire partir un courrier tout de suite.

M. DE CLAIRANGE.

Ce sera peut-être le douzième de la journée.

Mme. DE CLAIRANGE.

Ce n'est que l'affaire des chevaux.

M. DE CLAIRANGE.

Oui , la peine des hommes est comptée pour rien.

SCÈNE IX.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART, LEFORT.

LEFORT.

Madame , voilà M. le baron de Rosan qui va arriver ; dans quel appartement faut-il le mettre ?

M. DE CLAIRANGE.

Le baron va arriver ?

LEFORT.

Oui, monsieur ; son valet de chambre est déjà ici.

Mme. DE CLAIRANGE.

Est-ce qu'il n'a pas reçu ma dernière lettre ?

LEFORT.

Je crois que non, madame, parce qu'il n'est pas venu par la route ordinaire. Il a passé chez lui, en partant de chez M. le comte d'Olmar.

M. DE CLAIRANGE.

Eh bien, comment allez-vous faire ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Je vais le loger dans le grand pavillon à droite.

M. DE CLAIRANGE.

Mais, ce n'est pas là...

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous avez raison ; j'ai tort, il fume dans ce logement-là. Lefort, au rez-de-chaussée, au-dessous.

LEFORT.

Oui, madame.

Mme. DE CLAIRANGE.

Non, au-dessus du salon, à cause de la vue ; parce qu'il se lève de bonne heure.

LEFORT.

Je sais bien.

Mme. DE CLAIRANGE.

Et vous m'attendrez chez moi, avec le jardinier.

LEFORT.

Oui, madame.

SCENE X.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART.

M. DE CLAIRANGE.

Eh ! madame, de quoi vous occupez-vous là ?

Mme. DE CLAIRANGE.

De bien loger le baron ; est-ce que vous penseriez à cela, vous ?

M. DE CLAIRANGE.

Non sûrement ; ce qui m'inquiète, c'est qu'il voudra que son neveu épouse Adélaïde, que vous lui avez proposée.

Mme. DE CLAIRANGE.

C'est à quoi je songeais; laissez, laissez-moi faire: il me vient une idée.

M. DE CLAIRANGE.

Oui, pour tout gâter encore.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je rêve...

M. DE SAINT-ALPHART.

Ah! mademoiselle, que je crains!

Mlle. ADÉLAIDE.

Voici M. de Rosan.

M. DE SAINT-ALPHART.

Il m'a donné sa parole que jamais...

SCÈNE XI.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, M. DE CLAIRANGE, M. DE ROSAN, M. DE SAINT-ALPHART.

M. DE ROSAN.

Madame, mon oncle va arriver dans l'instant; je ne sais ce que je dois faire.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous ne voulez pas épouser Adélaïde?

Mlle. ADÉLAIDE.

Moi, ma mère?

M. DE ROSAN.

Ne vous alarmez pas, mademoiselle; Saint-Alphart sait bien qu'il n'a rien à craindre.

Mme. DE CLAIRANGE.

Écoutez, voici ce qu'il faut que vous fassiez; mais ne perdez pas un instant. Si vous n'avez pas vos chevaux, prenez ceux de monsieur et partez tout de suite par la porte du parc. Non, non, prenez plutôt les

miens ; mes gens y sont toujours, et ceux de M. de Clairange se promènent sans cesse.

M. DE ROSAN.

Où voulez-vous que j'aille.

Mme. DE CLAIRANGE.

Où? Ah ! je m'en vais vous le dire. Pendant qu'on mettra les chevaux, entrez chez moi, vous y trouverez du papier, de l'encre ; voilà ma clef. Non, elle est à la porte du boudoir.

M. DE ROSAN.

Oui, mais hâtez-vous de me dire ce que vous voulez que j'écrive; je crains d'être surpris par mon oncle.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous lui écrirez que vous venez de recevoir une lettre de votre colonel, et qu'il vous mande de partir sur-le-champ pour votre régiment. Laissez la lettre sur ma table, je l'enverrai chercher, et partez promptement.

M. DE ROSAN.

Allons, je fais ce que vous m'ordonnez. (*A part.*) Je vais donc perdre tout espoir !

SCÈNE XII.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, Mlle. HONORINE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART.

Mme. DE CLAIRANGE.

J'entends, je crois, une voiture.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ma sœur, est-ce M. le baron qui arrive?

Mlle. HONORINE.

Oui, ma sœur, c'est lui-même.

M. DE CLAIRANGE.

Eh bien ! vous croyez que vous allez tout arranger ?

Mme. DE CLAIRANGE, à Mlle. Honorine.

Il me vient une autre idée ; si je lui disais qu'en écrivant je me suis trompée de nom ?

Mlle. HONORINE.

Ah ! gardez-vous-en bien, je vous en prie !

Mme. DE CLAIRANGE.

Pourquoi donc ?

Mlle. HONORINE.

Vous le saurez bientôt.

Mme. DE CLAIRANGE.

Le parti que j'ai pris, d'accord avec Rosan, vaut beaucoup mieux.

Mlle. HONORINE.

Quel est-il ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Paix ! j'entends le baron.

Mlle. ADÉLAIDE, à M. De Saint-Alphart.

Je frissonne !

SCÈNE XIII.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, Mlle. HONORINE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART, LE BARON.

LE BARON.

Madame, vous voyez que je ne perds pas de temps ; aussitôt la proposition acceptée, j'arrive : voilà comme je suis. Bonjour, mon cher Clairange.

(Il salue les autres.)

Mme. DE CLAIRANGE.

Je suis bien fâchée que vous n'ayez pas reçu toutes les lettres que je vous ai écrites, parce que...

je viens de faire ; c'est un marché admirable, vous en serez ravi.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà ce que je ne crois pas. Écoutez-moi.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je comble tous les fossés du château, je remplis le grand canal ; et, d'ici à près d'une lieue, en détruisant le parterre, et en commençant de la maison, vous aurez une prairie immense, dans laquelle couleront mille petits ruisseaux charmans ! Rien ne sera plus délicieux et plus utile.

M. DE CLAIRANGE.

Quelle folie !

Mme. DE CLAIRANGE.

Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout : il n'y aura nulle part une plus belle vue ; vous aurez des ponts à chaque pas, ainsi que des barrières, et vous croirez être à mille lieues d'ici, parce que tous vos arbres seront étrangers, et cela ne vous coûtera pas un sou, parce que j'abats le parc et la grande futaie, et que cela produira de quoi payer les mouvements de terre pour faire les montagnes, les nouvelles plantations et les trois machines à feu qu'il faudra pour multiplier les ruisseaux.

M. DE CLAIRANGE.

Et avec quoi vous chaufferez-vous l'hiver ? Sera-ce avec ces ruisseaux ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais ne plaisantez pas : ils nous serviront à faire venir du bois de Paris, en remontant dans de petits bateaux de la Seine ici ; ce sera même un coup d'œil charmant et à quoi je n'avais pas pensé.

M. DE CLAIRANGE.

Voilà bien la plus grande extravagance !.... Mais elle ne se fera pas.

LE BARON.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

Mme. DE CLAIRANGE.

Parce que votre neveu vient de partir pour son régiment.

Mlle. HONORINE, à Mme. DE CLAIRANGE.

Il est parti?

Mme. DE CLAIRANGE.

Oui, ma fille.

LE BARON.

Qu'est-ce que cela veut dire? Comment, parti pour son régiment, quand il est question de le marier!

Mme. DE CLAIRANGE.

Il a reçu une lettre de son colonel, qui l'a obligé de partir sur-le-champ, et il vous a écrit. Honorine, allez chercher cette lettre, elle est dans mon boudoir.

Mlle. HONORINE.

J'y vais; (*A part.*) Je saurai s'il est effectivement parti.

SCENE XIV.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, LE BARON, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART.

LE BARON.

Vous dites qu'il vient de recevoir une lettre de son colonel; je le quitte, moi; il est chez le comte d'Olmar, et il ne m'en a rien dit. Il sait pourtant que je n'ai demandé un congé pour lui, qu'afin de le marier sans retard, et c'est là ce qui me fait adopter votre proposition sans hésiter.

Mme. DE CLAIRANGE.

La lettre est peut-être du ministre; j'aurai confondu.

LE BARON.

J'entrevois là-dedans du mystère, et je n'aime pas

cela. Monsieur mon neveu, je vous réponds que vous ne me tromperez pas facilement.

Mme. DE CLAIRANGE.

Il ne faut pas vous fâcher contre lui; il y a quelquefois des circonstances...

LE BARON.

Des circonstances!... Comment, vous l'excusez? Madame, vous me paraissez de moitié avec lui.

Mme. DE CLAIRANGE.

Moi! croyez...

LE BARON.

J'attends sa lettre : nous verrons comment il s'y prendra pour justifier son départ dans ce moment-ci. Vous pouvez compter que, s'il refuse d'épouser votre fille, je le déshérite.

M. DE CLAIRANGE.

Quoi, baron?...

LE BARON.

Oui, monsieur.

Mme. DE CLAIRANGE.

Vous auriez cette inhumanité?

LE BARON.

Oui, madame.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Mme. DE CLAIRANGE, Mlle. ADÉLAIDE, Mlle. HONORINE, M. DE CLAIRANGE, M. DE SAINT-ALPHART, LE BARON, M. DE ROSAN.

Mlle. HONORINE, à M. DE ROSAN.

J'exige absolument que vous paraissiez. (*au baron.*) Au lieu de la lettre de M. de Rosan, monsieur le baron, c'est lui-même que je vous amène.

LE BARON.

Ah ! nous allons voir comment il va s'y prendre, pour me prouver cette prétendue lettre de son colonel ?

M. DE ROSAN.

Non, mon oncle, je ne chercherai point à vous en imposer et à vous cacher le vrai motif de ma fuite.

LE BARON.

Il est donc vrai que vous cherchiez à vous évader, en me voyant arriver ?

M. DE ROSAN.

Si vous daigniez écouter mes raisons...

LE BARON.

Je crois que vous me direz de belles choses ! Où trouverez-vous une alliance pareille à celle que vous refusez ?

M. DE ROSAN.

Je n'en veux faire aucune.

LE BARON.

Non, actuellement ; mais vous espérez sans doute un jour pouvoir satisfaire votre fantaisie. Attendez-vous à ne plus compter sur ma fortune : je vais en disposer, dès ce moment, en faveur d'un autre.

M. DE ROSAN.

Vous êtes le maître, mon oncle ; votre fortune ne saurait faire mon bonheur.

LE BARON.

Comment ! Que dit-il ?

M. DE ROSAN.

Que j'aime et que je ne suis point aimé.

LE BARON.

Et tu es constant ? Voilà une bonne folie ! Tu re-

gretteras un jour d'avoir refusé celle que l'on veut bien te donner.

M. DE ROSAN.

Non, jamais; d'ailleurs, j'ai donné ma parole d'honneur à Saint-Alphart de ne point épouser mademoiselle Adélaïde.

Mlle. ADÉLAIDE.

Oui, monsieur, nous nous aimons, et ce mariage assurera notre fortune, puisque M. le comte d'Olmar veut bien y consentir.

LE BARON.

Il est vrai qu'il m'a dit que c'était son projet.

M. DE CLAIRANGE.

Vous voyez qu'il est très-raisonnable.

LE BARON.

J'en conviens.

Mme. DE CLAIRANGE.

En ce cas, pourquoi vous fâchez-vous contre votre neveu ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Monsieur, s'il a sacrifié à l'amitié, doit-il en être puni ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Allons, baron, le motif de sa résistance est très-louable, très-généreux. Pardonnez-lui; nous allons vous le demander à genoux.

LE BARON.

Mais, la tête vous a-t-elle tourné à tous ? Je ne demande point qu'il épouse mademoiselle Adélaïde, et vous voyez là un sacrifice et une générosité où je ne comprends rien.

M. DE CLAIRANGE.

Il est pourtant très-vrai....

LE BARON.

Oui, qu'il aime ailleurs; et vous l'approuvez de

refuser votre fille, comme si c'était un mérite. Moi, je soutiens que c'est un fou, et je n'en démordrai point. Je vous réponds qu'il paiera cher cette folie.

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais, mon cher baron, vous convenez vous-même qu'il n'y a rien de plus raisonnable que l'alliance que nous faisons de M. de Saint-Alphart et de ma fille Adélaïde.

LE BARON.

Que j'en convienne ou non, qu'est-ce que cela fait au mariage de mon neveu ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Mais tout.

LE BARON.

Comment, à cause que Saint-Alphart épouse l'aînée, il ne peut pas épouser l'autre ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Si vous y consentez....

LE BARON.

Sûrement j'y consens, puisque je vous l'ai écrit, à vous, madame, qui embrouillez tout cela.

M. DE CLAIRANGE.

Elle en est bien capable au moins, baron.

LE BARON.

Voici sa lettre, où elle me propose mademoiselle Honorine pour mon neveu; voilà celle que j'ai acceptée pour ma nièce, voyez-vous, monsieur de Clairange ?

M. DE CLAIRANGE.

Il est vrai.

Mme. DE CLAIRANGE.

Je n'ai pas écrit cela, moi. Voyons, voyons.

LE BARON.

Tenez, n'y a-t-il pas en bas : « Pardonnez-moi, mon cher baron, tous les mots effacés de cette lettre ? »

Mme. DE CLAIRANGE.

J'en conviens; mais ceci est l'écriture d'Honorine.

Mlle. HONORINE.

Il est vrai. J'aimais M. de Rosan; il m'a soupçonné d'aimer M. de Saint-Alphart; j'ai voulu l'en punir, en lui laissant ignorer ce que je projetais. J'ai trouvé cette lettre entre ses mains : en me la remettant, il m'a dit que j'allais décider de son sort. J'ai suivi en cela ses intentions, et j'ai mis mon nom à la place de celui de ma sœur.

M. DE ROSAN.

Que vous êtes cruelle de m'avoir laissé jusqu'à ce moment ignorer mon bonheur!

Mlle. HONORINE.

Votre prévention vous a empêché de le croire.

M. DE ROSAN.

Que je suis bien récompensé de tous les maux que m'a causés cette cruelle erreur!

Mlle. HONORINE.

Pour ma sœur, si elle n'avait pas affecté de mépriser l'amour, elle aurait eu toute ma confiance.

Mlle. ADÉLAIDE.

Ah! ma sœur, je ne vous reproche rien.

M. DE CLAIRANGE.

Vous n'aviez pas deviné la moindre chose de cela, vous, madame, qui croyez tout savoir.

Mme. DE CLAIRANGE.

Pardonnez-moi; le refus de Rosan m'avait surpris. Demandez-le lui.

M. DE CLAIRANGE.

Quelque chose qu'il soit arrivé, je n'en suis pas fâché; par ce moyen, voilà mes deux filles mariées;

et avec toutes vos résolutions, madame, elles ne l'auraient peut-être pas été de long-temps.

LE BARON.

Vous êtes tous ravis, enchantés ; je le suis aussi ; mais que mon neveu prenne garde que, par la suite, sa femme ne ressemble à sa mère. Une légèreté ou une étourderie d'un moment causent quelquefois bien des maux très-difficiles à réparer.

FIN DE LA PROPOSITION DE MARIAGE.

LA

RENTRÉE DE L'OPÉRA,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LA BARONNE D'ANTIGNES.
LA DUCHESSE D'AUTRY.
LE CHEVALIER DE VERAND.
LE VICOMTE DE VALVIEUX.
LE COMTE ACHILLE.
VICTOIRE, femme de chambre de la marquise.
DUVAL, valet de chambre de la marquise.

La scène est chez la Marquise.

LA

RENTRÉE DE L'OPÉRA,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ah ! vous êtes charmante, d'être venue de bonne heure !

LA BARONNE.

J'ai dîné toute seule exprès, pour être libre de sortir quand je le voudrais.

LA MARQUISE.

Il fallait me venir demander à dîner.

LA BARONNE.

Non, je voulais manger un morceau sur mes genoux, en écrivant, et en faisant ma toilette.

LA MARQUISE.

Si j'avais su cela, j'aurais été chez vous. Cela ne vous aurait pas dérangée.

LA BARONNE.

Dérangée ? vous, mon cœur ? jamais.

LA MARQUISE.

Et puis, j'aurais pris un livre, et je vous aurais laissé écrire.

LA BARONNE.

Je ne l'eusse jamais souffert ; j'aime trop à causer avec vous, pour en laisser échapper l'occasion.

LA MARQUISE.

Il faudrait, pour cela, que j'eusse votre esprit.

LA BARONNE.

Ah! je vous en prie, ne me faites pas de ces complimens-là. Savez-vous, mon cœur, que, si le temps continue, nous aurons un printemps charmant.

LA MARQUISE.

Je trouve que c'est une saison divine!

LA BARONNE.

Il y a déjà des arbres qui verdissent. Le lilas, le chevre-feuille et l'épine, tout cela fleurit.

LA MARQUISE.

Et la violette donc, l'humble violette! je la trouve délicieuse; c'est une odeur si douce! comme elle s'insinue, comme elle arrive timidement jusqu'à l'âme sans qu'on s'en doute!

LA BARONNE.

Oui; mais c'est une odeur bien commune, bien bourgeoise!

LA MARQUISE.

Ah! dites bien pure, bien naturelle, bien suave.

LA BARONNE.

Moi, je n'aime, en odeurs, que celles que vendent les parfumeurs.

LA MARQUISE.

Quoi, mon cœur, vous ne trouvez pas que la violette vous rappelle le temps où vous étiez au couvent?

LA BARONNE.

Ah! ce temps-là peut-il se regretter?

LA MARQUISE.

Oui, sûrement; c'est celui où l'on commence à sentir qu'on existe; c'est l'aurore de la vie. Le cœur

se pénètre, se remplit de l'espoir de la plus douce volupté, et il la goûte déjà !

LA BARONNE.

Voilà une jolie volupté !

LA MARQUISE.

On rêve agréablement, délicieusement, et l'on soupire,.... l'on soupire à chaque instant. Ah ! je n'ai jamais soupiré comme cela, depuis que je suis dans le monde !

LA BARONNE.

Vous n'avez donc pas aimé ?

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, j'ai aimé ; mais je n'ai jamais été aimée comme je croyais qu'on aimait.

LA BARONNE.

Croyiez-vous donc qu'on aimait comme dans les romans ?

LA MARQUISE.

Oui, sans doute ; et je les chérissais, je les adorais ces romans ! mais je ne les aime plus.

LA BARONNE.

Pourquoi cela ?

LA MARQUISE.

Parce que ce sont des menteurs.

LA BARONNE.

Vous avez dû trouver des hommes qui savent aimer.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'il n'y en a point.

LA BARONNE.

Oh ! que pardonnez-moi.

LA MARQUISE.

Si vous prenez les désirs pour de l'amour, à la bonne heure.

gretteras un jour d'avoir refusé celle que l'on veut bien te donner.

M. DE ROSAN.

Non, jamais; d'ailleurs, j'ai donné ma parole d'honneur à Saint-Alphart de ne point épouser mademoiselle Adélaïde.

Mlle. ADÉLAIDE.

Oui, monsieur, nous nous aimons, et ce mariage assurera notre fortune, puisque M. le comte d'Olmar veut bien y consentir.

LE BARON.

Il est vrai qu'il m'a dit que c'était son projet.

M. DE CLAIRANGE.

Vous voyez qu'il est très-raisonnable.

LE BARON.

J'en conviens.

Mme. DE CLAIRANGE.

En ce cas, pourquoi vous fâchez-vous contre votre neveu ?

M. DE SAINT-ALPHART.

Monsieur, s'il a sacrifié à l'amitié, doit-il en être puni ?

Mme. DE CLAIRANGE.

Allons, baron, le motif de sa résistance est très-louable, très-généreux. Pardonnez-lui; nous allons vous le demander à genoux.

LE BARON.

Mais, la tête vous a-t-elle tourné à tous ? Je ne demande point qu'il épouse mademoiselle Adélaïde, et vous voyez là un sacrifice et une générosité où je ne comprends rien.

M. DE CLAIRANGE.

Il est pourtant très-vrai....

LE BARON.

Oui, qu'il aime ailleurs; et vous l'approuvez de

LA BARONNE.

Pour les subjuguer entièrement, il leur faut des tyrans, sans attraits, sans amour, qui ne savent que les dominer, sans qu'ils puissent s'en défendre.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous pourriez jamais employer de pareils moyens?

LA BARONNE.

Croyez-vous que je pourrais m'abaisser, m'humilier à prendre aucun soin pour retenir un homme?

LA MARQUISE.

Mais, si vous l'aimiez véritablement?

LA BARONNE.

On ne me verra jamais aimer la dernière.

LA MARQUISE.

Et vous croyez que le chevalier vous aime beaucoup?

LA BARONNE.

Avec lui, je n'ai jamais compté sur une passion.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas son peu d'empressement, combien il est peu occupé de vous.

LA BARONNE.

Il est fort aimable!

LA MARQUISE.

Sans doute; je sais qu'il en a la réputation; mais je ne le crois pas capable d'aimer sincèrement.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DUVAL.

DUVAL.

M. le chevalier de Vérand.

LE CHEVALIER.

Ah! mesdames, charmé de vous trouver ensemble.

LA BARONNE.

Nous parlions de vous, chevalier.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mesdames, vous parliez d'un homme qui a fait ce matin la plus jolie partie de paume qu'il soit possible de faire.

LA BARONNE.

Ce matin?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, et cela sans en avoir le projet.

LA MARQUISE.

Vous avez donc gagné, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; sept cent cinquante louis.

LA BARONNE.

Et vous deviez monter à cheval?

LE CHEVALIER.

Oui, je devais aller au Champ-de-Mars, voir manœuvrer le régiment des gardes, lorsque le comte est venu me provoquer. Je ne comprends pas comment je me suis rendu, car je n'en avais point d'envie du tout.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'il a assez bien payé votre complaisance.

LE CHEVALIER.

A propos, madame la Marquise; il y a un homme dans le monde à qui vous tournez la tête absolument; il y a à parier qu'il en deviendra fou.

LA BARONNE.

Elle ne le croira pas.

et avec toutes vos résolutions, madame, elles ne l'auraient peut-être pas été de long-temps.

LE BARON.

Vous êtes tous ravis, enchantés; je le suis aussi; mais que mon neveu prenne garde que, par la suite, sa femme ne ressemble à sa mère. Une légèreté ou une étourderie d'un moment causent quelquefois bien des maux très-difficiles à réparer.

FIN DE LA PROPOSITION DE MARIAGE.

LE CHEVALIER.

Vous le pouvez.

LA BARONNE.

Venez-vous ce soir à la rentrée de l'Opéra?

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous y allez?

LA BARONNE.

J'aime bien la question, quand c'est vous qui avez retenu ma loge.

LE CHEVALIER.

Moi! non; vous n'en aurez pas, et c'est votre faute, si vous voulez bien me permettre de vous le dire.

LA BARONNE.

Ma faute!

LE CHEVALIER.

Oui; si vous m'en aviez parlé...

LA BARONNE.

Mais la marquise y était quand je vous l'ai dit, et vous êtes parti tout de suite pour aller la retenir.

LE CHEVALIER.

Écoutez donc, je commence à croire que cela se pourrait bien.

LA BARONNE.

Nous avons même arrangé, devant vous, comment nous composerions la loge.

LE CHEVALIER.

Ah! celui-là est charmant!

(Il rit.)

LA BARONNE.

Mais point du tout.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, parce que je me souviens à présent de l'avoir cédée au vicomte.

LA BARONNE.

Et pour qui?

LE CHEVALIER.

Pour des femmes de sa connaissance; je ne me rappelle pas trop qui c'est.

LA MARQUISE.

La duchesse d'Autry était de cette loge.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment; cela sera délicieux! Toutes ces femmes-là vont se quereller, que ce sera un plaisir à voir : « Madame, c'est à moi la loge; elle est louée sous mon nom. — Madame, elle est à moi; voilà le billet. » (*Riant.*) Ah! je n'ai qu'à me bien tenir.

LA BARONNE.

Je crois que madame d'Autry fera un beau bruit!

LE CHEVALIER.

Ma foi! j'en serai quitte pour ne pas aller chez elle d'un mois. Ah! ah! voilà un joli gilet que vous brodez-là, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Tout cela ne vous fait donc rien, à vous, madame?

LA BARONNE.

Il est comme cela, que voulez-vous que j'y fasse?

LA MARQUISE.

A votre place, je serais très-piquée d'un pareil procédé. Ce manque d'attention est indigne!

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, LA BARONNE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DUVAL.

DUVAL.

Madame la duchesse d'Autry.

LE CHEVALIER.

Ah! diable! je suis perdu! Laissez-moi aller, madame.

LA MARQUISE.

Non, monsieur le chevalier, vous ne vous en irez pas.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! mesdames, savez-vous ce qui nous arrive ?

LA MARQUISE.

Non, vraiment ; mais, asseyez-vous d'abord, madame la duchesse ; vous ne serez pas bien là.

LA DUCHESSE.

Pardonnez-moi. Enfin, je suis furieuse ! Je pars de Versailles avec le plus grand empressement ; je me fais descendre à l'Opéra. Je monte, vous croyant établies dans la loge, et il se trouve que nous n'en avons point.

LA BARONNE.

Eh ! vraiment non.

LA DUCHESSE.

Concevez-vous cela ? Je trouve notre loge remplie ; j'ai disputé très-fort avec une petite dame assez jolie, que vous connaissez beaucoup, monsieur le chevalier ; dites donc ?... Ah ! la vicomtesse d'Yvernon ? Il a fallu faire venir l'ouvreuse, qui m'a prouvé que la loge n'était pas louée sous notre nom, mais sous celui de la vicomtesse.

LA BARONNE.

De la vicomtesse ?

LA DUCHESSE.

Oui, madame. Saviez-vous cela ?

LA BARONNE.

Je viens de l'apprendre tout à l'heure, madame.

LA DUCHESSE.

On ne pouvait plus retrouver mes gens, j'ai été une heure à la porte, sans pouvoir sortir.

LE CHEVALIER.

Il n'y avait pas de ma faute ; j'ai été chez vous, madame la duchesse, pour vous en prévenir ; et si vous n'étiez pas arrivée droit à l'Opéra...

LA DUCHESSE.

Mais, pourquoi n'avons-nous pas eu cette loge ?

LA MARQUISE.

Parce que M. le chevalier en a disposé autrement, madame.

LA DUCHESSE.

Cela est incroyable, monsieur : on ne manque pas comme cela à des femmes.

LE CHEVALIER.

Comment, manquer ! je n'en ai jamais eu l'intention, madame ; au contraire, j'ai cru vous rendre service, à vous, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

En ne louant pas cette loge ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et même à toutes les trois, connaissant votre façon de penser.

LA DUCHESSE.

Ah ! nous avons une façon de penser...

LE CHEVALIER.

Oui, sur la musique.

LA MARQUISE.

Nous ne l'aimons pas, peut-être ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas là ce que je dis ; mais vous êtes conséquentes ordinairement, et j'ai pensé...

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'il n'était pas convenable que vous vissiez un opéra de Gluck.

LA DUCHESSE.

Celui-là est curieux ! Mais, j'aime beaucoup la musique de Gluck.

LA BARONNE.

Et moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle me fait toujours le plus grand plaisir.

LA DUCHESSE.

Où avez-vous donc trouvé cela ?

LE CHEVALIER.

Il m'avait semblé que, dans toutes vos disputes sur la musique...

LA DUCHESSE.

J'ai disputé sur la musique, moi ?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, vous avez toujours été pour la vraie musique italienne, et tout ce qui n'était pas Sacchini ou Piccini...

LA DUCHESSE.

Mais j'aime l'opéra, en général, pour lui-même ; et je ne suis d'aucun parti.

LE CHEVALIER.

Madame, je me suis trompé sans doute, mais j'aurais pourtant juré...

LA DUCHESSE.

Quand on vous dit...

LE CHEVALIER.

Allons, je me le rappelle : je vous ai vu disputer avec le commandant...

LA DUCHESSE.

Jamais.

LE CHEVALIER.

Je le vois encore s'agiter dans son fauteuil ; il pensa tomber un jour à terre, et... Oh ! mais il tomba, en honneur ; cela fut excellent. Je vous dis même : Madame, vous avez gagné la bataille ; je me charge de ramasser les blessés, et je relevai le commandant.

LA DUCHESSE.

Quelle histoire !

LE CHEVALIER.

Je sais où il est dans ce moment-ci ; et, pour vous convaincre que je ne me trompe pas, je vais vous l'amener.

LA BARONNE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, non, je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA DUCHESSE.

Avez-vous jamais vu faire de pareilles histoires ?

LA MARQUISE.

Il ne reviendra sûrement pas.

LA DUCHESSE.

Je sais fort bien le principe de tout cela ; mais je crois ne pas pouvoir en parler devant la baronne.

LA BARONNE.

Pourquoi donc ? Je le connais assez pour n'être étonnée de rien de sa part ; je sais qu'il a l'imagination la plus folle du monde, et la plus vive.

LA DUCHESSE.

Mais, savez-vous que, depuis un mois, il ne quitte pas la vicomtesse ; que, sous prétexte de lui faire

voir le jardin de fleurs du commandeur, qui est charmant dans ce temps-ci, il lui a donné une fête délicieuse dans cette petite maison?

LA MARQUISE.

Je n'en serais pas surprise, moi.

LA BARONNE.

Il faut bien tenir à quelqu'un. Je ne le vois plus; il en a été désespéré.

LA DUCHESSE.

Quoi! réellement?

LA BARONNE.

Il est toujours mon ami.

LA DUCHESSE.

Mais, je dis, vous le voyez rarement?

LA BARONNE.

Oui.

LA DUCHESSE.

Cela est singulier! Il m'a pourtant priée de ne pas vous donner à souper demain, parce qu'il ne pourrait pas y être.

LA BARONNE.

Nous irons cependant demain, la marquise et moi, souper chez vous.

LA DUCHESSE.

Et vous viendrez aussi lundi?

LA BARONNE.

Nous ne le pourrons pas; nous sommes engagées toutes les deux pour ce jour-là.

LA DUCHESSE.

Il sera furieux de ne vous y pas trouver.

LA BARONNE.

Bon!

LA DUCHESSE.

Je vous croyais en liaison plus intime.

LA BARONNE.

Il l'aurait bien voulu, et il croit peut-être, en feignant de s'attacher à la vicomtesse, me donner des regrets.

LA DUCHESSE.

C'est à quoi je pensais.

LA BARONNE.

Il doit me connaître pourtant assez pour être sûr qu'il n'y aura jamais que de l'amitié entre nous.

LA DUCHESSE.

Imaginez donc comme on voit mal; j'avais pensé tout autrement de vous deux.

LA BARONNE.

Vous, qui me connaissez si bien, madame la duchesse!

LA DUCHESSE.

En vérité, je vous en demande bien pardon.

LA BARONNE.

Je vous dis, depuis un mois, il est venu plusieurs fois, et je n'ai pas voulu le recevoir.

LA DUCHESSE.

Vous avez très-bien fait; c'est, sans contredit, un homme de qualité, fort aimable d'ailleurs; mais aussi trop léger, ce qui ne vous convenait en aucune façon.

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours pensé, moi, et je le disais à la baronne, il n'y a pas encore une heure.

LA DUCHESSE.

Vous voyez très-bien, madame la marquise. Allons, je m'enfuis.

LA MARQUISE.

Et où pouvez-vous aller à l'heure qu'il est?

LA DUCHESSE.

Je vais me faire écrire, pendant l'opéra, dans mille endroits, où je serais désespérée de trouver du monde.

LA BARONNE.

Cela est délicieusement imaginé.

LA MARQUISE.

C'est ce qu'on appelle savoir tirer parti de tout.

LA DUCHESSE.

Eh bien, madame la marquise, voulez-vous me reconduire?

LA MARQUISE.

Assurément, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Cela est admirable! allons, je vous en prie, restez-là toutes les deux.

LA MARQUISE.

Mais, c'est qu'il est impossible....

LA DUCHESSE.

Je vous dis que je le veux. Allons, à demain, laissez-moi donc aller.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cœur, avais-je tort, quand j'accusais le chevalier de peu d'empressement, de légèreté, et de ne pas savoir aimer?

LA BARONNE.

Ne vous ai-je pas dit qu'aussi je ne comptais par sur lui?

LA MARQUISE.

Si vous me le permettiez, je vous dirais que je croyais que vous me trompiez.

LA BARONNE.

Vous croyiez que je l'aimais ?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

LA BARONNE.

Et vous me plaigniez sincèrement ?

LA MARQUISE.

De tout mon cœur.

LA BARONNE.

Vous pensiez donc comme la duchesse, qui croyait que j'avais une liaison intime avec lui ?

LA MARQUISE.

Mais il m'était difficile de penser autrement.

LA BARONNE.

Vous ignorez une chose.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LA BARONNE.

Que la duchesse croit avoir lieu de s'en plaindre ; aussi voilà pourquoi elle saisit avidement toutes les occasions de lui nuire ; elle voudrait qu'il fût rebuté de toutes les femmes.

LA MARQUISE.

J'entends : c'est un triste rôle que celui de vouloir décrier un homme.

LA BARONNE.

Voilà comme elle est.

LA MARQUISE.

C'est lui donner un avantage sur soi.

LA BARONNE.

Aussi, vous voyez comme il en profite pour la persiffler.

LA MARQUISE.

Ce n'était donc que pour elle qu'il a fait toute cette histoire de loge?

LA BARONNE.

Eh! oui; voilà ce que c'est, il ne peut pas la souffrir.

LA MARQUISE.

Elle doit être très-fâchée de son nouvel attachement pour la vicomtesse.

LA BARONNE.

Bon! c'est une histoire qu'elle a inventée, pour voir si cela pourrait m'affliger.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'elle n'en a pas tiré grand fruit.

LA BARONNE.

Elle est persuadée que, dans le fond de l'âme, je dois être furieuse contre le chevalier.

LA MARQUISE.

Quoi! après tout ce que vous lui avez dit!

LA BARONNE.

Oui; elle sait dissimuler, et elle croit que toutes les femmes lui ressemblent.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me l'avez-vous fait connaître, mon cœur? d'après ce que vous venez de m'en dire, je la crois très-dangereuse.

LA BARONNE.

Point du tout: c'est la meilleure femme du monde! mais elle croit que tous les hommes l'adorent; c'est là sa folie.

LA MARQUISE.

Elle ne les connaît donc pas?

LA BARONNE.

Pardonnez-moi ; mais elle croit en savoir autant qu'eux.

LA MARQUISE.

Reverrez-vous le chevalier ?

LA BARONNE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

J'avais espéré....

LA BARONNE.

Une rupture ouverte ?

LA MARQUISE.

Mais, oui.

LA BARONNE.

Vous ne prévoyez pas ce qui arriverait : on croit qu'il est mon ami, et l'on serait sûr qu'il serait mon amant.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, DUVAL.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, Duval ?

DUVAL.

C'est un billet pour madame la baronne.

LA BARONNE.

Permettez-vous, mon cœur ? (*Elle lit.*) Il faut que j'aille à l'instant chez moi.

LA MARQUISE.

Il ne vous arrive rien de fâcheux ?

LA BARONNE.

Non : c'est un rendez-vous d'affaires, que j'attendais depuis long-temps.

LA MARQUISE.

Allez donc. A demain, mon cœur.

LA BARONNE.

Je vous assure que je suis bien fâchée de vous quitter. Adieu, adieu. Je m'enfuis.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Madame est-elle seule ?

LA MARQUISE.

Oui, qu'est-ce que vous voulez ?

VICTOIRE.

Ah ! madame ; c'est une chose qui vous fera bien du plaisir, ce que je viens vous dire.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

VICTOIRE.

Madame, sait bien le coin du petit bois, qui est dans le jardin.

LA MARQUISE.

Où il y a de grands arbres ?

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et où j'ai fait mettre beaucoup de violettes ?

VICTOIRE.

Oui, madame ; mais il y a bien autre chose que de la violette à présent.

LA MARQUISE.

Et c'est....

VICTOIRE.

Le jardinier qui l'y a mis.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

VICTOIRE.

Du réséda.

LA MARQUISE.

Et qui sent bon comme au couvent ?

VICTOIRE.

Ah ! madame, encore bien meilleur !

LA MARQUISE.

Bien meilleur ? Cela est difficile. Vous savez bien que je n'ai jamais trouvé de violette qui eût un parfum si a gréable que celle que nous avions au couvent.

VICTOIRE.

Quand monsieur votre cousin vous en apportait ?

LA MARQUISE.

Je dis, celle du jardin.

VICTOIRE.

Parce qu'elle vous rappelait l'autre. Il est vrai qu'il était très-aimable, monsieur votre cousin.

LA MARQUISE.

Pourquoi l'appelez-vous toujours mon cousin ?

VICTOIRE.

Eh bien, M. le vicomte Achille. N'est-il pas le neveu de M. le comte votre oncle ?

LA MARQUISE.

Non, il ne m'est rien du tout. Il n'est neveu que de la vicomtesse.

VICTOIRE.

J'étais bien fâché, dans ce temps-là, de ce qu'il n'était pas aussi riche qu'il l'est à présent.

LA MARQUISE, soupirant.

Ah !

VICTOIRE.

Vous n'auriez pas épousé M. le marquis, qui a toujours été malade, et qui a fini par mourir.

LA MARQUISE.

C'était un très-honnête homme.

VICTOIRE.

Il est vrai, puisqu'il vous a laissé tout son bien. Savez-vous, madame, que M. le comte Achille est encore mieux à présent qu'il n'était dans ce temps-là.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous aviez encore à me dire?

VICTOIRE.

Ah! madame n'a-t-elle pas vu rendre un billet à madame la baronne?

LA MARQUISE.

Oui.

VICTOIRE.

Madame sait-elle de qui il est?

LA MARQUISE.

De ses gens d'affaires, sans doute.

VICTOIRE.

Non, madame. Il est de M. le chevalier.

LA MARQUISE.

Du chevalier?

VICTOIRE.

Sûrement, je le lui ai vu écrire dans le cabinet de trictrac; il avait bien recommandé qu'on le donnât à madame la baronne, quand elle sortirait; et, comme elle restait toujours, M. Duval le lui a remis chez madame.

LA MARQUISE.

Cela suffit.

VICTOIRE.

Ah! madame, j'oubliais bien le meilleur.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE CHEVALIER.

Je le vois encore s'agiter dans son fauteuil; il pensa tomber un jour à terre, et... Oh! mais il tomba, en honneur; cela fut excellent. Je vous dis même : Madame, vous avez gagné la bataille; je me charge de ramasser les blessés, et je relevai le commandant.

LA DUCHESSE.

Quelle histoire!

LE CHEVALIER.

Je sais où il est dans ce moment-ci; et, pour vous convaincre que je ne me trompe pas, je vais vous l'amener.

LA BARONNE.

Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, non, je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA DUCHESSE.

Avez-vous jamais vu faire de pareilles histoires?

LA MARQUISE.

Il ne reviendra sûrement pas.

LA DUCHESSE.

Je sais fort bien le principe de tout cela; mais je crois ne pas pouvoir en parler devant la baronne.

LA BARONNE.

Pourquoi donc? Je le connais assez pour n'être étonnée de rien de sa part; je sais qu'il a l'imagination la plus folle du monde, et la plus vive.

LA DUCHESSE.

Mais, savez-vous que, depuis un mois, il ne quitte pas la vicomtesse; que, sous prétexte de lui faire

voir le jardin de fleurs du commandeur, qui est charmant dans ce temps-ci, il lui a donné une fête délicieuse dans cette petite maison ?

LA MARQUISE.

Je n'en serais pas surprise, moi.

LA BARONNE.

Il faut bien tenir à quelqu'un. Je ne le vois plus ; il en a été désespéré.

LA DUCHESSE.

Quoi ! réellement ?

LA BARONNE.

Il est toujours mon ami.

LA DUCHESSE.

Mais, je dis, vous le voyez rarement ?

LA BARONNE.

Oui.

LA DUCHESSE.

Cela est singulier ! Il m'a pourtant priée de ne pas vous donner à souper demain, parce qu'il ne pourrait pas y être.

LA BARONNE.

Nous irons cependant demain, la marquise et moi, souper chez vous.

LA DUCHESSE.

Et vous viendrez aussi lundi ?

LA BARONNE.

Nous ne le pourrons pas ; nous sommes engagées toutes les deux pour ce jour-là.

LA DUCHESSE.

Il sera furieux de ne vous y pas trouver.

LA BARONNE.

Bon !

LA DUCHESSE.

Je vous croyais en liaison plus intime.

VICTOIRE.

C'est un rossignol qui est dans les grands arbres du jardin.

LA MARQUISE.

Chante-t-il?

VICTOIRE.

Oui, madame, il n'y a rien de si charmant à entendre, la nuit surtout.

LA MARQUISE.

Et y est-il encore?

VICTOIRE.

Je crois que oui, madame; il y a bien une demi-heure que je ne l'ai entendu chanter.

LA MARQUISE.

Dès qu'il recommencera, vous viendrez m'avertir —

VICTOIRE.

Oui, madame. Je vais laisser la fenêtre de ma chambre ouverte, je l'entendrai de là à merveille.

LA MARQUISE.

Il fait beau, vous l'entendriez bien mieux du jardin.

VICTOIRE.

Madame, je m'en y vais, et je reviendrai tout de suite, dès qu'il chantera.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE VICOMTE, DUVAL.

DUVAL.

M. le vicomte de Valvieux.

LE VICOMTE.

Ah! ma nièce, je suis bien aise de vous trouver; je ne m'en flattais pas trop, aujourd'hui que tout le monde est à l'Opéra.

LA MARQUISE.

Nous n'avons pas pu y avoir de loge.

LE VICOMTE.

Cela me surprend, car vous avez des amis du plus grand ton, des hommes et des femmes qui font dans le monde un bruit du diable!

LA MARQUISE.

Que dites-vous donc, mon oncle?

LE VICOMTE.

Que tout cela vous donne actuellement le meilleur air, et que, par la suite, vous partagerez leur gloire.

LA MARQUISE.

Moi?

LE VICOMTE.

Cela sera juste, et d'ailleurs vous partagerez aussi leurs plaisirs. On ne manquera pas de faire des histoires dont vous serez l'héroïne. Cela sera beau, fort beau, très-beau, madame la marquise.

LA MARQUISE.

En vérité, mon oncle, je ne conçois pas pourquoi vous me parlez sur ce ton-là.

LE VICOMTE.

Écoutez donc, j'entrevois déjà la célébrité que produiront vos charmes. Je mesure l'étendue de la carrière que vous allez parcourir, et les victoires que vous remporterez sur les autres femmes vous feront décerner les honneurs du triomphe.

LA MARQUISE.

Au lieu de me persifler comme vous le faites, vous devriez plutôt employer le ton de l'amitié; elle est toujours prévoyante, et elle peut éclairer utilement.

LE VICOMTE.

L'amitié est d'un ton bien simple, bien commun, bien bourgeois, auprès de celui de vos belles dames.

LA BARONNE.

Vous croyiez que je l'aimais ?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

LA BARONNE.

Et vous me plaigniez sincèrement ?

LA MARQUISE.

De tout mon cœur.

LA BARONNE.

Vous pensiez donc comme la duchesse, qui croyait que j'avais une liaison intime avec lui ?

LA MARQUISE.

Mais il m'était difficile de penser autrement.

LA BARONNE.

Vous ignorez une chose.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LA BARONNE.

Que la duchesse croit avoir lieu de s'en plaindre; aussi voilà pourquoi elle saisit avidement toutes les occasions de lui nuire; elle voudrait qu'il fût rebuté de toutes les femmes.

LA MARQUISE.

J'entends : c'est un triste rôle que celui de vouloir décrier un homme.

LA BARONNE.

Voilà comme elle est.

LA MARQUISE.

C'est lui donner un avantage sur soi.

LA BARONNE.

Aussi, vous voyez comme il en profite pour la persiffler.

LE VICOMTE.

Il y a une chose plus effrayante que tout cela.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE VICOMTE.

C'est de partager les torts de ces gens-là et ceux de leurs amis.

LA MARQUISE.

Comment ?

LE VICOMTE.

On est toujours persuadé que vous ressemblez à ceux avec qui vous vivez. Examinez de sang-froid leur conduite, leur façon de penser et leurs mœurs, et vous verrez combien il est dangereux pour une âme pure de s'exposer à être jugée comme eux.

LA MARQUISE.

Ce qu'on ne peut approuver ne saurait séduire.

LE VICOMTE.

Quel est donc l'attrait qui vous enchaîne dans une pareille société ? Songez que plus il vous paraît doux et plus il peut devenir cruel. Voyez de quelle nature sont les nœuds qui lient ces femmes charmantes avec lesquelles vous vivez; leurs protestations d'amitié sont-elles vraies ? Plus elles se caressent lorsqu'elles sont ensemble, et plus elles se ridiculisent et se déchirent, séparées l'une de l'autre, surtout avec les hommes. La beauté n'allume dans leur cœur que les flambeaux de la haine et de l'envie. Malheur à ces beautés qui ne se détruisent pas promptement ! on s'empresse de corrompre leurs cœurs afin de leur faire partager le mépris général.

LA MARQUISE.

Et voilà donc à quoi vous pensez que je suis exposée ?

LA BARONNE.

Pardonnez-moi ; mais elle croit en savoir autant qu'eux.

LA MARQUISE.

Reverrez-vous le chevalier ?

LA BARONNE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

J'avais espéré....

LA BARONNE.

Une rupture ouverte ?

LA MARQUISE.

Mais, oui.

LA BARONNE.

Vous ne prévoyez pas ce qui arriverait : on croit qu'il est mon ami, et l'on serait sûr qu'il serait mon amant.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, DUVAL.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, Duval ?

DUVAL.

C'est un billet pour madame la baronne.

LA BARONNE.

Permettez-vous, mon cœur ? (*Elle lit.*) Il faut que j'aille à l'instant chez moi.

LA MARQUISE.

Il ne vous arrive rien de fâcheux ?

LA BARONNE.

Non : c'est un rendez-vous d'affaires, que j'attendais depuis long-temps.

LA MARQUISE.

Allez donc. A demain, mon cœur.

LA MARQUISE.

Ce n'était donc que pour elle qu'il a fait toute cette histoire de loge?

LA BARONNE.

Eh! oui; voilà ce que c'est, il ne peut pas la souffrir.

LA MARQUISE.

Elle doit être très-fâchée de son nouvel attachement pour la vicomtesse.

LA BARONNE.

Bon! c'est une histoire qu'elle a inventée, pour voir si cela pourrait m'affliger.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'elle n'en a pas tiré grand fruit.

LA BARONNE.

Elle est persuadée que, dans le fond de l'âme, je dois être furieuse contre le chevalier.

LA MARQUISE.

Quoi! après tout ce que vous lui avez dit!

LA BARONNE.

Oui; elle sait dissimuler, et elle croit que toutes les femmes lui ressemblent.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me l'avez-vous fait connaître, mon cœur? d'après ce que vous venez de m'en dire, je la crois très-dangereuse.

LA BARONNE.

Point du tout: c'est la meilleure femme du monde! mais elle croit que tous les hommes l'adorent; c'est là sa folie.

LA MARQUISE.

Elle ne les connaît donc pas?

LA MARQUISE.

Et qui sent bon comme au couvent?

VICTOIRE.

Ah! madame, encore bien meilleur!

LA MARQUISE.

Bien meilleur? Cela est difficile. Vous savez bien que je n'ai jamais trouvé de violette qui eût un parfum si a gréable que celle que nous avions au couvent.

VICTOIRE.

Quand monsieur votre cousin vous en apportait?

LA MARQUISE.

Je dis, celle du jardin.

VICTOIRE.

Parce qu'elle vous rappelait l'autre. Il est vrai qu'il était très-aimable, monsieur votre cousin.

LA MARQUISE.

Pourquoi l'appelez-vous toujours mon cousin?

VICTOIRE.

Eh bien, M. le vicomte Achille. N'est-il pas le neveu de M. le comte votre oncle?

LA MARQUISE.

Non, il ne m'est rien du tout. Il n'est neveu que de la vicomtesse.

VICTOIRE.

J'étais bien fâché, dans ce temps-là, de ce qu'il n'était pas aussi riche qu'il l'est à présent.

LA MARQUISE, *soupirant.*

Ah!

VICTOIRE.

Vous n'auriez pas épousé M. le marquis, qui a toujours été malade, et qui a fini par mourir.

LA MARQUISE.

C'était un très-honnête homme.

VICTOIRE.

Il est vrai, puisqu'il vous a laissé tout son bien. Savez-vous, madame, que M. le comte Achille est encore mieux à présent qu'il n'était dans ce temps-là.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous aviez encore à me dire?

VICTOIRE.

Ah! madame n'a-t-elle pas vu rendre un billet à madame la baronne?

LA MARQUISE.

Oui.

VICTOIRE.

Madame sait-elle de qui il est?

LA MARQUISE.

De ses gens d'affaires, sans doute.

VICTOIRE.

Non, madame. Il est de M. le chevalier.

LA MARQUISE.

Du chevalier?

VICTOIRE.

Sûrement, je le lui ai vu écrire dans le cabinet de trictrac; il avait bien recommandé qu'on le donnât à madame la baronne, quand elle sortirait; et, comme elle restait toujours, M. Duval le lui a remis chez madame.

LA MARQUISE.

Cela suffit.

VICTOIRE.

Ah! madame, j'oubliais bien le meilleur.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE CHEVALIER.

Je le vois encore s'agiter dans son fauteuil ; il pensa tomber un jour à terre, et... Oh ! mais il tomba, en honneur ; cela fut excellent. Je vous dis même : Madame, vous avez gagné la bataille ; je me charge de ramasser les blessés, et je relevai le commandant.

LA DUCHESSE.

Quelle histoire !

LE CHEVALIER.

Je sais où il est dans ce moment-ci ; et, pour vous convaincre que je ne me trompe pas, je vais vous l'amener.

LA BARONNE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, non, je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA DUCHESSE.

Avez-vous jamais vu faire de pareilles histoires ?

LA MARQUISE.

Il ne reviendra sûrement pas.

LA DUCHESSE.

Je sais fort bien le principe de tout cela ; mais je crois ne pas pouvoir en parler devant la baronne.

LA BARONNE.

Pourquoi donc ? Je le connais assez pour n'être étonnée de rien de sa part ; je sais qu'il a l'imagination la plus folle du monde, et la plus vive.

LA DUCHESSE.

Mais, savez-vous que, depuis un mois, il ne quitte pas la vicomtesse ; que, sous prétexte de lui faire

voir le jardin de fleurs du commandeur, qui est charmant dans ce temps-ci, il lui a donné une fête délicieuse dans cette petite maison ?

LA MARQUISE.

Je n'en serais pas surprise, moi.

LA BARONNE.

Il faut bien tenir à quelqu'un. Je ne le vois plus ; il en a été désespéré.

LA DUCHESSE.

Quoi ! réellement ?

LA BARONNE.

Il est toujours mon ami.

LA DUCHESSE.

Mais, je dis, vous le voyez rarement ?

LA BARONNE.

Oui.

LA DUCHESSE.

Cela est singulier ! Il m'a pourtant priée de ne pas vous donner à souper demain, parce qu'il ne pourrait pas y être.

LA BARONNE.

Nous irons cependant demain, la marquise et moi, souper chez vous.

LA DUCHESSE.

Et vous viendrez aussi lundi ?

LA BARONNE.

Nous ne le pourrons pas ; nous sommes engagées toutes les deux pour ce jour-là.

LA DUCHESSE.

Il sera furieux de ne vous y pas trouver.

LA BARONNE.

Bon !

LA DUCHESSE.

Je vous croyais en liaison plus intime.

LA BARONNE.

Il l'aurait bien voulu, et il croit peut-être, en feignant de s'attacher à la vicomtesse, me donner des regrets.

LA DUCHESSE.

C'est à quoi je pensais.

LA BARONNE.

Il doit me connaître pourtant assez pour être sûr qu'il n'y aura jamais que de l'amitié entre nous.

LA DUCHESSE.

Imaginez donc comme on voit mal; j'avais pensé tout autrement de vous deux.

LA BARONNE.

Vous, qui me connaissez si bien, madame la duchesse!

LA DUCHESSE.

En vérité, je vous en demande bien pardon.

LA BARONNE.

Je vous dis, depuis un mois, il est venu plusieurs fois, et je n'ai pas voulu le recevoir.

LA DUCHESSE.

Vous avez très-bien fait; c'est, sans contredit, un homme de qualité, fort aimable d'ailleurs; mais aussi trop léger, ce qui ne vous convenait en aucune façon.

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours pensé, moi, et je le disais à la baronne, il n'y a pas encore une heure.

LA DUCHESSE.

Vous voyez très-bien, madame la marquise. Allons, je m'enfuis.

LA MARQUISE.

Et où pouvez-vous aller à l'heure qu'il est?

LA DUCHESSE.

Je vais me faire écrire, pendant l'opéra, dans mille endroits, où je serais désespérée de trouver du monde.

LA BARONNE.

Cela est délicieusement imaginé.

LA MARQUISE.

C'est ce qu'on appelle savoir tirer parti de tout.

LA DUCHESSE.

Eh bien, madame la marquise, voulez-vous me reconduire ?

LA MARQUISE.

Assurément, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Cela est admirable ! allons, je vous en prie, restez-là toutes les deux.

LA MARQUISE.

Mais, c'est qu'il est impossible....

LA DUCHESSE.

Je vous dis que je le veux. Allons, à demain, laissez-moi donc aller.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cœur, avais-je tort, quand j'accusais le chevalier de peu d'empressement, de légèreté, et de ne pas savoir aimer ?

LA BARONNE.

Ne vous ai-je pas dit qu'aussi je ne comptais par sur lui ?

LA MARQUISE.

Si vous me le permettiez, je vous dirais que je croyais que vous me trompiez.

LE VICOMTE.

Je ne vous le dissimulerai pas, depuis deux mois vous m'inquiétez vivement.

LA MARQUISE.

Et pourquoi laisser un temps si long sans venir à mon secours?

LE VICOMTE.

J'ai voulu vous laisser juger par vous-même du danger auquel vous étiez exposée. Je savais à quel point votre vertu pouvait me répondre de vous, mais ce serait une imprudence impardonnable de vous y laisser exposée davantage.

LA MARQUISE.

Et vous venez généreusement m'y dérober?

LE VICOMTE.

Oui, ma chère nièce.

LA MARQUISE.

L'effroi commençait à me gagner, et je ne savais comment me sauver.

LE VICOMTE.

Il faut rompre brusquement et sans aucune explication.

LA MARQUISE.

Vous le croyez?

LE VICOMTE.

Vous serez obligée sans cela de vous servir des armes de ceux que vous voulez fuir.

LA MARQUISE.

J'en serais capable?

LE VICOMTE.

Oui, la politesse vous ferait employer le mensonge.

LA MARQUISE.

Mais que penseront-ils de moi?

LA MARQUISE.

Ce n'était donc que pour elle qu'il a fait toute cette histoire de loge?

LA BARONNE.

Eh! oui; voilà ce que c'est, il ne peut pas la souffrir.

LA MARQUISE.

Elle doit être très-fâchée de son nouvel attachement pour la vicomtesse.

LA BARONNE.

Bon! c'est une histoire qu'elle a inventée, pour voir si cela pourrait m'affliger.

LA MARQUISE.

Il me semble qu'elle n'en a pas tiré grand fruit.

LA BARONNE.

Elle est persuadée que, dans le fond de l'âme, je dois être furieuse contre le chevalier.

LA MARQUISE.

Quoi! après tout ce que vous lui avez dit!

LA BARONNE.

Oui; elle sait dissimuler, et elle croit que toutes les femmes lui ressemblent.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me l'avez-vous fait connaître, mon cœur? d'après ce que vous venez de m'en dire, je la crois très-dangereuse.

LA BARONNE.

Point du tout: c'est la meilleure femme du monde! mais elle croit que tous les hommes l'adorent; c'est là sa folie.

LA MARQUISE.

Elle ne les connaît donc pas?

LA BARONNE.

Pardonnez-moi ; mais elle croit en savoir autant qu'eux.

LA MARQUISE.

Reverrez-vous le chevalier ?

LA BARONNE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

J'avais espéré....

LA BARONNE.

Une rupture ouverte ?

LA MARQUISE.

Mais, oui.

LA BARONNE.

Vous ne prévoyez pas ce qui arriverait : on croit qu'il est mon ami, et l'on serait sûr qu'il serait mon amant.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, DUVAL.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, Duval ?

DUVAL.

C'est un billet pour madame la baronne.

LA BARONNE.

Permettez-vous, mon cœur ? (*Elle lit.*) Il faut que j'aille à l'instant chez moi.

LA MARQUISE.

Il ne vous arrive rien de fâcheux ?

LA BARONNE.

Non : c'est un rendez-vous d'affaires, que j'attendais depuis long-temps.

LA MARQUISE.

Allez donc. A demain, mon cœur.

LA BARONNE.

Je vous assure que je suis bien fâchée de vous quitter. Adieu, adieu. Je m'enfuis.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Madame est-elle seule?

LA MARQUISE.

Oui, qu'est-ce que vous voulez?

VICTOIRE.

Ah! madame; c'est une chose qui vous fera bien du plaisir, ce que je viens vous dire.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

VICTOIRE.

Madame, sait bien le coin du petit bois, qui est dans le jardin.

LA MARQUISE.

Où il y a de grands arbres?

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et où j'ai fait mettre beaucoup de violettes?

VICTOIRE.

Oui, madame; mais il y a bien autre chose que de la violette à présent.

LA MARQUISE.

Et c'est....

VICTOIRE.

Le jardinier qui l'y a mis.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

VICTOIRE.

Du réséda.

LA MARQUISE.

Et qui sent bon comme au couvent ?

VICTOIRE.

Ah! madame, encore bien meilleur!

LA MARQUISE.

Bien meilleur? Cela est difficile. Vous savez bien que je n'ai jamais trouvé de violette qui eût un parfum si a gréable que celle que nous avions au couvent.

VICTOIRE.

Quand monsieur votre cousin vous en apportait?

LA MARQUISE.

Je dis, celle du jardin.

VICTOIRE.

Parce qu'elle vous rappelait l'autre. Il est vrai qu'il était très-aimable, monsieur votre cousin.

LA MARQUISE.

Pourquoi l'appelez-vous toujours mon cousin ?

VICTOIRE.

Eh bien, M. le vicomte Achille. N'est-il pas le neveu de M. le comte votre oncle?

LA MARQUISE.

Non, il ne m'est rien du tout. Il n'est neveu que de la vicomtesse.

VICTOIRE.

J'étais bien fâché, dans ce temps-là, de ce qu'il n'était pas aussi riche qu'il l'est à présent.

LA MARQUISE, *soupirant.*

Ah!

VICTOIRE.

Vous n'auriez pas épousé M. le marquis, qui a toujours été malade, et qui a fini par mourir.

LA MARQUISE.

C'était un très-honnête homme.

VICTOIRE.

Il est vrai, puisqu'il vous a laissé tout son bien. Savez-vous, madame, que M. le comte Achille est encore mieux à présent qu'il n'était dans ce temps-là.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous aviez encore à me dire?

VICTOIRE.

Ah! madame n'a-t-elle pas vu rendre un billet à madame la baronne?

LA MARQUISE.

Oui.

VICTOIRE.

Madame sait-elle de qui il est?

LA MARQUISE.

De ses gens d'affaires, sans doute.

VICTOIRE.

Non, madame. Il est de M. le chevalier.

LA MARQUISE.

Du chevalier?

VICTOIRE.

Sûrement, je le lui ai vu écrire dans le cabinet de trictrac; il avait bien recommandé qu'on le donnât à madame la baronne, quand elle sortirait; et, comme elle restait toujours, M. Duval le lui a remis chez madame.

LA MARQUISE.

Cela suffit.

VICTOIRE.

Ah! madame, j'oubliais bien le meilleur.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc?

VICTOIRE.

C'est un rossignol qui est dans les grands arbres du jardin.

LA MARQUISE.

Chante-t-il?

VICTOIRE.

Oui, madame, il n'y a rien de si charmant à entendre, la nuit surtout.

LA MARQUISE.

Et y est-il encore?

VICTOIRE.

Je crois que oui, madame; il y a bien une demi-heure que je ne l'ai entendu chanter.

LA MARQUISE.

Dès qu'il recommencera, vous viendrez m'avertir.

VICTOIRE.

Oui, madame. Je vais laisser la fenêtre de ma chambre ouverte, je l'entendrai de là à merveille.

LA MARQUISE.

Il fait beau, vous l'entendriez bien mieux du jardin.

VICTOIRE.

Madame, je m'en y vais, et je reviendrai tout de suite, dès qu'il chantera.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE VICOMTE, DUVAL.

DUVAL.

M. le vicomte de Valvieux.

LE VICOMTE.

Ah! ma nièce, je suis bien aise de vous trouver; je ne m'en flattais pas trop, aujourd'hui que tout le monde est à l'Opéra.

LA MARQUISE.

Nous n'avons pas pu y avoir de loge.

LE VICOMTE.

Cela me surprend, car vous avez des amis du plus grand ton, des hommes et des femmes qui font dans le monde un bruit du diable!

LA MARQUISE.

Que dites-vous donc, mon oncle?

LE VICOMTE.

Que tout cela vous donne actuellement le meilleur air, et que, par la suite, vous partagerez leur gloire.

LA MARQUISE.

Moi?

LE VICOMTE.

Cela sera juste, et d'ailleurs vous partagerez aussi leurs plaisirs. On ne manquera pas de faire des histoires dont vous serez l'héroïne. Cela sera beau, fort beau, très-beau, madame la marquise.

LA MARQUISE.

En vérité, mon oncle, je ne conçois pas pourquoi vous me parlez sur ce ton-là.

LE VICOMTE.

Écoutez donc, j'entrevois déjà la célébrité que produiront vos charmes. Je mesure l'étendue de la carrière que vous allez parcourir, et les victoires que vous remporterez sur les autres femmes vous feront décerner les honneurs du triomphe.

LA MARQUISE.

Au lieu de me persifler comme vous le faites, vous devriez plutôt employer le ton de l'amitié; elle est toujours prévoyante, et elle peut éclairer utilement.

LE VICOMTE.

L'amitié est d'un ton bien simple, bien commun, bien bourgeois, auprès de celui de vos belles dames.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc qu'elles ne savent point aimer?

LE VICOMTE.

Elles font tant d'efforts pour vous persuader qu'elles vous aiment, et pour vous séduire, qu'il est aisé de voir que ce n'est qu'un jargon, et que le cœur n'y est pour rien. On ne flatte jamais excessivement que ceux dont on veut faire des dupes, parce qu'on en a besoin, ou que l'on veut s'en moquer. La pate de velours cache toujours des griffes.

LA MARQUISE.

Il faut donc, dans le monde, se défier sans cesse les uns des autres?

LE VICOMTE.

Il faut faire plus encore; il faut être toujours armé, prêt à se déchirer les uns les autres, et suivre le seul plaisir que la haine ait jamais pu inventer.

LA MARQUISE.

On dit pourtant qu'il n'y a rien de si sot que de croire aux méchans.

LE VICOMTE.

On peut le dire, je le sais; mais qui sont ceux qui le disent.

LA MARQUISE.

C'est tout le monde.

LE VICOMTE.

Examinez si ce ne sont pas les méchans eux-mêmes. Ils ne veulent pas qu'on parle d'eux en mal; ils disent qu'il y a des gens qui sont fort gais, qui ont de l'originalité, de l'esprit, qui sont très-amusans, mais ils ne vous disent pas combien ils sont à craindre. Vous rêvez?

LA MARQUISE.

C'est que vous m'effrayez réellement.

LE VICOMTE.

Il y a une chose plus effrayante que tout cela.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE VICOMTE.

C'est de partager les torts de ces gens-là et ceux de leurs amis.

LA MARQUISE.

Comment ?

LE VICOMTE

On est toujours persuadé que vous ressemblez à ceux avec qui vous vivez. Examinez de sang-froid leur conduite, leur façon de penser et leurs mœurs, et vous verrez combien il est dangereux pour une âme pure de s'exposer à être jugée comme eux.

LA MARQUISE.

Ce qu'on ne peut approuver ne saurait séduire.

LE VICOMTE.

Quel est donc l'attrait qui vous enchaîne dans une pareille société ? Songez que plus il vous paraît doux et plus il peut devenir cruel. Voyez de quelle nature sont les nœuds qui lient ces femmes charmantes avec lesquelles vous vivez; leurs protestations d'amitié sont-elles vraies? Plus elles se caressent lorsqu'elles sont ensemble, et plus elles se ridiculisent et se déchirent, séparées l'une de l'autre, surtout avec les hommes. La beauté n'allume dans leur cœur que les flambeaux de la haine et de l'envie. Malheur à ces beautés qui ne se détruisent pas promptement! on s'empresse de corrompre leurs cœurs afin de leur faire partager le mépris général.

LA MARQUISE.

Et voilà donc à quoi vous pensez que je suis exposée ?

LE VICOMTE.

Je ne vous le dissimulerai pas, depuis deux mois vous m'inquiétez vivement.

LA MARQUISE.

Et pourquoi laisser un temps si long sans venir à mon secours?

LE VICOMTE.

J'ai voulu vous laisser juger par vous-même du danger auquel vous étiez exposée. Je savais à quel point votre vertu pouvait me répondre de vous, mais ce serait une imprudence impardonnable de vous y laisser exposée davantage.

LA MARQUISE.

Et vous venez généreusement m'y dérober?

LE VICOMTE.

Oui, ma chère nièce.

LA MARQUISE.

L'effroi commençait à me gagner, et je ne savais comment me sauver.

LE VICOMTE.

Il faut rompre brusquement et sans aucune explication.

LA MARQUISE.

Vous le croyez?

LE VICOMTE.

Vous serez obligée sans cela de vous servir des armes de ceux que vous voulez fuir.

LA MARQUISE.

J'en serais capable?

LE VICOMTE.

Oui, la politesse vous ferait employer le mensonge.

LA MARQUISE.

Mais que penseront-ils de moi?

LE VICOMTE.

Que vous n'êtes pas faite pour les imiter. Votre conduite passée le leur aura prouvé, et celle à venir le leur prouvera encore plus.

LA MARQUISE.

Ils feront mille histoires sur moi.

LE VICOMTE.

Ils ne sauraient attaquer vos mœurs, on ne les en croirait pas ; ils ne voudront que vous voir oubliée, quand les gens les plus respectables vous aimeront, vous estimeront et vous rechercheront.

LA MARQUISE.

Vous fortifiez mon courage.

LE VICOMTE.

Vous n'en avez pas besoin, vous n'avez rien à combattre.

LA MARQUISE.

Quels sont les moyens que je dois employer ?

LE VICOMTE.

Ils sont très-simples. Pour un temps, quittez Paris, venez à la campagne, avec nous, respirer un air pur.

LA MARQUISE.

Je ne demande pas mieux ; je me sens déjà, par ce projet, dégagé de tous ces liens qui m'enchaînaient ici pesamment. Je vois accourir au-devant de moi les plaisirs innocens et champêtres que j'ai tant aimés et si souvent regrettés ; en s'emparant de mon âme, ils me feront oublier ces fausses voluptés, qu'on me vantait toujours vainement.

LE VICOMTE.

Vous connaissez tous nos amis ; ils étaient autrefois les vôtres ; vous vivrez encore avec eux ; et le

comte Achille passera aussi quelque temps avec nous, si vous l'approuvez.

LA MARQUISE.

Je n'ai point de lois à donner chez vous, mon oncle.

LE VICOMTE.

Il ne s'est point corrompu dans le monde ; il est toujours tel que vous l'avez vu ; il ne parle de vous qu'avec le plus grand respect, et cela m'embarrasse. Je lui voudrais un peu moins de réserve.

LA MARQUISE.

Il croit sans doute que je pense comme les gens avec qui j'ai vécu.

LE VICOMTE.

Autrefois il ne me cachait pas ses sentimens pour vous, et j'ai souvent regretté de n'avoir pas pu favoriser son amour. J'espère qu'il se rallumera en vous voyant.

LA MARQUISE.

En me voyant ?

LE VICOMTE.

Sans doute ; vous êtes dans l'âge où l'on acquiert chaque jour de nouveaux charmes.

LA MARQUISE.

Ah ! mon séjour dans ce grand monde doit avoir changé son cœur !

LE VICOMTE.

Voilà, je vous l'avouerai, la crainte dont je n'ai pu me défendre ; mais, puisqu'aux yeux de l'amitié vous paraissez encore embellie, jugez de l'effet de vos charmes sur ceux d'un amant.

LA MARQUISE.

Oui, d'un amant ordinaire.

LE VICOMTE.

Le comte vous estimait trop pour avoir pu vous ju-

ger légèrement, comme la multitude. Il n'a pu craindre tout au plus que l'effet de la dissipation, qui peut quelquefois nuire à l'amour.

LA MARQUISE.

Et les suites de l'exemple?

LE VICOMTE

La facilité avec laquelle vous allez quitter ce monde, qui enchante presque toutes les jeunes femmes, lui prouvera que vous n'avez sûrement pas été séduite par lui. Il doit venir ici aujourd'hui; je crois que je l'entends, et je vous laisse avec lui.

LA MARQUISE.

Mais, mon oncle...

LE VICOMTE.

Je veux qu'il apprenne de vous-même tous vos projets et toute la satisfaction que vous vous en promettez. Adieu, adieu.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, DUVAL.

DUVAL.

Monsieur le comte Achille.

LE COMTE.

M. le vicomte vous quitte bien brusquement, madame.

LA MARQUISE.

C'est qu'il a sans doute affaire, car il ne sort pas mécontent de moi.

LE COMTE.

Il n'a pas de quoi l'être, puisqu'il a eu le bonheur de vous voir, ainsi que moi. Ce n'est pas une chose aisée de vous trouver chez vous, madame.

LA MARQUISE.

Aussi, je veux m'en corriger.

VICTOIRE.

Je n'en sais rien ; avec une autre, je n'en douterais pas.

LAFOND.

Et vous auriez raison : il est bien difficile qu'une femme qui passe sa vie avec un jeune homme aimable, bien fait, et qui est amoureux d'elle, s'en défende toujours.

VICTOIRE.

Oui, une femme ordinaire.

LAFOND.

C'est ce que je vous dis.

VICTOIRE.

Mais, avec elle, je ne sais s'il réussira.

LAFOND.

Moi, je n'en crois rien ; elle réfléchit trop. Il n'y a rien à espérer avec ces femmes-là ; et puis elle est peut-être romanesque encore. N'est-ce pas romanesque que l'on dit ?

VICTOIRE.

Oui, elle lit toute la journée. Sa mère était une femme d'un grand mérite.

LAFOND.

Oh ! de ces femmes tristes et ennuyeuses, peut-être !

VICTOIRE.

A peu près.

LAFOND.

Mais elle ne me paraît pas fort gaie, elle ?

VICTOIRE.

C'est selon ; quelquefois elle a des idées fort plaisantes.

LAFOND.

Aime-t-elle son mari ?

VICTOIRE.

Oh! pour celui-là, je ne le crois pas ; il n'a pas assez d'esprit pour elle.

LAFOND.

Vous croyez qu'il n'a pas d'esprit ?

VICTOIRE.

Il en a, comme tout le monde ; mais il n'en a pas plus qu'un autre. C'est un homme qui ne fait jamais rien, qui ne peut pas être seul, qui entre vingt fois par jour chez madame, pour ne lui rien dire, et puis qui finit par faire ici de la tapisserie. Tenez, voilà son métier.

LAFOND.

Vous pourriez bien avoir raison.

VICTOIRE.

Quand il a adopté une idée qui lui plaît (car il n'invente rien), on ne saurait l'en détacher ; s'il prend un livre chez madame, il est rare qu'il le lise en entier, à moins qu'il ne soit bien court.

LAFOND.

Mais un mari comme celui-là doit être fort incommode pour un amant. Et, est-il jaloux, M. le Comte ?

VICTOIRE.

Je n'en sais rien ; comment savoir ce que pensent des gens comme lui.

LAFOND.

Mais, la sœur de M. le Comte ?

VICTOIRE.

Madame la Marquise ?

LAFOND.

Oui.

VICTOIRE.

Oh ! elle voit tout du premier coup d'œil, et c'est

une femme charmante : elle ne se mêle des affaires de personne ; elle regarde tout du bon côté ; elle est vive, et elle a un cœur excellent !

LAFOND.

C'est bien quelque chose. Mais, quand même M. le Chevalier n'aurait rien à craindre, je trouve qu'il a tort ; il manquera un très-grand mariage que son oncle....

VICTOIRE.

M. le Baron ?

LAFOND.

Oui, voudrait bien lui faire faire, et à quoi il répond toujours qu'il est trop jeune pour se marier. Encore s'il était plus riche, cela ne me ferait rien.

VICTOIRE.

Je comprends ; un bon mariage serait avantageux pour vous ?

LAFOND.

Il est vrai ; j'entends quelqu'un. Tenez : voilà la lettre de M. le Chevalier, car il s'impatienterait si je restais plus long-temps.

SCÈNE II.

LE COMTE, VICTOIRE, LAFOND.

VICTOIRE.

C'est M. le Comte.

LE COMTE.

Ah ! c'est toi, Lafond ; qu'est-ce que tu fais ici ?

LAFOND.

Monsieur le Comte, je venais savoir des nouvelles de madame la Comtesse.

LE COMTE.

Mais elle se porte bien, je crois, n'est-ce pas, mademoiselle ?

VICTOIRE.

Monsieur....

LE COMTE.

Nous verrons le Chevalier aujourd'hui ?

LAFOND.

Il ne m'a rien dit, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Dis-lui de venir, nous serons fort aises de le voir.

LAFOND.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE, VICTOIRE.

LE COMTE.

Puis-je entrer ?

VICTOIRE.

Mais, je crois....

LE COMTE.

Non, je dis sans la détourner; car, moi, vous savez bien que je ne veux pas là gêner.

VICTOIRE.

Monsieur....

LE COMTE.

On m'a dit qu'elle avait un peu perdu hier au soir, au jeu.

VICTOIRE.

Cela n'est que trop vrai, monsieur, et madame en a été bien fâchée ce matin; car on lui a apporté une bien belle étoffe, qui lui aurait fait grand plaisir, si elle avait pu l'acheter.

LE COMTE.

Et, elle est réellement belle ?

VICTOIRE.

Ah ! monsieur , c'est un hasard unique !

LE COMTE.

Et, pourra-t-on le retrouver ?

VICTOIRE.

Oui, car cela est cher.

LE COMTE.

Je m'en vais, je reviendrai.

SCENE IV.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE, avant de paraître.

Victoire ?

VICTOIRE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Où êtes-vous donc ?

VICTOIRE.

Ici, madame; je vous attends.

LA COMTESSE, en peignoir, sort de chez elle, tenant un paquet de lettres, et en lisant une.)

Tenez, raccommodez un peu cette boucle-là.

(Elle s'assied.)

VICTOIRE.

Madame, voilà une lettre de M. le Chevalier.

LA COMTESSE.

Donnez.

(Elle lit bas, et il y a un moment de silence.)

VICTOIRE.

Madame, j'entends quelqu'un.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est... Où mettrai-je ces lettres ? Ah, dans ce carré-ci.

(Elle met toutes ses lettres dans un carré de la toilette.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

VICTOIRE.

C'est M. le Chevalier, madame.

LA COMTESSE.

Quoi, monsieur, c'est vous ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'étais inquiet...

LA COMTESSE.

De quoi ? Vous m'écrivez toujours, et souvent à propos de rien, quoique je vous le défende ; et puis, à peine ai-je reçu votre lettre, que vous arrivez, et de bonne heure encore. Vous savez que je n'aime pas cela.

LE CHEVALIER.

Je puis avoir tort, puisque cela vous déplaît ; mais, madame, il faudrait qu'il me fût possible de faire autrement. Vous avez une façon de penser...

LA COMTESSE.

Que vous ne devez pas blâmer, si vous avez quelque estime pour moi.

LE CHEVALIER.

Quelque estime ! Ah ! dites....

LA COMTESSE.

Tout ce que vous voudrez ; mais il faut du moins prouver ce qu'on avance.

LE CHEVALIER.

Je suis prêt à faire tout ce que vous ordonnerez...

LA COMTESSE.

Vous le dites, et vous me désobéissez sans cesse.

(Victoire s'en va.)

LE CHEVALIER.

Moi ? vous me croiriez capable....

LA COMTESSE.

Où allez-vous donc, mademoiselle ?

VICTOIRE.

Je reviens, madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien rester ici. Victoire, Victoire? Chevalier, appelez-la donc.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, ne m'enviez pas un moment si précieux.

LA COMTESSE.

Tenez, Chevalier, je vous ai trop grondé hier, pour que je veuille recommencer. Je vous le répète : j'aurai, toute ma vie, pour vous la plus tendre amitié ; mais à condition que vous ne me parlerez jamais de votre amour.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, que pouvez-vous me reprocher ? M'avez-vous donné jamais la moindre espérance ? me suis-je jamais flatté de pouvoir vous toucher ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Je crois que vous ne me dites pas là-dessus tout ce que vous pensez.

LE CHEVALIER.

Quand vous ne vous tromperiez pas ; puisque vous avez de l'amitié pour moi, ne serait-ce pas à vous que je devrais confier tous les mouvemens de mon cœur ? Sans cesse occupé de vous, ne voyant rien

au monde qui puisse vous égaler, mon amour peut-il se contenir? Je vous aime, je vous adore, et c'est pour toute ma vie.

LA COMTESSE.

N'est-ce pas là ce que je vous ai défendu mille fois de me dire ?

LE CHEVALIER.

Hélàs ! que trop.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous n'êtes pas capable du moindre effort ?

LE CHEVALIER.

Je me promets bien chaque jour de me taire, de...

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche ?

LE CHEVALIER.

Vous, madame ; dès l'instant que je vous vois....

LA COMTESSE.

Mais, quand vous m'écrivez, vous ne me voyez pas, et il n'y a pas un mot dans vos lettres dont je puisse être contente.

LE CHEVALIER.

C'est que toujours présente à ma pensée....

LA COMTESSE.

Vous oubliez ce que je vous ai dit. Si vous lisiez, avec attention, tout ce que je vous écris, vous me sacrifieriez cet amour, que je ne puis approuver, ou du moins vous cesseriez de m'en parler.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, je ne sens que trop combien vous projetez de me rendre malheureux.

LA COMTESSE.

Les passions ont un terme, Chevalier ; on me montre tous les jours des gens qui se sont adorés, et de

qui l'indifférence m'épouvante; enfin, je craindrais sans cesse de perdre mon amant, lorsque je veux conserver mon ami.

LE CHEVALIER.

Ah! toute ma vie, toute ma vie, madame...

LA COMTESSE.

Si vous surmontiez votre passion, cet effort me plairait, je n'aurais plus rien à vous reprocher; je goûterais avec vous tout ce qui fait le bonheur de ma vie, tous les charmes de l'amitié, cette confiance si délicieuse enfin, qui vaut mieux que l'amour, et dont je n'aurais plus à redouter les importunités.

LE CHEVALIER.

Les importunités!... ah, quel mot!

LA COMTESSE.

J'entends la marquise. Allez-vous-en.

LE CHEVALIER.

Il me semble qu'il serait prudent....

LA COMTESSE.

Vous avez toujours des raisons...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, qui rentre lorsqu'elle entend la Marquise.

LA MARQUISE.

Ma sœur, je ne viens point vous interrompre; c'est qu'on m'a dit que je trouverais mon frère ici.

LA COMTESSE.

Vous ne m'interrompez point.

LA MARQUISE.

Et puis j'ai quelque chose à vous dire.... Bon! je ne me souviens pas de ce que c'est.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous donc.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas trop le temps. (*Apercevant le chevalier.*) Ah ! monsieur le Chevalier, je suis bien aise de vous voir. Comment êtes-vous avec le baron, à présent ?

LE CHEVALIER.

Fort bien, madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes raccommodés ? allons, tant mieux. Il vous aime beaucoup. Vous aviez sûrement vos raisons.

LE CHEVALIER.

Madame....

LA MARQUISE.

A votre âge, on peut penser comme cela, cela est tout simple.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA MARQUISE.

Oh, rien. Il est inconcevable que je ne puisse pas trouver ce que j'avais à vous dire !

LA COMTESSE.

Vous voilà habillée de bonne heure.

LA MARQUISE.

C'est que j'ai eu mille affaires ; mais heureusement, m'en voilà débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je crois, madame la marquise, que les affaires vous importunent beaucoup ?

LA MARQUISE.

Quand c'est pour moi ; mais c'était pour des gens de mes amis, il faut bien être bonne à quelque chose.

Pour vous, la musique et la danse vous occupent; tout cela est de votre âge, et vous faites bien. Cela m'impatiente de ne pas pouvoir me souvenir....

(Elle rêve.)

LA COMTESSE, bas, au Chevalier.

Allez-vous-en.

LE CHEVALIER.

Je vous obéis, mais....

LA COMTESSE.

Je le veux absolument.

(La Marquise les regarde parler bas, puis sourit à Victoire qui lui fait signe de la tête que oui, et le Chevalier sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas soupé hier avec nous?

LA COMTESSE.

Non, et je crois que j'aurais mieux fait de rester ici.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? je suis toujours enchantée que nous nous trouvions ensemble, mais il faut de la liberté dans le commerce de la vie; l'on s'en aime mille fois mieux, quand on ne se gêne pas l'un pour l'autre. (*Elle se lève.*) Je vais passer chez mon frère; peut-être qu'à la fin je me rappelerai ce que j'avais à vous dire.

LA COMTESSE.

Vous pouvez compter, que si c'est quelque chose que je puisse faire....

LA MARQUISE.

Oh! je le sais bien; vous êtes toujours charmante! Adieu; nous nous reverrons. Restez donc.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, avez-vous fini?

VICTOIRE.

Oui, madame. Voyez.

LA COMTESSE, se regardant dans le miroir de la toilette.

Allons, cela est fort bien.

VICTOIRE.

Monsieur le Comte est venu.

LA COMTESSE.

Quand?

VICTOIRE.

Pendant que madame écrivait.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il voulait?

VICTOIRE.

Oh, rien, je crois; car il n'a pas voulu entrer.

LA COMTESSE.

A-t-il dit qu'il reviendrait?

VICTOIRE.

Oui, madame, mais....

LA COMTESSE.

S'il vient, dites-lui que j'ai affaire.

(Elle s'en va.)

VICTOIRE.

Je le lui dirai.

SCÈNE X.

LE COMTE, VICTOIRE.

LE COMTE.

Est-elle toujours dans son boudoir?

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Elle aime furieusement à écrire! elle ne me ressemble pas. Dites-lui qu'elle ferait bien de monter un moment chez ma mère.

VICTOIRE.

J'y vais.

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul, tirant un rouleau de louis de sa poche.

Cherchons un peu où je pourrais mettre ces cinquante louis, pour qu'elle les trouvât sans... Ah! dans un des carrés de la toilette, rien de mieux imaginé. (*Il ouvre un des carrés et y met le rouleau.*) Ah! voilà des papiers; voyons donc ce qu'elle peut tant avoir à écrire. (*Il regarde les lettres.*) C'est l'écriture du chevalier de Saint-Brieu.—Il est amoureux d'elle? O ciel! —mais, cela est-il bien vrai? —Je n'en saurais douter. — Quand tout semble l'accuser, mon cœur la défend encore. (*Il rêve.*) Quoi! cette femme si insensible pour moi aurait un amant! (*Il se laisse aller dans un fauteuil.*) Plus j'y pense....

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Eh bien, que faites-vous donc là, mon frère? je vous cherche partout. On me dit que vous sortez de chez ma mère; je vais chez vous, je ne vous trouve nulle part. Mais qu'avez-vous donc?

LE COMTE.

J'ai... besoin d'un bon conseil.

LA MARQUISE.

Eh bien, dites; je vous conseillerai à merveille. Où est donc la comtesse?

LE COMTE.

Tenez : c'est que...

LA MARQUISE.

Je vois ce que c'est : une femme, de qui vous êtes amoureux, vient de vous renvoyer vos lettres. Écoutez donc, il y a de certains torts que nous ne devons point pardonner; mais je ne vous en crois pas capable.

LE COMTE.

Cela n'est pas non plus.

LA MARQUISE.

Voici ce qu'il faut faire. Aller chez elle, forcer sa porte, tomber à ses genoux, vous expliquer, et tout cela se raccommodera tout de suite. Voilà le meilleur conseil que je puisse vous donner. Ah çà, dites-moi donc où est la comtesse, parce qu'il faut que je sache si elle peut me donner sa loge de la comédie italienne pour demain.

LE COMTE.

Vous êtes bien étonnante!

LA MARQUISE.

Comment! Vous me demandez un conseil, je vous le donne; moi, je vous demande où est votre femme, et vous ne voulez pas me répondre?

LE COMTE.

Mais vous me donnez un conseil sur une idée qui vous passe par la tête, sans savoir...

LA MARQUISE.

Si ce n'était pas cela, il fallait donc me le dire.

LE COMTE.

Eh! l'on ne peut pas vous arrêter.

LA MARQUISE.

Oui; moi qui écoute mieux que personne, et qui aime les confidences à la folie....

LE COMTE.

Écoutez-moi donc.

LA MARQUISE.

Comme si je ne vous aimais pas! En vérité, mon frère, je ne vous reconnais plus; je ne vous cache rien, vous n'êtes pas de même, et puis vous devenez injuste.

LE COMTE.

Je voudrais bien l'être dans ce moment-ci.

LA MARQUISE.

Injuste?

LE COMTE.

Oui.

LA MARQUISE.

Ah! ah! et pourquoi donc?

LE COMTE.

C'est que je voudrais que mes soupçons ne fussent pas fondés.

LA MARQUISE.

Il n'y a rien de si commun; mais il n'y a qu'à ne pas se laisser prévenir. Sur qui tombent vos soupçons?

LE COMTE.

Sur ma femme?

LA MARQUISE.

Quoi! vous seriez jaloux? Mais songez donc que la comtesse est la femme du monde la plus froide. Je parie que c'est ce qui fait que vous l'aimez encore.

LE COMTE.

Vous croyez que je l'aime?

LA MARQUISE.

Sûrement, puisque vous en êtes jaloux. Allons, voyons, montrez-moi ces lettres; je crois qu'il y aura bien là de quoi vous alarmer. Jamais rien n'a pu la toucher.

LE COMTE.

Je le sais bien.

LA MARQUISE.

De qui sont ces lettres? d'elle?

LE COMTE.

Non, du chevalier de Saint-Brieu qui en est amoureux.

LA MARQUISE.

Et, de là, vous concluez qu'elle l'aime?

LE COMTE.

Sans doute. On ne garde point des lettres tendres d'un homme qui vous est indifférent, ou plutôt on n'en reçoit pas.

LA MARQUISE.

C'est selon : on est bien-aise quelquefois de savoir comment il écrit. La vanité peut faire aussi qu'on veut jouir du désespoir d'un homme; on ne saurait trop vous expliquer tout cela.

LE COMTE.

Mais que dois-je faire?

LA MARQUISE.

A votre place, je remettrais ces lettres et je ne dirais rien.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

Cela serait plus sensé.

LE COMTE.

J'en conviens ; mais c'est que je voudrais savoir...

LA MARQUISE.

Que vous avez tort ?

LE COMTE.

Comment tort ?

LA MARQUISE.

Oui ; si elle vous dit que c'est un dépôt que lui a confié une de ses amies, vous serez fâché de vos soupçons.

LE COMTE.

Vous avez raison. Je veux lire toutes ces lettres.

LA MARQUISE.

Eh bien, passons chez vous, nous les lirons ensemble, et vous me direz en même temps comment elles sont tombées entre vos mains. Mais je suis un peu pressée ; je reviendrai tantôt parler à la comtesse.

LE COMTE.

Allons, venez.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, avez-vous bien cherché partout ?

VICTOIRE.

Oui, madame, jusque dans tous les tiroirs de la chiffonnière.

LA COMTESSE.

Cela est inconcevable ! je ne peux pas m'ôter de l'esprit que j'avais mis ces lettres dans un des carrés de la toilette.

VICTOIRE.

Quoi ! dans celui où vous avez trouvé les cinquante louis ?

LA COMTESSE.

Oui.

VICTOIRE.

Mais, il me semble que madame est persuadée que c'est M. le Comte qui les y a mis ?

LA COMTESSE.

Assurément.

VICTOIRE.

Eh bien, ces lettres ne pouvaient pas y être : s'il les avait trouvées, il n'aurait pas laissé cet argent à la place.

LA COMTESSE.

Voilà ce qui me confond !

VICTOIRE.

Les maris ne paient pas si cher ces sortes de papiers-là.

LA COMTESSE.

Et, s'il ne les a laissés que pour me faire voir qu'il est instruit de l'amour du Chevalier pour moi?

VICTOIRE.

Cela serait fort adroit! Mais, madame, ces lettres indiquent-elles que vous aimiez M. le Chevalier?

LA COMTESSE.

Non.

VICTOIRE.

Eh bien, pouvez-vous empêcher qu'o ne vous aime?

LA COMTESSE.

Non, mais il verra au moins que j'ai répondu au chevalier.

VICTOIRE.

Si M. le Chevalier n'est pas content dans ces lettres, M. le Comte n'aura rien à dire.

LA COMTESSE.

Vous n'entendez rien à tout cela.

VICTOIRE.

Non; car, si j'aimais un homme, je ne lui écrirais que pour le lui dire.

LA COMTESSE.

Et, si vous craigniez qu'il ne vous trompât?

VICTOIRE.

Je ne l'écouterais point du tout.

LA COMTESSE.

Mais, si vous l'aimiez?

VICTOIRE.

Avec cette crainte-là, je serais bien malheureuse.



LA COMTESSE.

Et, oseriez-vous vous livrer à votre passion ?

VICTOIRE.

Ah! je vois que madame aime bien vivement M. le Chevalier, et qu'elle veut l'éprouver.

LA COMTESSE.

Je ne dis pas que je l'aime.

VICTOIRE.

Non, madame; mais, moi, je le devine; et, ne pourrait-il pas le deviner aussi? car madame lui écrit très-souvent, et de bien longues lettres.

LA COMTESSE.

C'est qu'il me tourmente horriblement.

VICTOIRE.

C'est donc pour le gronder que madame lui écrit?

LA COMTESSE.

Vous êtes curieuse, mademoiselle.

VICTOIRE.

Non, madame; mais c'est que, comme M. le Chevalier est fort aimable...

LA COMTESSE.

Il vous paraît aimable?

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Plus que mon mari?

VICTOIRE.

M. le Comte aime bien madame, mais je crois que M. le Chevalier l'aime davantage.

LA COMTESSE.

Mais, je n'ai rien à reprocher à mon mari.

VICTOIRE.

Ah! si j'osais dire....

LA COMTESSE.

Quoi ? parlez.

VICTOIRE.

Vous avez à lui reprocher de n'être pas aussi amusant que M. le Chevalier ; et cela lui fait tort, madame.

LA COMTESSE.

Le Chevalier est charmant ! C'est qu'il est rempli de soins, d'attentions....

VICTOIRE.

Et, pourquoi donc madame le gronde-t-elle quelquefois ?

LA COMTESSE.

C'est pour m'empêcher de le traiter aussi bien qu'il le mérite. Je me crains plus que lui ; je ne veux pas l'aimer. Je voudrais qu'il n'y eût entre nous que de l'amitié ; il y consent, mais c'est toujours de son amour qu'il m'entretient.

VICTOIRE.

Heureusement que M. le Comte n'a pas vu les lettres de madame.

LA COMTESSE.

Il faut pourtant que je songe comment je ferai avec ces lettres. (*Elle rêve.*) Mais, mademoiselle, dites donc ? cela est affreux !

VICTOIRE.

A la place de madame, je serais bien embarrassée.

LA COMTESSE.

Qu'inventer ?.... Comment me tirer de là ?... Si je ne remercie pas mon mari des cinquante louis, il croira que ces lettres m'embarrassent.

VICTOIRE.

Sûrement.

LA COMTESSE, avec joie, après avoir un peu rêvé.

Il me vient une idée.

VICTOIRE.

Madame, j'entends quelqu'un.

(Elle va voir.)

LA COMTESSE.

Oui, fort bien!

VICTOIRE.

C'est M. le Comte.

LA COMTESSE.

Donnez-moi mon sac, parce qu'en faisant des nœuds je regarderai en-dessous l'air qu'il aura.

VICTOIRE, lui montrant qu'elle l'a à son bras.

Vous l'avez, madame.

LA COMTESSE.

Ah! oui. Allez vous-en.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Quoi, vous êtes ici toute seule? La marquise est venue vous chercher.

LA COMTESSE.

La marquise?

LE COMTE.

Oui; elle reviendra.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. A propos, monsieur, je vous dois des remercîmens.

LE COMTE.

A moi?

LA COMTESSE.

Oui. Ce que vous avez fait est on ne peut pas plus honnête.

LE COMTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA COMTESSE.

Vous savez que je n'ai point d'argent, que je désire une étoffe charmante, et je trouve cinquante louis sur ma toilette.

LE COMTE.

Et vous croyez ?....

LA COMTESSE.

Allons, venez donc que je vous remercie.

LE COMTE, la baise au front et s'assied.

Et, si c'était un autre qui vous eût fait cette galanterie ?

LA COMTESSE.

Un autre, un autre que vous ? cela est impossible.

LE COMTE.

N'y a-t-il que moi qui vous aime au monde ?

LA COMTESSE.

Je crois au moins qu'il n'y a que vous qui ayez de l'amour pour moi.

LE COMTE.

Vous n'en connaissez point d'autres ?

LA COMTESSE.

Non, et ils seraient très-mal reçus s'ils me le disaient.

LE COMTE.

Ah ! pas toujours. Il ne faut pas tant faire la cruelle.

LA COMTESSE.

Ce que vous me dites-là me divertit. Connaissez-vous quelqu'un qui m'aime ?

LE COMTE.

Vous le connaissez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Comme je ne m'en souviens pas dans ce moment-ci, vous me ferez plaisir de me le nommer.

LE COMTE.

Ces lettres vous feront souvenir de son nom.

(Il lui donne les lettres qu'il a trouvées.)

LA COMTESSE.

Quoi ! ce sont les lettres du chevalier de Saint-Brieu ?

LE COMTE.

Oui.

LA COMTESSE.

Où les avez-vous donc trouvées ?

LE COMTE.

Dans un des carrés de votre toilette.

LA COMTESSE.

Il y a deux jours que je les cherche partout.

LE COMTE.

Moi, je les ai trouvées sans les chercher, et je vous assure que je voudrais bien ne les avoir pas rencontrées sous ma main.

LA COMTESSE.

Je le crois bien : quand on n'est pas au fait, cela n'est pas intéressant.

LE COMTE.

Comment pas au fait ? Je n'y suis que trop !

LA COMTESSE.

Cela ne se peut pas ; vous n'avez pas vu les réponses.

LE COMTE.

Les réponses ! Eh, de qui ?

LA COMTESSE.

De moi.

LE COMTE.

De vous ?

LA COMTESSE.

Mais, sans doute.

LE COMTE.

Et vous l'avouez, madame ?

LA COMTESSE.

Pourquoi pas ?

LE COMTE.

Je ne reviens pas de mon étonnement !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMTE.

Je croyais que du moins vous dissimuleriez....

LA COMTESSE.

Et pourquoi dissimuler ?

LE COMTE.

Que vous me diriez que ces lettres étaient à une de vos amies, qui vous avait priée de les lui garder.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas vrai, je ne pouvais pas le dire.

LE COMTE.

Cette franchise-là me confond !

LA COMTESSE.

Mais, je ne sais pas ce que vous avez.

LE COMTE.

Ces lettres ne déposent-elles pas contre vous ?

LA COMTESSE.

Quoi ! c'est de la jalousie ? (*Riant.*) Ah ! celui-là est excellent !

LE COMTE.

Et vous riez de cela ?

LA COMTESSE.

Point du tout ; c'est de votre méprise.

LE COMTE.

De ma méprise ?

LA COMTESSE.

Oui, qui vient de votre peu de mémoire ; car vous

y étiez : c'était devant vous que nous avons formé ce projet, le chevalier et moi.

LE COMTE.

Quoi ? le projet de vous aimer ?

LA COMTESSE.

Eh ! non.

LE COMTE.

Expliquez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Il me semble que vous y étiez. Oh ! sûrement.

LE COMTE.

Mais, dites donc ; je ne me souviens de rien.

LA COMTESSE.

Vous savez que j'aime les romans ?

LE COMTE.

Pas mal.

LA COMTESSE.

Vous les aimez plus que moi.

LE COMTE.

Eh mais ! je crois m'y connaître assez bien.

LA COMTESSE.

Vous ne vous souvenez pas qu'à propos d'un roman nouveau, nous nous proposâmes d'en faire un en lettres ?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et que j'insistai beaucoup pour qu'il fût tout en lettres, sans réponses ; et qu'à la fin je convins qu'il ferait les lettres de l'homme, et moi celles de la femme.

LE COMTE.

Quoi ! ces lettres sont celles d'un roman que vous faites ensemble ?

LA COMTESSE.

Eh mais, sans doute. Sûrement vous y étiez.

LE COMTE.

Quand je vous dis que non ; je m'en souviendrais bien. Eh mais, attendez-donc.... Oui, vous avez raison, sans les réponses on ne peut pas juger ce roman-là.

LA COMTESSE.

C'est ce que je vous disais.

LE COMTE.

Ce qui me surprenait aussi en lisant les lettres du Chevalier, c'était de voir que l'action n'avançait pas ; et je ne comprenais pas pourquoi. Oh ! oui, je vois bien à présent, à toute cette résistance, que ce ne peut être qu'un roman ! Où sont vos réponses ?

LA COMTESSE.

C'est le Chevalier qui les a ; si vous voulez les lire....

LE COMTE.

Puisque j'ai lu les autres....

LA COMTESSE.

Je vais lui écrire de me les apporter.

(Elle écrit.)

LE COMTE.

Oui ; parce que, si j'attendais plus long-temps, il faudrait relire les siennes, et toutes ces longueurs-là ne sont bonnes à lire qu'une fois.

LA COMTESSE, écrivant.

Monsieur, voulez-vous bien sonner ?

(Le Comte va sonner, et revient s'asseoir.)

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, LA JEUNESSE.

LA COMTESSE, à La Jeunesse.

Tenez : portez ce billet au chevalier de Saint-Brieu, ci à côté.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, se rapprochant.

Il faut tout expliquer quand on a des gens nouveaux ; cela est ennuyeux à mourir !

LE COMTE.

Pourvu qu'il ne soit pas sorti.

LA COMTESSE.

Oh ! non ; il est de bonne heure. Ah ça, monsieur, dites-donc, vous étiez réellement jaloux ?

LE COMTE.

Comment ne l'aurais-je pas été, en voyant ces lettres ?

LA COMTESSE.

Et vous ne trouvez pas cela plaisant ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

Vous n'en riez pas ? Je crois que je fais mal de vouloir que vous voyiez ces lettres.

LE COMTE.

Écoutez donc : il pourrait bien m'être impossible de les lire ; car votre écriture est souvent indéchiffrable.

LA COMTESSE.

Vous avez bien envie de gronder aujourd'hui.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE, annonçant.

M. le chevalier de Saint-Brieu.

LA COMTESSE.

Monsieur le Chevalier, voulez-vous bien me donner mes lettres ?

LE CHEVALIER.

Madame.... Mais songez....

LA COMTESSE.

Donnez donc.

LE CHEVALIER.

Les voici.

(Il les donne.)

LA COMTESSE, les donnant au Comte.

Tenez, monsieur.

LE COMTE.

Fort bien. Je m'en vais faire un tour dans le jardin, en les lisant.

LA COMTESSE.

Allez, allez.

LE COMTE, riant.

Quelle mine il a aujourd'hui, le Chevalier! Madame, regardez-le donc.

(Il sort en riant.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Vous êtes interdit; vous ne comprenez rien à tout ceci ?

LE CHEVALIER.

J'avoue, madame...

LA COMTESSE.

Il a vos lettres aussi.

LE CHEVALIER.

Mes lettres ?

LA COMTESSE.

Oui ; il les a lues.

LE CHEVALIER.

Comment ! me sacrifieriez-vous ?

LA COMTESSE.

Comme moi.

LE CHEVALIER.

Quel est votre dessein ? Il vous suffisait, ce me semble, de ne vouloir pas m'aimer ; quel besoin y avait-il d'employer de pareilles armes contre moi ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Pourquoi aussi êtes-vous si redoutable ?

LE CHEVALIER.

Avec quelle gaieté vous me percez le cœur ! Il ne me faut pas d'autre preuve de votre indifférence.

LA COMTESSE.

Ah ! voilà les reproches ! Et quel droit croyez-vous avoir de m'en faire ?

LE CHEVALIER.

Moi, madame, je n'en ai aucun.

LA COMTESSE, *sérieusement.*

Écoutez-moi, monsieur. Ce moment-ci ne saurait être tout-à-fait sans inquiétude pour vous.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LA COMTESSE.

Il est vrai que je ne veux pas avoir d'amour pour vous ; mais, avec une âme honnête, on doit au moins des égards à ceux qui veulent bien nous distinguer des autres femmes.

LE CHEVALIER.

Des égards!

LA COMTESSE.

Oui ; ainsi je suis bien éloignée de vouloir plaisanter sur la passion que vous dites que vous avez pour moi.

LE CHEVALIER.

Et que j'aurai toute ma vie.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je me suis trouvée embarrassée vis-à-vis de mon mari, à votre sujet.

LE CHEVALIER.

O ciel!

LA COMTESSE.

Et j'ai cru que vous voudriez bien partager mon sort, et m'aider dans le moyen que j'ai imaginé pour détruire les soupçons qu'il pourrait avoir que je vous aimais.

LE CHEVALIER.

Ah! il n'a qu'à me demander ce que j'en crois, il ne verra que trop combien je suis sans espérance!

LA COMTESSE.

En lisant vos lettres, il a dû voir ce que vous pensez.

LE CHEVALIER.

Et c'est pour cela que vous les lui avez données.

LA COMTESSE.

Je ne les lui ai point données ; mais il les a trouvées, dans un moment où il méritait d'être mieux récompensé d'une action généreuse ; oui, de l'action du monde la plus honnête pour moi.

LE CHEVALIER.

Et qui vous a touchée, sans doute?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur ; car il est rare qu'un mari qui

trouve des lettres d'un autre homme à sa femme, en les prenant, laisse cinquante louis à la place.

LE CHEVALIER.

Tout ceci est un mystère de plus en plus incompréhensible!

LA COMTESSE.

Jugez donc quel a été mon embarras, en trouvant cet argent, de penser qu'il avait vos lettres entre ses mains.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir pour vous.

LA COMTESSE.

Je me suis su très-bon gré de ce qu'il y verrait que vous vous plaignez de mes rigueurs; mais c'était toujours un tort que d'avoir conservé ces lettres, et il fallait le rendre excusable et même indispensable.

LE CHEVALIER.

Indispensable?

LA COMTESSE.

Oui; nécessaire.

LE CHEVALIER.

Et il l'a cru?

LA COMTESSE.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Ceci confond toutes mes idées, je vous le jure; et, en mille ans, je ne devinerais pas comment vous avez pu réussir à le lui prouver.

LA COMTESSE.

Écoutez, écoutez : je l'ai assuré qu'en sa présence nous étions convenus, vous et moi, de faire un roman en lettres; que vous feriez celles de l'homme, et moi celles de la femme.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Il ne pouvait pas se souvenir d'avoir été présent à cette convention ; mais il m'a paru approuver ce projet, au point de désirer de voir mes réponses pour juger du roman.

LE CHEVALIER.

Vous êtes divine ! Voilà ce qu'on appelle avoir de l'esprit, de l'imagination !

LA COMTESSE.

Il ne faut pas encore tant m'admirer.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ?

LA COMTESSE.

S'il m'avait persiflée, s'il n'avait pas été la dupe de cette divine imagination ?

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Il faudrait renoncer à me voir.

LE CHEVALIER.

O Dieu ! que dites-vous ? Ah ! madame ; et vous y consentiriez ?

LA COMTESSE.

Attendons son retour ; il aura bientôt lu mes lettres.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un ; si c'était lui ?

LA COMTESSE.

Nous allons savoir ce qu'il pense : c'est lui-même.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur, que dites-vous de notre roman ?

LE COMTE.

Qu'il sera le plus ennuyeux du monde. Ce sont des gens du temps de Cléopâtre que vous nous peignez là.

LA COMTESSE.

Comment ! l'héroïne....

LE COMTE.

L'héroïne est une bégueule, et son amant un nigaud.

LE CHEVALIER.

Quoi ! monsieur, vous trouvez....

LE COMTE.

Que, si le roman languit, c'est la faute de l'amant.

LE CHEVALIER.

Et, sur quoi le jugez-vous ?

LE COMTE.

Sur ce que la femme s'est engagée, en écrivant ; que l'on voit bien qu'elle l'aime ; et qu'il n'y a que lui qui ne s'en aperçoive pas.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, je ne veux pas qu'il soit aimé.

LE COMTE.

Eh ! comment diable voulez-vous que cela fasse un roman ? Vous n'y avez pas pensé ; et moi, je vous soutiens qu'elle l'aime. Mais, en quoi je trouve qu'elle a tort, c'est qu'elle ne l'avoue pas, et qu'au bout de

trente lettres, on n'est pas plus avancé qu'à la première. Prenez-y garde, vous ne ferez qu'un roman très-ennuyeux.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je suis de l'avis de M. le Comte. Il faudrait que la femme dît enfin qu'elle aime.

LE COMTE.

Et, parbleu! sans doute.

LA COMTESSE.

Mais, c'est que la vertu....

LE COMTE.

Où diable allez-vous mettre là de la vertu? Songez à l'intérêt.

LE CHEVALIER.

Oui; je pense que l'intérêt....

LA COMTESSE, au Comte.

Vous prenez toujours le parti de l'amant.

LE COMTE.

Vous verrez que j'ai tort! D'ailleurs, il faut de la vérité, et toute héroïne de roman doit se rendre, et le plus tôt vaut le mieux. Songez à cela.

LA COMTESSE.

Le roman finira.

LE COMTE.

Point du tout. N'y aura-t-il pas après cela les contrariétés, les obstacles, les maris, et tout ce que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Que trop!

LE COMTE.

Tenez: je m'en vais me mettre à travailler à ma tapisserie; pendant ce temps-là, voyez un peu à réchauffer vos amans.

(Il arrange son métier.)

LE CHEVALIER, avec joie.

Cela est bien dit; il faut travailler de concert.

LE COMTE.

Est-ce que vous écriviez chacun de votre côté?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Je ne m'étonne pas si cela était si froid! Vous ne pouviez rien faire d'intéressant l'un sans l'autre.

(Il travaille.)

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense. Madame, voulez-vous que j'approche cette table?

LA COMTESSE, sèchement.

Oui, monsieur.

(Ils s'asseyent, prennent chacun une plume. Le Chevalier regarde tendrement la Comtesse, et il y a un peu de silence.)

LE COMTE.

Eh bien, cela avance-t-il?

LE CHEVALIER.

Monsieur, nous cherchons.

LE COMTE.

Il n'y a pas à chercher; il faut qu'elle dise absolument qu'elle aime; c'est par où il faut commencer.

LE CHEVALIER.

Madame hésite.

LE COMTE.

Eh mais, elle a tort.

LA COMTESSE.

J'ai tort?

LE COMTE.

Sûrement. Que diable voulez-vous faire? que voulez-vous devenir, si vous ne vous y déterminez pas?

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, songez donc que c'est une femme mariée.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela me fait?

LA COMTESSE.

Comment, vous croyez...

LE COMTE.

Parbleu, je m'embarrasse bien de son mari! Est-ce qu'on ne nous trompe pas tous les jours? Encore une fois, il faut de la vérité dans votre roman; voilà ce que je vous conseille.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous à dire à cela, madame?

LA COMTESSE.

Rien, d'abord que monsieur le veut.

LE COMTE.

Pardi, l'on a bien de la peine à vous faire entendre raison!

LE CHEVALIER.

Ah ça, madame, écrivez donc enfin que vous aimez.

LE COMTE.

Voilà la lettre que j'attends.

LE CHEVALIER.

Nous allons voir, monsieur; madame écrit.

LE COMTE.

Bon, bon!

LE CHEVALIER.

Songez, madame, qu'il faut que cette lettre soit bien tendre.

LE COMTE.

Appuyez, Chevalier; fort bien!

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, croyez-vous qu'on puisse tromper un mari sans quelque inquiétude, sans....

LE COMTE.

Eh ! morbleu, madame, faites ce que le Chevalier vous dit.

LA COMTESSE.

Puisque vous l'approuvez, monsieur....

LE COMTE.

Il y a deux heures que je vous répète la même chose.

LE CHEVALIER.

Vous l'entendez, madame.

LE COMTE.

J'admire l'opiniâtreté des femmes !

(Le Chevalier veut baiser le bras de la Comtesse.)

LA COMTESSE.

Laissez donc !

LE COMTE.

Oh oui, laissez donc ! Chevalier, je vous la recommande.

LE CHEVALIER.

Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE.

Mais cette lettre doit être bien avancée.

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Eh bien, madame, lisez donc ; je veux voir si le parti que vous prenez est selon mes avis. Lisez, lisez.

LA COMTESSE, lisant avec embarras.

« Qu'exigez-vous de moi, monsieur ? vous voulez » que je vous dise ce qui se passe dans mon cœur, » ah ! si vous m'aimez, vous devez y avoir lu au mi- » lieu de mon trouble, mieux que moi-même. »

LE COMTE.

Mais, quoi lu?

LE CHEVALIER.

Attendez donc, monsieur.

LA COMTESSE, continuant de lire.

« L'amour le plus tendre l'occupera sans cesse ; j'ai » voulu m'assurer du vôtre, avant de vous dire ce » que mes yeux doivent vous avoir répété mille fois. »

LE COMTE.

Voilà ce que je voulais. Il faut avouer qu'on a bien eu de la peine à tirer de vous cet aveu-là.

LA COMTESSE.

C'est que je craignais.... (*Le chevalier se saisit de la lettre, elle lui dit bas :*) Que faites-vous donc ?

LE COMTE.

Vous voyez bien que le Chevalier ne sera plus embarrassé de ce qu'il aura à répondre ; qu'il n'y aura plus qu'à amener des situations, ce qui est essentiel dans un roman. Il y faut des scènes dramatiques.

LE CHEVALIER.

Sûrement ; et c'est à vous que j'aurai cette obligation.

LE COMTE.

Il faudra que vous ayez attention de ne pas vous refroidir, vous, Chevalier ; et vous verrez que ce roman-là réussira.

LE CHEVALIER.

Oh! très-fort!

LE COMTE.

Je parie qu'elle n'en convient pas encore.

LA COMTESSE, bas au Chevalier.

Rendez-moi ma lettre ; je le veux absolument.

LE CHEVALIER.

Ah, madame, je vous en supplie....

LE COMTE.

Chevalier, qu'est-ce qu'elle dit ?

LE CHEVALIER.

Oh, rien, rien.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Madame la marquise d'Ancille.

LA MARQUISE.

Enfin, madame, j'ai retrouvé ce que j'avais à vous dire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA MARQUISE.

Ah, voilà monsieur le Chevalier! (*Elle lui fait la révérence.*) (*Au Comte.*) Eh bien, ce que je vous disais n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

A peu près ; c'est qu'ils font un roman.

LA MARQUISE.

Ah ! ils font un roman ? cette idée est charmante ! il ne faut pas les troubler.

LE COMTE.

Bon ! sans moi, il n'aurait rien valu.

LA MARQUISE.

Ah! oui, je le crois.

LE COMTE.

Demandez au Chevalier.

LE CHEVALIER.

Cela est très-vrai, madame.

LA MARQUISE.

Ah ça, ma sœur, pouvez-vous me donner votre loge de la Comédie Italienne, pour demain ?

LA COMTESSE.

Tant que vous le voudrez ; si vous voulez même venir aujourd'hui à l'Opéra ?....

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qui va avec vous ?

LA COMTESSE.

Personne.

LE COMTE.

Eh bien, menez-y le Chevalier ; vous y penserez à votre roman.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Comte a raison.

LA MARQUISE.

Oui, oui, je n'irai pas ; mais il est déjà tard, allez vous-en.

LE COMTE.

Oh ! non ! elle aimera mieux attendre que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours impatient !

(Elle sort avec le Chevalier qui veut lui donner la main, et elle le refuse.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Mon frère, vous devriez venir avec moi chez la vicomtesse ; nous causerions en chemin.

LE COMTE.

Nous causerons aussi bien chez ma mère ; montons-y. Je veux attendre leur retour de l'Opéra.

(Il quitte son métier.)

LA MARQUISE.

À la bonne heure, mes chevaux se reposeront. Vous n'êtes plus alarmé?

LE COMTE.

Au contraire. Si vous saviez la peine que j'ai eu à lui faire écrire, à elle, la lettre de déclaration du roman; il y avait de quoi mourir de rire.

LA MARQUISE.

Tout de bon? ah! cela est délicieux! vous allez me conter tout cela.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, VICTOIRE.

LE COMTE.

Victoire, votre maîtresse est allée à l'Opéra.

VICTOIRE.

Elle est sortie, monsieur?

LE COMTE.

Oui, tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VICTOIRE, LA JEUNESSE.

VICTOIRE.

Eh bien, que faites vous donc ici, La Jeunesse?

LA JEUNESSE.

Je viens ranger.

VICTOIRE.

Pourquoi n'êtes-vous pas sorti avec madame?

LA JEUNESSE.

Bon! avec madame? Elle est chez elle.

VICTOIRE.

Comment ! elle devait aller à l'Opéra.

LA JEUNESSE.

Je ne sais pas. M.le Chevalier avait quelque à elle, qu'il n'a pas voulu lui rendre ; elle l'a voyé, et elle lui a dit qu'elle ne le reverrait vie.

VICTOIRE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

(Elle sort.)

LA JEUNESSE.

Elle va s'effrayer de cela, comme si tous les nous ne voyions pas de pareilles querelles qui pas de suite.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE entre, rêvant profondément.

Vous avez envoyé ma lettre au Chevalier?

VICTOIRE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pensé me perdre, mademoiselle.

VICTOIRE.

Moi, madame?

LA COMTESSE.

Vous m'avez crue capable.... Mais c'est lui, c'est le Chevalier qui croyait triompher!

VICTOIRE.

Je me flatte que madame n'aura pas lieu de se plaindre de moi.

LA COMTESSE, continuant.

Que ne lui ai-je pas dit! que ne lui ai-je pas écrit, pour le convaincre que je n'aurais jamais pour lui que de l'amitié!

VICTOIRE.

On ne peut pas être plus raisonnable. Qu'est-ce donc que madame peut avoir à lui reprocher?

LA COMTESSE.

Je veux ôter au Comte l'inquiétude, la jalousie que peut avoir même le mari le plus indifférent.

VICTOIRE.

J'ai cru que le moyen que madame avait imagin[illegible] avait réussi.

LA COMTESSE.

Oui, vis-à-vis du Comte; mais le Chevalier en [illegible] abusé.

VICTOIRE.

Cela serait affreux!

LA COMTESSE.

Mon mari lui a prouvé qu'il avait tort de ne se pas croire aimé; la joie a éclaté dans ses yeux; plus il voyait mon embarras, plus il triomphait. Et mon trouble, au lieu de l'inquiéter, augmentait à chaque instant sa satisfaction.

VICTOIRE.

Le bonheur de se croire aimé....

LA COMTESSE.

Fait qu'on ménage l'objet de son amour.

VICTOIRE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Profitant de l'erreur de mon mari, il a exigé l'aveu d'un sentiment que je voulais me cacher à moi-même; quelque résistance que j'aie pu faire, secondé par l'opiniâtreté du Comte, je me suis vue forcée d'écrire que j'aimais.

VICTOIRE.

Devant monsieur le Comte?

LA COMTESSE.

Je vous dis que le Comte m'y a forcée.

VICTOIRE.

Ah! madame!

LA COMTESSE.

Vous ne le croirez pas.

VICTOIRE.

C'est qu'il me paraît impossible....

LA COMTESSE.

Le Chevalier s'est emparé de cette lettre avec un contentement, une satisfaction, un air d'espoir!.... qui m'a offensée vivement.

VICTOIRE.

Et que disait à cela monsieur le Comte?

LA COMTESSE.

Il applaudissait. J'ai redemandé cette lettre au Chevalier; mais vainement, il n'a jamais voulu me la rendre.... Qu'ose-t-il espérer? il me croit sans doute capable de la plus indigne faiblesse! j'ai eu tort de le distinguer des autres hommes; je le croyais préservé de cette contagion de mauvaises mœurs, qui les rend si méprisables. Qu'il m'est douloureux de m'être trompée si cruellement!

VICTOIRE.

Revoyez-le, madame: je suis sûre qu'il se repent vivement de vous avoir résisté.

LA COMTESSE.

S'il se repentait, il ne lui fallait pas plus de temps pour me renvoyer ma lettre, qu'il ne m'en a fallu pour la lui redemander; mais, pour toutes sortes de raisons, je ne le reverrai plus; je me le dois, je le dois au Comte.

VICTOIRE.

Madame se sacrifie aussi trop aisément.

LA COMTESSE.

Je me sacrifie.... si je l'aimais!.... Mais je ne l'aime point et je fais mon devoir.

VICTOIRE.

Madame, j'entends quelqu'un. C'est monsieur le Comte.

LA COMTESSE.

Que me veut-il? Ne vous en allez pas.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE COMTE, VICTOIRE.

LE COMTE.

En vérité, madame, il faut avouer que ce que vous avez fait est bien extraordinaire.

LA COMTESSE, bas à Victoire.

Que veut-il dire?

LE COMTE.

Mais, c'est à moi qu'il faut répondre.

LA COMTESSE.

Monsieur....

LE COMTE.

Tout cela aura de belles suites si vous continuez de même!

LA COMTESSE.

Je vous jure....

LE COMTE.

Monsieur.... Je vous jure.... Ce ne sont que des mots qui ne signifient rien.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LE COMTE.

Je veux que vous conveniez....

LA COMTESSE.

De quoi?

LE COMTE.

Eh! parbleu, vous le savez bien. Est-ce là ce que je devais attendre de vous? Là, raisonnons de sang-froid.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc ?

LE COMTE.

Ah ! la question est fort bonne ! Vous conviendrez bien au moins que, si j'ai découvert votre secret, c'était par un pur hasard ; je ne le cherchais pas.

LA COMTESSE.

Cela peut être ; mais que pouvez-vous penser ?

LE COMTE.

Eh ! tout ce que j'ai vu et lu.... Vous m'avez très-bien mis au fait, le Chevalier et vous.

LA COMTESSE.

Vous pourriez vous tromper en me croyant coupable ; les apparences, il est vrai, sont contre moi.

LE COMTE.

Sûrement ; mais j'aurais tort de vouloir me fâcher ; parce qu'on ne peut compter sur rien avec vous autres femmes. Moi, qui passe mes journées auprès de vous, qui ne me plais nulle part autant, quelque plaisir qu'on veuille me faire partager, voilà ma récompense !

LA COMTESSE.

Monsieur, je peux me justifier et vous prouver que vous ne devez pas m'accuser légèrement.

LE COMTE.

Tout cela ne vaut pas la peine de prendre un ton si tragique !

LA COMTESSE.

Comment ?

LE COMTE.

Je vous dis, je ne me fâche pas, moi ; et je vais, si vous le voulez, chercher à vous excuser.

LA COMTESSE.

A m'excuser ?

LE COMTE.

Oui, madame, et je parie que je suis au fait : tout ceci n'est qu'une fantaisie qui vous a passé par la tête. A nous autres hommes, il nous en passe bien d'autres.

LA COMTESSE.

La comparaison est un peu offensante; et je vous crois trop délicat, pour me soupçonner de vouloir imiter les inconséquences des hommes.

LE COMTE.

Enfin, madame, je veux dire que, lorsqu'on s'est engagée, comme vous avez fait...

LA COMTESSE.

Je ne me suis point engagée.

LE COMTE.

Ah! celui-là est délicieux! vous me dites cela à moi?

LA COMTESSE.

Sûrement, je vous le dis.

LE COMTE.

Et la lettre de la déclaration du roman, hem?

LA COMTESSE.

Mais c'est vous qui me l'avez fait écrire.

LE COMTE.

Sans doute; c'est moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur, de quoi m'accusez-vous donc?

LE COMTE.

De quoi je vous accuse! c'est fort bon! Vous ne le savez pas?

LA COMTESSE.

Non, monsieur, et je vous le demande?

LE COMTE.

Eh bien, madame, je vous accuse de vous occuper très-peu des choses qui peuvent me plaire.

LA COMTESSE.

Tout cela ne dit rien, il faut vous expliquer plus clairement.

LE COMTE.

Rien n'est plus aisé. Vous savez la part que je prends à votre roman avec le Chevalier.

LA COMTESSE.

La part ?

LE COMTE.

Oui, la part : vous verrez que je n'y suis pour rien ! Voilà donc pourquoi, au lieu d'aller avec lui à l'Opéra, vous l'avez congédié et très-durement, à ce que l'on m'a dit. Moi, je viens vous conjurer de prier le Chevalier de revenir, ou plutôt je vais le chercher.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur....

LE COMTE.

Non, non, je ne vous écoute plus.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE.

Eh bien, mademoiselle, que dites-vous de tout cela ? Suis-je assez malheureuse ?

VICTOIRE.

Moi, je ne vois de malheurs que ceux que madame veut bien se faire, en banissant M. le Chevalier.

LA COMTESSE.

Et vous trouvez sans doute que je devrais être enchantée de ce que mon mari veut que je le revoie ?

VICTOIRE.

Mais....

LA COMTESSE.

Vous ne vous apercevez pas, sans doute, que le Comte a pénétré l'amour du Chevalier, qu'il me soupçonne d'y répondre, et qu'il n'a cherché qu'à m'embarrasser ?

VICTOIRE.

Je n'ai rien vu de tout cela, au contraire : j'ai vu seulement que monsieur le Comte s'est fort amusé du roman.

LA COMTESSE.

Et ce ton, où il a eu l'air de mettre de la finesse, en me disant qu'il faudrait élaguer la morale de mes lettres ?

VICTOIRE.

C'est parce qu'il le pense.

LA COMTESSE.

Quoi ! sans être criminelle, sans en avoir jamais eu la pensée, je me verrais exposée....

VICTOIRE.

En vérité, madame....

LA COMTESSE.

Mon mari ne se croit déjà que trop instruit ; que n'ai-je pas à redouter de ses soupçons ! et c'est un homme vain et léger qui me cause toutes ces peines !

VICTOIRE.

Madame, voilà madame la Marquise.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA MARQUISE.

Ma sœur, que je vous embrasse ! vous êtes une femme charmante ! Le Comte m'a tout dit ; vous avez de l'esprit comme un ange !

LA COMTESSE.

Comment! que vous a-t-il dit, ma sœur? le Comte saurait-il...?

LA MARQUISE.

Non, non; il est de bonne foi. Il ne sait rien, et je n'ai eu garde de l'instruire. Votre idée est charmante, je vous dis, délicieuse!

LA COMTESSE.

En vérité, madame, je ne sais ce que vous voulez dire.

LA MARQUISE.

Moi, je ne m'en doutais pas le moins du monde; il est vrai qu'il est très-aimable, mais je n'y avais pas pensé avant tantôt, et sans Victoire, qui m'a fait signe... Encore je ne savois trop qu'en croire.

LA COMTESSE.

De qui parlez-vous donc?

LA MARQUISE.

Du chevalier de Saint-Brieu, qui, j'en suis sûre, est un très-honnête homme.

LA COMTESSE.

Et vous croyez que je l'aime?

LA MARQUISE.

Pourquoi pas? cela est tout simple: vous vous connaissez depuis votre enfance, vous vous estimez, et vous avez raison. Eh! qui aimera-t-on? sont-ce ceux qu'on méprise?

LA COMTESSE.

Mais, ma sœur, pourriez-vous applaudir à un pareil amour, s'il était vrai?

LA MARQUISE.

Moi, je ne blâme jamais rien: chacun a sa façon de penser.

LA COMTESSE.

Mais je vous prie de croire que je suis très-attachée à mon mari, et que jamais il n'aura rien à me reprocher.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée. Tout dépend de la conduite que l'on tient. J'ai toujours vu beaucoup de femmes se perdre par des étourderies, des indiscrétions, et un mauvais choix de sociétés; voilà, par exemple, ce qui ne vous arrivera jamais, et je le disais encore tout à l'heure à mon frère.

LA COMTESSE.

S'il pouvait avoir quelque inquiétude à mon sujet, je trouverais bientôt le moyen de le tranquilliser.

LA MARQUISE.

Avec votre esprit, vous n'y seriez sûrement pas embarrassée. Vous l'avez peut-être cru jaloux tantôt? Il ne l'était point du tout.

LA COMTESSE.

Comment?

LA MARQUISE.

Bon! il est à mille lieues de cela! il est homme du monde; il ne s'est point mis dans la tête que vous ne penseriez qu'à lui; et, si vous l'aviez réellement aimé, il aurait été bien moins étonné en trouvant les lettres du Chevalier; car, lorsqu'on a aimé une fois, il est sûr qu'on aimera encore.

LA COMTESSE.

Je me flatte qu'il m'aime, le Comte?

LA MARQUISE.

Comme un mari aime sa femme.

LA COMTESSE.

Et qu'il m'estime?

LA MARQUISE.

Sûrement, il vous estime, mais il ne vous connaît pas.

LA COMTESSE.

Il ne me connaît pas?

LA MARQUISE.

Non vraiment, car il vous croit insensible; et c'était là ce qui l'empêchait de rien comprendre à votre aventure avec le Chevalier.

LA COMTESSE.

Mon aventure! il n'y aura jamais de liaison intime entre lui et moi.

LA MARQUISE.

Il croit qu'il y a de l'amitié.

LA COMTESSE.

De l'amitié?

LA MARQUISE.

Vous sentez bien qu'après tout ceci vous serez tranquille.

LA COMTESSE.

Ah! je ne peux plus l'espérer!

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? Je vous dis qu'il n'est point jaloux; ce n'est pas moi qui le rendrai susceptible de ce sentiment-là; au contraire, je vous aime trop pour vouloir troubler votre bonheur.

LA COMTESSE.

Et vous me croyez heureuse?

LA MARQUISE.

Autant qu'on peut l'être avec une passion; car moi je n'en fais pas grand cas. Je ne suis pas plus scrupuleuse qu'une autre, cependant je ne m'y suis jamais livrée.

LA COMTESSE.

Et vous n'en êtes que plus estimable.

LA MARQUISE.

Plus estimable? si vous voulez : ce n'est pas devant vous que j'en tirerai vanité, j'aurais tort; mais je vous parle à cœur ouvert. Il est rare qu'on soit aussi heureuse que vous; j'ai tant vu de femmes de mes amies trompées, parce qu'elles s'étaient engagées légèrement! C'étaient des inquiétudes perpétuelles, mille tourmens, plus de désespoir que de bonheur, et ces âmes tendres, délicates, devenaient enfin des furies capables des plus vives tracasseries, et des noirceurs les plus affreuses. Tout cela m'a fait peur; car on finit par perdre son repos, sa gaieté, et l'estime du public.

LA COMTESSE.

Quel effrayant tableau!

LA MARQUISE.

Même avec la passion la plus respectable, on devient au moins triste.

LA COMTESSE.

C'est que l'abime n'est pas loin.

LA MARQUISE.

J'ai noirci vos idées! J'en suis désespérée! Je vais vous rendre à vous-même, et travailler pour vous.

LA COMTESSE.

Pour moi?

LA MARQUISE.

Oui, oui; je vous dirai cela tantôt. Adieu, mon cœur.

(Elle l'embrasse.)

LA COMTESSE.

Expliquez-moi, je vous prie...

LA MARQUISE.

Je n'ai pas un moment à perdre, et vous auriez

tort de vouloir me retenir. Adieu, Victoire. C'est une fille charmante que vous avez là, et je me sais gré de vous l'avoir donnée.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, VICTOIRE.

LA COMTESSE, se laissant aller dans un fauteuil.

Eh bien, mademoiselle? vous voyez à quoi j'allais m'exposer sans le prévoir.

VICTOIRE.

Je ne vois rien là d'effrayant pour madame.

LA COMTESSE.

Quoi! de perdre l'estime du public, de se voir confondue.... Ah!

VICTOIRE.

Ce n'est pas avec M. le Chevalier que vous pourriez avoir de pareilles craintes.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas avec lui!

VICTOIRE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Qui peut vous en assurer?

VICTOIRE.

Son caractère, sa candeur, la vôtre; les hommes ne deviennent souvent légers, inconstans et trompeurs, que parce qu'ils ont éprouvé les plus grandes ingratitudes de la part des femmes qu'ils ont aimées.

LA COMTESSE.

Vous prenez toujours le parti du Chevalier.

VICTOIRE.

Je crois que madame lui rend intérieurement plus de justice que moi.

LA COMTESSE.

Et vous croyez sans doute que je l'aime ! Ma belle-sœur en est certaine ; avant peu tout Paris le croirait, et peut-être bientôt raconterait-on mon histoire ; oui, si je le revoyais, je serais une femme perdue ; mais je le hais ; mon cœur ne l'estime plus ; je suis dans un état !... (*Elle reste accablée un moment, puis se lève et s'en va, et voyant que Victoire la suit :*) Non, mademoiselle, non, ne me suivez pas.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah ! monsieur, dans quel moment venez-vous ici ! madame est outrée contre vous, contre moi.

LE CHEVALIER.

Comment ?

VICTOIRE.

J'ai voulu prendre votre parti, je n'ai fait que l'irriter encore davantage. Elle est rentrée chez elle, et elle m'a défendu de la suivre.

LE CHEVALIER.

Je lui parais coupable, pour avoir voulu garder une déclaration qu'elle désavoue. Où est donc mon crime ? Quand on aime, tout ce qui peut nous flatter ne doit-il pas nous être précieux ?

VICTOIRE.

Il faut savoir s'immoler à propos.

LE CHEVALIER.

La moindre résistance....

VICTOIRE.

Nous aigrit.

LE CHEVALIER.

Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus me revoir, et elle vient de m'écrire qu'elle ne m'aimera jamais.

VICTOIRE.

C'est-à-dire qu'elle ne veut pas vous aimer.

LE CHEVALIER.

Elle n'y réussira que trop !

VICTOIRE.

On ne craint point ce qui ne peut pas être. Vous aurez à combattre.

LE CHEVALIER.

Je voudrais tomber à ses pieds.

VICTOIRE.

Dans ce moment, cela est impossible.

LE CHEVALIER.

Je crains, en différant....

VICTOIRE.

C'est qu'elle ne voudra pas vous entendre.

LE CHEVALIER.

Tentez seulement....

VICTOIRE.

Quoi ? de lui dire que vous êtes ici ?

LE CHEVALIER.

Non; mais dites que je lui renvoie sa lettre, et que j'ai ordonné qu'on ne la remît qu'à elle-même, pour lors....

VICTOIRE.

Je vous entends. Je serai grondée.

LE CHEVALIER.

Ma chère Victoire !...

VICTOIRE.

Attendez-moi ; je vais lui parler.

(Elle sort)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

Je tremble.... Mais si elle m'aimait véritablement, elle.... Oui, je devrais cesser enfin de lui paraître coupable.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, VICTOIRE, LE CHEVALIER.

VICTOIRE, au Chevalier.

La voici.

LE CHEVALIER.

Je frissonne.

(Il se tient de manière que Victoire le cache à la Comtesse.)

LA COMTESSE.

Où est donc?... (*Voyant le Chevalier.*) Quoi! vous osez!.... Victoire, je vous chasse.

VICTOIRE.

Sûrement, madame me pardonnera.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, retenant la Comtesse qui veut sortir.

Eh quoi, madame, vous voulez me fuir!

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Permettez, madame....

LA COMTESSE.

Dans ce moment-ci, ne me trompez-vous pas encore?

LE CHEVALIER.

Moi! jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites dire qu'on va me rendre ma lettre....

LE CHEVALIER.

La voici, madame. (*Il lui donne la lettre.*) Vous avez trop désavoué ce qu'elle contient, pour que je puisse désirer de la garder.

LA COMTESSE

Je l'ai dû ; ce n'est point par la force que l'on soumet un cœur ; mais vous avez cru que je vous aimais, votre amour-propre a été satisfait de m'avoir engagée à vous l'avouer, et vous me voyiez déjà comme une victime prête à lui être sacrifiée.

LE CHEVALIER.

Madame, qu'osez-vous penser !

LA COMTESSE.

Votre joie vous a trahi ; la plaisanterie, la légèreté avec laquelle vous avez engagé mon mari à me faire écrire cette lettre....

LE CHEVALIER.

Je voulais seconder votre idée.

LA COMTESSE.

Avec quelle facilité je m'étais laissée entraîner à feindre vis-à-vis de mon mari ! je croyais avoir de l'amitié pour vous, ce commerce de lettres s'engage ; parce que vous avez de l'amour, le mystère s'en mêle ; il est toujours le premier pas que l'on fait pour s'éloigner de l'innocence ! j'étais bien loin de m'en apercevoir ; sous le nom de l'amitié, l'amour me trompait !

LE CHEVALIER.

O ciel ! et je pourrais....

LA COMTESSE.

Le plaisir que j'avais à ne rien voir qui pût vous ressembler, cette distinction qui me plaisait tant,

cette apparence de vertu peut donc nous séduire et nous entraîner vers le vice? Voilà l'égarement d'où vous m'avez tirée, et je vous devrai d'avoir connu tout ce qu'on peut redouter même avec une âme pure et honnête.

LE CHEVALIER.

Vous plaisez-vous assez à m'accabler! Ah! madame, que vous me faites payer cher l'erreur d'un instant! je reconnais mes torts; oui, madame, et si vous m'aviez jamais aimé....

LA COMTESSE.

Je n'ai point cherché à développer le sentiment qui remplissait mon âme, j'en goûtais les douceurs sans inquiétudes et sans craintes; le charme qui m'entraînait vers vous m'étonnait, mais il ne m'affligeait pas. Je ne vous le dis que parce qu'il est entièrement détruit, et que vous trouverez aisément un objet qui pourra me remplacer dans votre cœur.

LE CHEVALIER.

Eh! qui pourrait me tenir lieu de tout ce que je perds en vous perdant?

LA COMTESSE.

Vous ne m'avez pas assez connue, pour devoir tant me regretter.

LE CHEVALIER, à genoux.

Madame, je vais mourir à vos pieds, si vous ne me donnez pas les moyens de réparer mes torts. Non, sans vous, rien au monde n'a plus d'attraits pour moi; la vie va me devenir odieuse, insupportable.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE, s'arrêtant.

Ah ! fort bien ! voilà le roman en action. J'avais beau chercher le Chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ne répondez point.

LA COMTESSE.

Je vous le répète, mon parti est pris ; vous avez tout détruit.

LE CHEVALIER.

Quoi ! jusqu'à l'amitié ? Eh bien, madame, la mort va terminer des jours qui vous sont devenus odieux.

(Il veut tirer son épée.)

LE COMTE, s'avançant.

Chevalier, fort bien ! ma foi, fort bien ! cela est du plus grand naturel. Allons, madame, que dites-vous à cela !

LE CHEVALIER.

O ciel !

LA COMTESSE.

Quoi, monsieur, vous nous écoutiez ?

LE COMTE.

Oui vraiment ; et je suis très-content de ce que je viens d'entendre. Voilà qui marche à présent, voilà une de ces situations que je vous demandais tantôt. Je ne sais pas quel est le sujet de la brouillerie ; mais quand vous disiez qu'après avoir écrit que vous aimiez, le roman serait fini, vous voyez bien que vous aviez tort. Le Chevalier m'a attendri, en honneur ; j'ai été tout prêt de pleurer, moi. Allons, continuez.

LA COMTESSE, au Chevalier.

Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur, vous devez

être sûr de ma résolution ; et vous savez le parti que vous avez à prendre.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, à quelle affreuse douleur vous me livrez !

(Il s'en va.)

LE COMTE, l'arrêtant par la main.

Chevalier, puisqu'elle ne veut pas continuer, allez écrire tout cela, et revenez souper avec nous.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

N'êtes-vous pas fatiguée ?

LA COMTESSE.

Eh, monsieur, de quoi voulez-vous bien vous occuper ?

LE COMTE.

C'est que vous me paraissez accablée. Écoutez donc, toutes ces choses-là ne sont bonnes qu'autant qu'elles amusent ; autrement, cela ne vaut pas la peine d'y penser, n'est-ce pas ? — Vous ne répondez point ?

LA COMTESSE.

Monsieur, promettez-moi de faire ce que je vais vous demander.

LE COMTE.

Comme vous voudrez.

LA COMTESSE.

Vous m'estimez, vous avez toujours eu pour moi toutes les complaisances qu'une femme peut attendre de son mari.

LE COMTE, à part.

Ah ! bon, la voilà qui rentre en scène.

LA COMTESSE.

Consentez que je me retire dans votre terre. Vous

aimez Paris, vous ne m'y suivrez point si vous le voulez ; j'ai besoin de repos, et ma santé s'altérerait si je restais ici davantage.

LE COMTE.

A qui dites-vous cela, madame ?

LA COMTESSE.

A un homme honnête, sur qui je compte ; à mon mari.

LE COMTE.

Je ne comprends pas bien peut-être ; peut-être ne voulez-vous pas me dire tout, afin que la surprise me fasse plus de plaisir ; mais le mari doit être étonné de la proposition de sa femme.

LA COMTESSE.

Que dites-vous donc, monsieur ?

LE COMTE.

Je sais bien qu'on apprendra, dans les lettres suivantes, tout ce qui se sera passé.

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, vous suivez toujours votre idée.

LE COMTE.

C'est que je voudrais vous donner de bons conseils. Vous voyez que celui de tantôt a produit le plus grand effet, et je crois que vous m'en aurez un peu d'obligation.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, laissons cela, je vous prie, et consentez que je parte demain pour la campagne.

LE COMTE.

Quelle folie !

LA COMTESSE.

Je vous en prie.

LE COMTE.

Mais, Tourceville n'est point meublé, et il n'y a rien de si mal sain à habiter. Je n'y consentirai point ; vo-

tre santé m'est trop chère pour que je la sacrifie à votre fantaisie d'écrire.

LA COMTESSE.

D'écrire?

LE COMTE.

Oui, la jalousie..... Vous ne voulez pas être distraite; je vois ce que c'est.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur....

LE COMTE.

Non, je vous le jure, vous n'irez pas.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous faites donc là tous les deux?

LE COMTE.

Elle me tourmente pour que je la laisse aller à Tourceville.

LA MARQUISE.

Quelle idée!

LE COMTE.

Elle n'a que son roman dans la tête.

LA MARQUISE.

Son roman? Si ce n'est que cela, elle ne partira pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Je le finirai, moi, le roman.

LE COMTE.

Vous?

LA MARQUISE.

Oui. J'ai vu le Chevalier; il est au désespoir. J'ai trouvé Victoire, qui m'a tout conté: cela est d'une

folie, d'une enfance, d'une vertu !... Mon frère, vous avez là une femme estimable, rare, charmante !

LE COMTE.

Je crois que vous êtes devenues folles toutes deux.

LA MARQUISE.

Oh ! vous ne pouvez rien comprendre à tout cela, vous. Si vous saviez....

LA COMTESSE, à la Marquise.

Madame....

LA MARQUISE.

Ne craignez rien. Ah ça, promettez-moi de rester à Paris.

LA COMTESSE.

Je voudrais....

LA MARQUISE.

Quoi ? vous aller livrer à des regrets, des soupirs, vous faire des reproches que vous ne méritez pas ?

LE COMTE.

Dites donc ce que c'est !

LA MARQUISE.

Oh ! non ; je ne le peux pas, c'est son secret ; vous sentez bien....

LE COMTE.

Il fallait donc ne rien dire du tout.

LA MARQUISE.

Ne rien dire, ne rien dire ? Cela est bien difficile ! Je ne peux pas m'empêcher de l'admirer, moi, cette chère enfant !

(Elle embrasse la Comtesse.)

LA COMTESSE, bas à la Marquise.

Vous me perdez.

LA MARQUISE.

Non, non ; j'ai un projet qui finira tout cela.

LE COMTE.

Mais, quel projet ?

LA MARQUISE.

Celui de marier le Chevalier, qui résiste depuis long-temps à son oncle, et qui, sachant que je connais les motifs de ce refus, craindra que je n'en instruise le Baron, qui le déshériterait; c'est un homme vert.

LE COMTE.

Le diable m'emporte si j'y entends rien.

LA MARQUISE.

Cela doit être comme cela. Le Chevalier pleurera, refusera, se désespèrera, et puis il consentira. Ensuite, comme il a le cœur excellent, il deviendra amoureux fou de sa femme, et le roman sera fini.

LE COMTE.

Le roman ?

LA MARQUISE.

Oui. (*A la Comtesse.*) Tenez, mon enfant : quelque affligé que l'on soit, on finit toujours par se consoler. Ainsi, il ne faut se livrer à la douleur que le moins qu'il est possible, sans aller dans ses terres. C'est la plus grande folie qu'on puisse faire ; cela fait parler ; et quand on en veut revenir, on est bien embarrassé.

LE COMTE.

Mais, quel chagrin voulez-vous qu'elle ait, pour que ce soit là ce qui lui fasse désirer d'aller à la campagne ?

LA MARQUISE.

Bon ! moins que rien.

LA COMTESSE, bas à la Marquise.

Je vous prie....

LA MARQUISE.

Vous n'avez rien à vous reprocher.

LE COMTE.

Parlez donc !

LA MARQUISE.

C'est une misère, une enfance.

LE COMTE.

Je veux le savoir absolument.

LA MARQUISE.

Elle ne le veut pas; mais cela ne lui fait qu'honneur. Tout prouve la droiture de son cœur, la pureté de son âme. Je vous dis : vous êtes trop heureux d'avoir une femme comme celle-là.

LE COMTE.

Il me vient une idée. Je parie que je devine. Le Chevalier était amoureux d'elle.

LA MARQUISE.

Eh ! oui, voilà ce que c'est. Élevés ensemble, elle croyait n'avoir que de l'amitié pour lui, et elle se défendait de l'amour quand vous l'avez forcée d'avouer au Chevalier qu'elle l'aimait. Cela n'était-il pas plaisant ? Eh bien ! elle a été offensée de la joie du Chevalier, et elle ne veut plus le voir. Elle avait chassé Victoire; moi, je veux qu'elle la reprenne. Cette histoire, qui est charmante, sera perdue pour Paris; car je n'en dirai rien à personne. Elle oubliera aisément le Chevalier, puisqu'elle le veut; et elle aura appris, sans en avoir été la victime, que les passions, loin de faire le bonheur de la vie, ne la remplissent que de trouble et d'amertume.

LA COMTESSE.

Mon imprudence m'a causé trop de tourmens pour que je ne m'en repente pas toute ma vie. Oui, mon-

sieur, je vous promets de ne revoir jamais le Chevalier.

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Je ne le crains pas.

LA COMTESSE.

Je vous rends sa lettre.

LE COMTE.

Oubliez, je vous en supplie, cette plaisanterie, puisqu'elle a pu vous affliger. Pour moi, je suis convaincu plus que jamais que les torts des femmes ne viennent souvent que du ridicule éloignement de leurs maris pour elles.

FIN DU ROMAN.

LE PEINTRE

ET

LE MENDIANT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

CLÉMENT, peintre en paysages.
GÉRAUD, peintre en portraits.
M. POURSOY.
DUCHEMIN, mendiant.
JAVOTTE, fille de Duchemin.

La scène est dans la rue de Vaugirard, entre les deux murs du Luxembourg et des Carmes.

LE PEINTRE

ET

LE MENDIANT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENT, GÉRAUD.

GÉRAUD.

Ah ! te voilà, Clément ; que fais-tu donc ici tout seul ?

CLÉMENT.

Ma foi, mon ami Géraud, j'y rêve.

GÉRAUD.

A quoi donc ? Cette rue-ci ne me paraît pas trop propre à faire rêver un peintre de paysages. Comment ne préfères-tu pas le jardin du Luxembourg ou plutôt la franche campagne ?

CLÉMENT.

Ce n'est pas à faire des tableaux que je rêve, je cherche plutôt à les oublier ; j'en ai assez de faits chez moi, et ces deux longs murs me paraissent assez propres à ne plus m'y faire penser.

GÉRAUD.

Que veux-tu dire ? Serais-tu dégoûté d'un talent qui t'a valu les plus grands succès ?

CLÉMENT.

Je ne suis pas dégoûté de ce talent; mais je ne sens que trop qu'il faudra, malgré moi, que j'y renonce et que je tâche d'en acquérir un autre.

GÉRAUD.

Pourquoi donc cela?

CLÉMENT.

Parce que le mien ne me rapporte plus rien: les marchands de papiers peints, avec leurs arabesques, ne laissent pas un coin de vide, dans les appartemens, où l'on puisse placer un tableau. Enfin, j'ai vendu pour vivre jusqu'à présent, toutes mes ressources, et je ne sais plus que devenir.

GÉRAUD.

Ma foi! mon ami, j'ai été comme toi: on ne veut plus de grands portraits à l'huile, par la même raison sans doute, parce qu'on ne sait où les placer. Après avoir mangé tout ce que j'avais, meubles et habits, je me suis fait peintre en miniature.

CLÉMENT.

Eh bien! ce n'est pas mal pensé, car toutes les femmes veulent avoir le portrait de leurs maris en miniature.

GÉRAUD.

Oui; mais il faut en avoir à faire et à bon marché, car tout le monde s'en mêle à présent, jusqu'aux jeunes apprentis en peinture; et ma fortune n'en est pas plus avancée.

CLÉMENT.

Mon ami, nous avons choisi là pour vivre un malheureux métier.

GÉRAUD.

Je ne le sais que trop. Enfin, je suis très-embarrassé pour un an de loyer que je dois et que je ne

peux pas payer ; craignant qu'on ne me donne congé, je viens de dîner à Vaugirard, chez M. Poursoy.

CLÉMENT.

Cet homme si vieux et si riche?

GÉRAUD.

Lui-même. Il m'avait plusieurs fois dit : « Mon ami, si vous vous trouvez jamais dans le besoin d'argent, ayez recours à moi, vous pouvez y compter. »

CLÉMENT.

Eh bien ?

GÉRAUD.

Il m'a dit que je le prenais au dépourvu, que, depuis six mois, il avait éprouvé des malheurs et qu'il était sans un sou.

CLÉMENT.

Je te réponds qu'il t'a bien menti.

GÉRAUD.

Tu le crois ?

CLÉMENT.

Je fais plus, j'en suis sûr.

GÉRAUD.

Comment cela ?

CLÉMENT.

Parce qu'il m'a dit, à moi parlant, il n'y a pas encore huit jours, qu'il avait beaucoup d'argent à placer, et qu'il voudrait bien trouver à acheter des bois, des prés, enfin de bonnes fermes ; et il m'a prié de lui faire trouver quelque bonne acquisition qui pût lui rapporter considérablement.

GÉRAUD.

Je ne le croyais pas si indigne menteur. Un homme comme lui !

CLÉMENT.

C'est que tu ne le connaissais pas. C'est en outre le

plus dur, le plus avare et le plus égoïste de tous les hommes, et sa sœur est de même.

GÉRAUD.

Mademoiselle Poursoy?

CLÉMENT.

Sûrement. Elle l'entretient dans ces affreux sentimens-là, parce qu'elle compte hériter de lui, quoiqu'elle soit presque aussi vieille.

GÉRAUD

On dit qu'il a plus de quatre-vingts ans.

CLÉMENT.

Il convient lui-même qu'il en a quatre-vingt-deux, et il a vécu jusqu'à présent sans rendre le moindre service à personne, pas même à des gens de ses parens qui sont dans la misère.

GÉRAUD.

Pourquoi donc m'avait-il fait de si belles promesses?

CLÉMENT.

C'est sa manie apparemment. Moi, je le connais depuis mon enfance.

GÉRAUD.

Et tu crois que, si tu avais recours à lui, après t'avoir confié qu'il a beaucoup d'argent à placer, il ne t'obligerait pas?

CLÉMENT.

Pas plus que toi, je t'en réponds. Ce n'est pas qu'il ne m'ait dit aussi : « Mon ami, dans tous les cas, vous pourrez avoir recours à moi avec confiance, vous me trouverez toujours disposé à vous obliger. Vous pouvez compter sur moi, et croyez que je ne dis pas cela à tout le monde. »

GÉRAUD.

Tiens, le voici tout près de nous : dans ta situation, essaie de lui peindre l'embarras où tu te trouves.

CLÉMENT.

Je ne lui en dirai pas seulement un mot.

GÉRAUD.

Je te laisse toujours avec lui.

SCÈNE II.

M. POURSOY, CLÉMENT.

M. POURSOY.

Ah ! vous voilà, mon ami, comment va la santé ?

CLÉMENT.

Fort bien, monsieur.

M. POURSOY.

Vous étiez là avec l'ami Géraud ?

CLÉMENT.

Il est vrai.

M. POURSOY.

Il s'est sans doute plaint de moi avec vous, qui êtes son ami.

CLÉMENT.

Quel sujet pourrait-il en avoir ?

M. POURSOY.

Je m'en vais vous le dire. Il est dans le plus grand embarras.

CLÉMENT.

Je le sais.

M. POURSOY.

Il a besoin d'argent pour arranger ses affaires, et il a eu recours à moi.

CLÉMENT.

Pouvait-il mieux s'adresser ?

M. POURSOY.

Mais oui. Il est sûr que j'aurais été charmé de pouvoir l'obliger, mais dans le moment présent cela m'est absolument impossible.

CLÉMENT.

Comment, avec tout l'argent que vous aviez à placer?

M. POURSOY.

Ah! mon ami, je suis bien éloigné de pouvoir rien prêter, puisque je suis moi-même dans le cas d'emprunter.

CLÉMENT.

Vous, monsieur?

M. POURSOY.

Moi-même. Je viens de conclure un marché considérable pour lequel il me manque deux cent mille francs, et je ne sais à qui m'adresser pour les avoir.

CLÉMENT.

Je ne vous aurais jamais cru dans ce cas-là.

M. POURSOY.

Ni moi non plus assurément.

CLÉMENT.

Il faut espérer que vous les trouverez.

M. POURSOY.

Nous verrons. Et vous, mon ami, comment vont vos affaires?

CLÉMENT.

Je n'ai pas trop de bien à vous en dire.

M. POURSOY.

En ce cas-là, je n'en veux pas savoir davantage. Adieu, je m'en vais faire un tour au Luxembourg.

CLÉMENT.

Comment est-il possible qu'il y ait de pareils monstres sur la terre!

SCÈNE III.

CLÉMENT, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Monsieur, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui...

CLÉMENT.

Je n'ai rien à vous donner. (*A part.*) Faut-il qu'avec une fortune aussi considérable, on puisse avoir un cœur aussi dur !

DUCHEMIN.

Donnez-moi seulement un pauvre liard, pour m'aider à acheter une livre de pain.

CLÉMENT.

Je vous dis que je n'ai rien. (*A part.*) Comment un honnête homme peut-il mentir aussi effrontément ?

DUCHEMIN.

Monsieur, j'ai quatre enfans.

CLÉMENT.

Laissez-moi donc. (*A part.*) L'avarice rend sans doute capable de tout, puisqu'elle produit ainsi le mensonge.

DUCHEMIN.

Ma femme est près d'accoucher, et un seul liard ne vous rendra pas plus pauvre.

CLÉMENT.

Mais, encore une fois, je vous dis que je n'ai rien. (*Apart.*) Ah ! que je le connaissais bien, en pensant qu'il ne serait bon à rien, pas plus à moi qu'à personne au monde !

DUCHEMIN.

Monsieur, par charité, prenez donc pitié de ma malheureuse situation.

sieur, je vous promets de ne revoir jamais le Chevalier.

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Je ne le crains pas.

LA COMTESSE.

Je vous rends sa lettre.

LE COMTE.

Oubliez, je vous en supplie, cette plaisanterie, puisqu'elle a pu vous affliger. Pour moi, je suis convaincu plus que jamais que les torts des femmes ne viennent souvent que du ridicule éloignement de leurs maris pour elles.

FIN DU ROMAN.

LE PEINTRE

ET

LE MENDIANT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOMS DES PERSONNAGES.

CLÉMENT, peintre en paysages.
GÉRAUD, peintre en portraits.
M. POURSOY.
DUCHEMIN, mendiant.
JAVOTTE, fille de Duchemin.

La scène est dans la rue de Vaugirard, entre les deux murs du Luxembourg et des Carmes.

LE PEINTRE

ET

LE MENDIANT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENT, GÉRAUD.

GÉRAUD.

Ah ! te voilà, Clément ; que fais-tu donc ici tout seul ?

CLÉMENT.

Ma foi, mon ami Géraud, j'y rêve.

GÉRAUD.

A quoi donc ? Cette rue-ci ne me paraît pas trop propre à faire rêver un peintre de paysages. Comment ne préfères-tu pas le jardin du Luxembourg ou plutôt la franche campagne ?

CLÉMENT.

Ce n'est pas à faire des tableaux que je rêve, je cherche plutôt à les oublier ; j'en ai assez de faits chez moi, et ces deux longs murs me paraissent assez propres à ne plus m'y faire penser.

GÉRAUD.

Que veux-tu dire ? Serais-tu dégoûté d'un talent qui t'a valu les plus grands succès ?

CLÉMENT.

Je ne suis pas dégoûté de ce talent; mais je ne sens que trop qu'il faudra, malgré moi, que j'y renonce et que je tâche d'en acquérir un autre.

GÉRAUD.

Pourquoi donc cela?

CLÉMENT.

Parce que le mien ne me rapporte plus rien : les marchands de papiers peints, avec leurs arabesques, ne laissent pas un coin de vide, dans les appartemens, où l'on puisse placer un tableau. Enfin, j'ai vendu pour vivre jusqu'à présent, toutes mes ressources, et je ne sais plus que devenir.

GÉRAUD.

Ma foi! mon ami, j'ai été comme toi : on ne veut plus de grands portraits à l'huile, par la même raison sans doute, parce qu'on ne sait où les placer. Après avoir mangé tout ce que j'avais, meubles et habits, je me suis fait peintre en miniature.

CLÉMENT.

Eh bien! ce n'est pas mal pensé, car toutes les femmes veulent avoir le portrait de leurs maris en miniature.

GÉRAUD.

Oui; mais il faut en avoir à faire et à bon marché, car tout le monde s'en mêle à présent, jusqu'aux jeunes apprentis en peinture; et ma fortune n'en est pas plus avancée.

CLÉMENT.

Mon ami, nous avons choisi là pour vivre un malheureux métier.

GÉRAUD.

Je ne le sais que trop. Enfin, je suis très-embarrassé pour un an de loyer que je dois et que je ne

peux pas payer ; craignant qu'on ne me donne congé, je viens de dîner à Vaugirard, chez M. Poursoy.

CLÉMENT.

Cet homme si vieux et si riche?

GÉRAUD.

Lui-même. Il m'avait plusieurs fois dit : « Mon ami, si vous vous trouvez jamais dans le besoin d'argent, ayez recours à moi, vous pouvez y compter. »

CLÉMENT.

Eh bien ?

GÉRAUD.

Il m'a dit que je le prenais au dépourvu, que, depuis six mois, il avait éprouvé des malheurs et qu'il était sans un sou.

CLÉMENT.

Je te réponds qu'il t'a bien menti.

GÉRAUD.

Tu le crois ?

CLÉMENT.

Je fais plus, j'en suis sûr.

GÉRAUD.

Comment cela ?

CLÉMENT.

Parce qu'il m'a dit, à moi parlant, il n'y a pas encore huit jours, qu'il avait beaucoup d'argent à placer, et qu'il voudrait bien trouver à acheter des bois, des prés, enfin de bonnes fermes ; et il m'a prié de lui faire trouver quelque bonne acquisition qui pût lui rapporter considérablement.

GÉRAUD.

Je ne le croyais pas si indigne menteur. Un homme comme lui !

CLÉMENT.

C'est que tu ne le connaissais pas. C'est en outre le

plus dur, le plus avare et le plus égoïste de tous les hommes, et sa sœur est de même.

GÉRAUD.

Mademoiselle Poursoy?

CLÉMENT.

Sûrement. Elle l'entretient dans ces affreux sentimens-là, parce qu'elle compte hériter de lui, quoiqu'elle soit presque aussi vieille.

GÉRAUD

On dit qu'il a plus de quatre-vingts ans.

CLÉMENT.

Il convient lui-même qu'il en a quatre-vingt-deux, et il a vécu jusqu'à présent sans rendre le moindre service à personne, pas même à des gens de ses parens qui sont dans la misère.

GÉRAUD.

Pourquoi donc m'avait-il fait de si belles promesses?

CLÉMENT.

C'est sa manie apparemment. Moi, je le connais depuis mon enfance.

GÉRAUD.

Et tu crois que, si tu avais recours à lui, après t'avoir confié qu'il a beaucoup d'argent à placer, il ne t'obligerait pas?

CLÉMENT.

Pas plus que toi, je t'en réponds. Ce n'est pas qu'il ne m'ait dit aussi : « Mon ami, dans tous les cas, vous pourrez avoir recours à moi avec confiance, vous me trouverez toujours disposé à vous obliger. Vous pouvez compter sur moi, et croyez que je ne dis pas cela à tout le monde. »

GÉRAUD.

Tiens, le voici tout près de nous; dans ta situation, essaie de lui peindre l'embarras où tu te trouves.

CLÉMENT.

Je ne lui en dirai pas seulement un mot.

GÉRAUD.

Je te laisse toujours avec lui.

SCÈNE II.

M. POURSOY, CLÉMENT.

M. POURSOY.

Ah ! vous voilà, mon ami, comment va la santé ?

CLÉMENT.

Fort bien, monsieur.

M. POURSOY.

Vous étiez là avec l'ami Géraud ?

CLÉMENT.

Il est vrai.

M. POURSOY.

Il s'est sans doute plaint de moi avec vous, qui êtes son ami.

CLÉMENT.

Quel sujet pourrait-il en avoir ?

M. POURSOY.

Je m'en vais vous le dire. Il est dans le plus grand embarras.

CLÉMENT.

Je le sais.

M. POURSOY.

Il a besoin d'argent pour arranger ses affaires, et il a eu recours à moi.

CLÉMENT.

Pouvait-il mieux s'adresser ?

M. POURSOY.

Mais oui. Il est sûr que j'aurais été charmé de pouvoir l'obliger, mais dans le moment présent cela m'est absolument impossible.

autant, pourrait devenir, par ce mariage, malheureuse toute sa vie.

DUCHEMIN.

Voilà ce que je ne saurais croire.

JAVOTTE.

Et comment connaissez-vous une personne riche, vous, mon père?

DUCHEMIN.

Tu sais bien qu'il y a des instans dans la journée où je quitte mon habit de mendiant, et même tous les soirs, pour aller causer au café, dans un autre quartier que le nôtre.

JAVOTTE.

Il est vrai. Mais, pouquoi toujours mendier, puisque, par vos épargnes, vous pourriez vous en passer?

DUCHEMIN.

J'attends pour cela le moment où je pourrai te marier.

JAVOTTE.

Vous savez bien, mon père...

DUCHEMIN.

Oh! je sais bien que tu vas me répéter ce que tu m'as dit cent fois, que tu ne t'en soucies pas; mais je sais bien pourquoi. Enfin, quand M. Clément sera marié, tu ne me diras plus cela.

JAVOTTE.

Quand il sera marié?

DUCHEMIN.

Oui.

JAVOTTE.

Avec la personne que vous lui avez proposée?

DUCHEMIN.

Oui, avec cette personne, et je suis persuadé que tu seras bien aise de la lui voir épouser.

JAVOTTE.

Moi ?.

DUCHEMIN.

Oui, toi.

JAVOTTE.

Et par quelles raisons ?

DUCHEMIN.

Je vais lui dire que tu y consens.

JAVOTTE.

Qui ? moi, j'y consentirais !

DUCHEMIN.

Pourquoi pas ?

JAVOTTE.

Non, jamais.

DUCHEMIN.

Et si, par exemple, c'était toi que je lui proposasse ?

JAVOTTE.

Vous croyez que cela le ferait changer ?

DUCHEMIN.

J'en suis persuadé : car c'était son amour pour toi qui lui faisait refuser le mariage en question.

JAVOTTE.

Est-il possible, mon père, que vous vous moquiez ainsi de moi ?

DUCHEMIN.

Je ne me moque pas.

JAVOTTE.

Comment pourriez-vous imaginer qu'il voudrait bien épouser la fille d'un mendiant ?

DUCHEMIN.

Tu vas voir.

(Il fait signe à Clément d'avancer.)

Monsieur, voilà mademoiselle Javotte, qui consent que vous épousiez celle que je vous ai proposée.

CLÉMENT.

Vous y consentiriez, mademoiselle ?

DUCHEMIN.

Elle fait plus : car elle le désire.

CLÉMENT.

Mon amour vous offenserait-il, mademoiselle ?

DUCHEMIN.

Au contraire.

CLÉMENT.

Peut-on être plus malheureux que je le suis ? Quoi ! elle me dédaignerait au point de voir ce mariage avec indifférence !

JAVOTTE.

Je suis bien éloignée, monsieur, de vous dédaigner ; mon plus grand désir serait de vous voir heureux.

CLÉMENT.

Avec une autre que vous, mademoiselle ?

JAVOTTE.

Eh ! comment voulez-vous que je puisse imaginer que vous consentiriez à épouser la fille d'un mendiant ?

CLÉMENT.

La fille d'un mendiant ?

DUCHEMIN.

Oui.

CLÉMENT.

D'un mendiant ; mais il m'a assuré que cette personne avait de la fortune.

DUCHEMIN.

Et je vous l'assure encore, puisqu'elle est ma fille.

CLÉMENT.

Votre fille ? celle que vous me proposiez ?

DUCHEMIN.

Oui, elle-même, Javotte que voilà.

CLÉMENT.

Mademoiselle Javotte est votre fille ?

DUCHEMIN.

Oui ; mais je ne serai plus mendiant désormais. On ne me connaît que sous ces haillons, et je vais les quitter pour aller vivre dès demain à la campagne avec vous deux.

CLÉMENT.

O jour cent fois trop heureux pour moi, puisque je vais posséder enfin l'objet de tous mes désirs !

JAVOTTE.

Mais, cette fortune que vous lui proposiez avec ma main ?

CLÉMENT.

Ah ! mademoiselle, en vous épousant, aurai-je besoin d'autre fortune ? L'amour n'embellit-il pas tous les instans de la vie ?

JAVOTTE.

Il en augmente souvent les maux, et je craindrais...

DUCHEMIN.

Écoutez-moi, monsieur Clément : rendez-vous demain, sur le midi, à Arcueil ; demandez-y la maison de monsieur Legrand, c'est mon neveu ; vous nous y trouverez tous deux, et chez moi.

JAVOTTE.

Quoi ! mon père, vous avez une maison à Arcueil ?

DUCHEMIN.

Oui, ma fille, et une ferme, qui seront à vous deux ; car je vous les donne en vous unissant.

CLÉMENT.

Quoi ! vous pouvez me combler de tant de biens à la fois, à moi qui ne possède rien au monde ?...

DUCHEMIN.

Vous avez des talens et des vertus qui sont les plus grands des biens.

JAVOTTE.

Mais, mon père, comment est-il possible qu'ayant de pareilles possessions, vous ayez pu vous déterminer à vous faire mendiant.

DUCHEMIN.

Je ne les ai pas toujours eues, et c'est cette mendicité qui m'a mis à portée de les acquérir. Une affaire malheureuse qui m'avait ruiné, m'a obligé de me cacher sous ces haillons, pendant un temps considérable. La facilité d'y acquérir chaque jour de l'argent sans travail et sans peine, m'a rendu avare à mesure que mon trésor se grossissait, et m'a fait parvenir à la fortune que je possède. Ne suis-je pas trop heureux de pouvoir la partager avec un homme à qui ses talens la refusent, et qui a eu le désir de te plaire ?

CLÉMENT.

Et qui l'aura toujours. Ah ! mademoiselle, dites-moi donc enfin que vous partagez mon bonheur !

JAVOTTE.

Tout ceci me paraît un songe trop flatteur ; et ma seule crainte est de me réveiller sans vous voir auprès de moi.

DUCHEMIN.

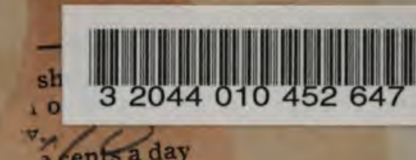
Allons, mes enfans, séparons-nous tous les trois. Vous vous direz demain toutes ces choses-là tant que vous voudrez, et mon bonheur ne va plus dépendre que de celui que je serai à portée de vous voir goûter toute ma vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


3 2044 010 452 647

